

HISTOIRE
ANCIENNE
DES
PEUPLES DE
L'ORIENT

Gaston MASPERO

Membre de l'Institut

Professeur de langue et d'archéologie
égyptiennes au Collège de France

Directeur Général des Antiquités de l'Égypte

LIVRE III – L'EMPIRE ASSYRIEN ET LE MONDE ORIENTAL JUSQU'À L'AVENEMENT DES SARGONIDES

CHAPITRE VII – LE PREMIER EMPIRE ASSYRIEN – LES HEBREUX AU PAYS DE CANAAN.

L'Assyrie : Ninus et Sémiramis ; Tiglatphalasar 1^{er}.

La Syrie est ainsi placée qu'elle ne peut être indépendante qu'à la condition de ne pas avoir de voisins puissants. Dès qu'un conquérant surgit sur le Nil ou sur le Tigre, il semble que les richesses de Damas et de Sidon, de Gargamish et de Gaza, l'attirent invinciblement. L'Égypte, délivrée des Pasteurs, s'était ruée sur le pays de Kharou ; elle y avait tenu garnison dans les villes, et elle y avait imposé le tribut à toutes les nations grandes ou petites, cela pendant plusieurs siècles. Ses armées n'en étaient pas sorties encore que déjà les armées assyriennes se présentèrent pour y entrer.

Assour occupait la partie moyenne du bassin du Tigre, depuis le confluent du fleuve avec le Kournib jusque vers l'endroit où il débouche dans les plaines d'alluvion de la Chaldée. À l'est, le cours moyen du grand Zab et quelques contreforts du Zagros le séparaient, comme une barrière naturelle, des Cosséens et des tribus qui erraient dans ce qui fut plus tard la Médie. Au nord le mont Masios, au sud-est l'Adhem, lui servaient de limites ; à l'ouest et au sud-ouest, il s'allongeait vers le Khabour et vers l'Euphrate, sans qu'on sache s'il les atteignait¹. La région orientale, arrosée par de nombreuses rivières, le Kournib ou Khabour, le petit et le grand Zab, l'Adhem, sillonnée de collines boisées, était riche en métaux et en minéraux, fertile en blés et en fruits de toute sorte. Dans l'antiquité, de nombreux canaux dérivés du Tigre, et de ses affluents circulaient par les campagnes et ils y suppléaient à la rareté des pluies pendant les mois d'été. Des villes opulentes et peuplées s'y pressaient, dont les noms remplissent les annales des rois et dont les ruines parsèment le sol, mais qu'il n'est pas toujours possible d'identifier avec certitude ; deux des capitales, Ninive (Ninoua) et Kalakh (Kalkhou), y florissaient, et leur fondation remontait jusqu'au temps des premiers colons chaldéens. À l'ouest du fleuve, un vaste plateau se déploie, largement ondulé et à peine interrompu, vers son milieu, par des lignes de collines crayeuses. Là, dans un canton maigre et mal irrigué, excepté sur les bords mêmes du Tigre, s'élevaient Singar et Assour (Elassar), la plus ancienne des cités reines de l'Assyrie.

¹ Aux temps classiques, le nom d'Assyrie servit à désigner des régions d'étendue fort diverse. Hérodote l'applique à la Chaldée, I, cvii, cxciii, lli, xciii ; Plin, à toute la Mésopotamie, *H. N.*, 26 ; cf. Strabon L. XVI. le district de Ninive s'appelait plus spécialement Ἄσσυρία.

Depuis Thoutmosis III, la position relative des États qui dominaient dans ces parages avait changé du tout. La Chaldée, déjà fort affaiblie, n'avait cessé de décliner encore : Assour, au contraire, avait crû en force et en audace. Après les pontifes-rois, Ishmidagan, Shamshiadad, Irishoum, des rois autonomes s'étaient manifestés, Assourbelnishishou, Bousourassour, Assournadinakhé 1^{er}, dont les règnes nous reportent vers le quinzième siècle avant notre ère. Grâce à leurs efforts, il avait appris à commander le respect de ses voisins. Assourbelnishishou et son fils Bousourassour (entre 4400 et 4570) traitaient déjà d'égal à égal avec Kadashmanbel, avec Bournabouriyash 1^{er}, avec Kourigalzou 1^{er}, avec le fils de celui-ci, Bournabouriyash II, avec Kharakhardash, les rois cosséens de la Chaldée. Ce dernier même épousa une fille d'Assourouballit, successeur de Bousourassour, à qui ce mariage fournit l'occasion d'intervenir dans les affaires intérieures de Babylone. Kadashmankharbé, fils de Kharakhardash et de l'Assyrienne, avant été égorgé dans une révolte des Kashshi et remplacé par un certain Nazibougash, Assourouballit mit l'usurpateur à mort et rendit la couronne à son arrière petit-fils Kourigalzou II. Ce Kourigalzou vécut longtemps en bons termes avec ses cousins ninivites, Enlil-nirari, puis Arikdênili, et la sécurité vers le Nord lui permit d'obtenir des avantages brillants sur les Élamites : il défit et tua leur roi Khourbatila, prit et pilla Suse, restitua aux sanctuaires chaldéens les objets sacrés qui leur avaient été ravis plus de mille ans auparavant par Koutournakhouté. Vers la fin de son règne, il eut à combattre Adadnirari 1^{er} qui avait succédé à Arikdênili en Assour, et il le vainquit. Adadnirari revint à la charge sous le fils de Kourigalzou, Nazimarouttasch, et cette fois il fut plus heureux. Salmanasar 1^{er}, qui suivit Adadnirari, porta ses efforts vers le bassin supérieur du Tigre qu'il colonisa. Son fils Tougoultinip I (vers 1960), entra à Babylone, non plus en auxiliaire, mais en maître, et il s'y proclama roi¹.

Toute cette histoire n'est encore qu'une esquisse maigre et sans couleur où les détails manquent. Plus tard, vers l'époque persane, la légende mythologique se substitua à ce récit trop sec. On conta qu'au début des siècles, un chef, nommé Ninus, s'était taillé dans l'Asie un empire qui comprenait la Babylonie, l'Arménie, la Médie et les contrées situées entre la Méditerranée et l'Indus. Il édifia Ninive au bord du Tigre, et « il lui assigna la figure d'un carré long, dont le côté le plus grand comptait cent cinquante stades et le plus court quatre-vingt-dix ; l'enceinte totale avait quatre cent quatre-vingts stades de pourtour (quatre-vingt-neuf kilomètres)... Outre les Assyriens, qui étaient la partie la plus riche et la plus importante de la population, il appela dans sa capitale un grand nombre d'étrangers, et bientôt Ninive devint la cité du monde la plus vaste et la plus florissante ». Une guerre contre la Bactriane l'arracha à ses travaux : il assiégea Bactres et il y rencontra Sémiramis, à laquelle on attribuait une origine divine. On la disait fille d'un simple mortel et de la déesse Derkétô d'Ascalon. Exposée à sa naissance, elle avait été recueillie par un berger nommé Simas. Oannés, gouverneur de Syrie, l'avait épousée pour sa beauté et conduite à la guerre avec lui : Ninus, émerveillé de sa bravoure, l'enleva à son mari et l'associa au trône.

Une fois reine, elle fonda Babylone sur un plan mieux entendu encore que celui de Ninive. Le mur en mesurait trois cent soixante stades (soixante-six kilomètres) de long il était flanqué de deux cent cinquante grosses tours et assez large pour laisser passer six chars de front. Elle endigua l'Euphrate, elle le borda de quais sur un développement de cent soixantes stades (trente kilomètres), et elle

¹ Maspero, *la Mêlée des peuples*, p. 570 et suiv. et King, *Records of the reign of tukultininib I*, dans les *Studies in Eastern History*, t. I.

réunit les deux rives par un pont ; elle établit le temple du dieu Bel au milieu de l'enceinte. Le tout venait à peine de s'achever quand une révolte éclata en Médie : elle la réprima, puis elle entreprit de parcourir ses provinces l'une après l'autre, afin d'en améliorer la condition. Elle bâtit Ecbatane en Médie, Sémiramocarta en Arménie sur le lac de Van, Tarse en Cilicie. Partout où elle allait, elle perçait les montagnes, elle brisait les rochers, elle pratiquait de belles routes. Dans les plaines, elle érigeait des tumulus pour tombeaux à ses généraux morts pendant l'expédition. Arrivée aux confins de la Syrie, elle franchit l'isthme et elle conquiert l'Égypte et l'Éthiopie ; la renommée des richesses indiennes la ramena des rives du Nil à celles de l'Indus, mais là sa fortune la trahit. Ses troupes furent écrasées par les éléphants du roi Stratobatos et elle rentra dans ses États pour n'en plus sortir. Elle avait consacré des stèles de victoires aux confins de la terre habitable, en pleine Scythie, non loin de l'Iaxarte, où Alexandre les retrouva encore intactes. « La nature, y disait-elle, m'a imposé le corps d'une femme, mais mes actions m'ont égalée au plus grand des hommes. J'ai régi l'empire de Ninus qui, vers l'ouest, touche au fleuve Hinaman (Indos ?), vers le sud aux pays de l'encens et de la myrrhe, vers le nord aux Sakes et aux Sogdiens. Avant moi, aucun Assyrien n'avait aperçu la mer : j'ai vu quatre océans que personne n'abordait, tant ils étaient éloignés. J'ai contraint les fleuves à couler où je voulais, et je ne l'ai voulu qu'aux lieux où ils étaient utiles ; j'ai fécondé la terre stérile en l'arrosant de mes fleuves. J'ai élevé des forteresses inexpugnables, j'ai frayé avec le fer des routes au travers de rochers impraticables. J'ai ouvert à mes chariots des chemins que les bêtes féroces elles-mêmes n'avaient jamais parcourus. Et, au milieu de ces occupations, j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour mes amis. » Ses exploits ne la sauvèrent pas de l'ingratitude des siens, et son fils Ninyas conspira contre elle. Lorsque le complot lui fut révélé, elle abdiqua et elle se changea en colombe : à ce dernier trait la déesse se manifesta. Ninus et Sémiramis n'appartiennent pas vraiment à l'humanité : ils forment un couple divin et ils cachent sous leur nom la figure de Ninip-Adar et d'Ishtar, l'Hercule et la Vénus assyriens. Leurs hauts faits doivent être rangés au nombre des fables dont l'épopée babylonienne avait rempli les premiers âges du monde. Ce fut seulement au temps des rois perses que le médecin Ctésias de Cnide recueillit les récits épars sur eux et les transforma en rois de chair et d'os¹.

Il y a loin de leur roman à l'histoire authentique des premiers monarques assyriens. La conquête de la Chaldée les impliqua presque aussitôt dans une série interminable de guerres sanglantes. Sept ans après sa victoire, Tougoultinip 1^{er} fut assassiné par son propre fils Assournazirapla 1^{er}. A la faveur des désordres qui suivirent, Babylone s'insurgea contre ses vainqueurs, et l'un des membres de la famille cassite, Adadshoumanazir, monta sur le trône. Vers la fin de son règne, il fut attaqué par Belchodorosor qui avait remplacé Assournazirapla : les deux rois périrent dans la mêlée, et l'avantage demeura aux Babyloniens. Milishikhou, fils d'Adadshoumouzour prit donc l'offensive et pourchassa le nouveau maître d'Assyrie jusque sous les murs d'Assour ; il fut repoussé, mais Ninippalékour eut quelque peine à se remettre. Son fils Assourdan 1^{er} « surpassa tout ce qui avait été avant lui ». Il remporta des succès décisifs sur Zamamashoumiddin, roi de Babylone, il s'empara des villes de Zabba, Irriga, Agarsal, et il regagna ses États avec un butin considérable. Son triomphe lui fut facilité singulièrement par la chute de la dynastie Cassite ; le dernier prince de la famille, Belshoumiddin, succomba vers 1140, et les guerres civiles qui ensanglantèrent l'avènement de la

¹ Fr. Lenormant, *la Légende de Sémiramis*, 1872. Un savant anglais, M. Daniel Haigh, a prétendu identifier la Sémiramis de Babylone avec la reine Ahma-i Nofritari d'Égypte (*Zeitschrift*, 1874, p. 18-23).

dynastie de Pashé réduisirent la Mésopotamie à l'impuissance pour près de trois générations. Les deux successeurs d'Assourdan, Moutakkilnouskou et Assourris-hîshi, en profitèrent pour pousser fort loin leurs avantages : le dernier d'entre eux « assaillit les contrées rebelles et asservit les princes de toute la terre ». Lorsque Nabuchodorosor 1^{er}, prince habile et énergique, après avoir pacifié la Chaldée et délivré ses sujets des Élamites, voulut s'attaquer à Ninive, il échoua complètement : deux fois il fut contraint de fuir, laissant entre les mains du vainqueur ses chars, son bagage et l'étendard royal qu'on portait devant lui¹.

L'Assyrie formait un royaume compact et vigoureux, dont les forces pouvaient être concentrées rapidement sur un même point, de manière à briser toute résistance, si obstinée qu'elle fût. Sauf vers le Sud, où la Chaldée était à craindre, il n'avait devant lui que des tribus isolées, sans lien et sans consistance, qu'il écrasait sans peine les unes après les autres. Aussi, depuis longtemps, avait-il étendu sa suprématie sur le haut bassin du Tigre et sur la Mésopotamie : le pays de Koummoukh (la Commagène)², le Naïri³, le Khourti⁴, lui payaient tribut. Tougoultipalésharra 1^{er} (Tiglatphalasar) agrandit considérablement ce domaine. Dès le début de son règne, les Moushkaya (Moskhiens), commandés par cinq rois, descendirent des montagnes où ils étaient cantonnés et envahirent la Commagène. Ils avaient jadis obéi à l'Assyrie, mais ils s'étaient révoltés, soixante ans auparavant, et ils étaient libres depuis lors. Tiglatphalasar courut à leur rencontre : « Je remplis de leurs cadavres les ravins et les sommets de la montagne. Je les décapitai et couronnai de leurs têtes les murs de leurs villes ; j'emmenai des esclaves, du butin, des trésors sans nombre. Six mille des leurs, qui s'étaient soustraits à ma puissance, m'embrassèrent les genoux et je les reçus à merci ». La défaite des Moskhiens eut pour conséquence la reprise de la Commagène. Les Assyriens franchirent le Tigre, et saccagèrent Shirishi, capitale de la province, malgré l'intervention des tribus voisines. « Le reste de leurs soldats, qui avait craint mes armes terribles et qui n'avait pu résister au choc de ma puissante attaque, s'était dirigé pour sauver sa vie vers le sommet des montagnes, sur des plateaux élevés, vers les clairières des forêts, par les ravins tortueux des montagnes, que le pied de l'homme peut à peine traverser. Je montai derrière eux ; ils en vinrent aux mains avec moi et je les mis en fuite : je passai comme une tempête sur les rangs de leurs combattants, au milieu des ravins des montagnes... J'ai conquis le pays de Koummoukh dans toute son étendue, et je l'ai compris désormais dans les limites de mon empire. Car je suis Tougoultipalésharra, le roi puissant, le destructeur des méchants, celui qui anéantit les bataillons ennemis. »

La soumission de la Commagène et l'affaiblissement des Moskhiens ne pouvaient durer si les nations prochaines demeuraient indépendantes. L'année d'après, tandis qu'une partie de ses troupes poussait au delà du petit Zab et exécutait des razzias heureuses dans les monts du Kourdistan, Tiglatphalasar partit en guerre contre les gens de Kharia et contre ceux de Kourkhié, « dans des forêts impénétrables qu'aucun roi n'avait encore explorées. Le dieu Assour, mon seigneur, me dit de marcher ; j'assemblai donc mes chars et mes bataillons et je m'engageai

¹ Maspero, *la Mêlée des peuples*, p 607-642.

² Ce n'est pas la Commagène des historiens classiques, mais une Commagène plus étendue, qui occupait les versants du Taurus, près de Samosate, et tout le haut bassin du Tigre, jusque vers Djarbékir (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 181-213)

³ Le pays situé sur les deux versants du mont Masios, entre le haut Tigre et le moyen Euphrate.

⁴ Le pays de Karti, Khourti, était situé à l'est du pays des Khâti à l'ouest du lac d'Ourmiah, dans la région montagneuse où le Tigre prend sa source. Il couvrait en partie l'Arzanène, la Sophène et la Gordyène des géographes gréco-romains (Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 145-147, note.

dans des parages inaccessibles entre les monts d'Idni et d'Aya, pics aigus comme la pointe d'un poignard et qui n'offraient pas de passage à mes chars. Je laissai mes chars dans la plaine et j'escaladai les montagnes ». Sa prouesse l'entraîna au coeur du massif montagneux de l'Arménie ; il y frappa les habitants du Kourkhié et il brûla vingt-cinq villes de Kharia. « Je couvris de ruines les districts de Saraoush et d'Ammaoush, qui, de temps immémorial, n'avaient pas fait leur soumission. Je me mesurai avec leurs armées à la montagne d'Arouma, je les châtaï, je semai le sol de leurs cadavres comme des bêtes féroces, j'occupai leurs villes, j'emportai leurs dieux ; je les emmenai prisonniers, eux, leurs biens et leurs trésors, je livrai les villes aux flammes, je les démolis, je les détruisis, j'en fis des ruines et des décombres, je leur imposai le joug pesant de ma domination et, en leur présence, je rendis des actions de grâce au dieu Assour, mon seigneur. »

La tranquillité assurée au nord et à l'est, il se rabattit vers le nord-ouest et il s'acharna sur le Naïri. « Brave à outrance dans la mêlée, courageux dans les batailles, j'ai marché sans égal contre les rois des bords de la mer supérieure, qui n'avaient jamais connu la soumission, et qu'Assour m'avait signalés. J'ai traversé des hauteurs inabordables, des cols ardues dans lesquels personne parmi les rois antérieurs n'avait jamais pénétré ; j'ai passé par des chemins abrupts, dans des fourrés épais ». Les tribus, à l'est de l'Euphrate, n'opposèrent pas une résistance sérieuse ; mais, au delà du fleuve, il fallut disputer le terrain pied à pied. Vingt-trois rois du Naïri rassemblèrent leurs hommes, appelèrent à leur secours les nations des bords de la Méditerranée et livrèrent bataille ; ils furent battus, leurs villes incendiées, leurs fils emmenés en otage. Ce fut le prélude de succès plus décisifs encore. Tiglatphalasar partit d'Assour, l'année suivante, « après avoir fixé un jour propice d'après un songe qu'il avait eu, et il marcha sur le pays d'Aram, qui ne reconnaissait pas Assour, son seigneur ». Il remonta l'Euphrate à partir de l'embouchure du Khabour, il razzia les Zoukhi, et il les balaya devant lui jusqu'en face de Gargamish, puis il franchit le gué sur leurs talons, et il toucha, le premier de sa race, le territoire des Hittites septentrionaux.

Depuis l'invasion des nations de la mer, sous Ramsès III, les Khati avaient achevé de perdre l'empire qu'ils s'étaient taillé un moment en Syrie et en Asie Mineure : ils n'étaient plus qu'un petit peuple, resserré entre l'Euphrate et l'Aprié, autour de Gargamish. A côté d'eux, une demi-douzaine de royaumes en miniature se partageaient la vallée de l'Oronte supérieure et les plaines du Naharanna : celui de Patin¹, dont la capitale s'appelait Kinaloua, celui de Pitrou, celui de Khaloupou, à qui les Assyriens donnèrent le nom de Khalvân. L'antique Qodshou existait encore, mais réduite² : Hamath et Soba gardaient le rang qu'elles avaient au temps des Pharaons. Tiglatphalasar, arrivant dans ces contrées encore récentes de la domination égyptienne, n'eut pas de peine à s'emparer d'elles. Il traversa la Syrie du nord, il escalada le Liban et il entra dans le pays d'Akharrou. Arvad lui prêta ses vaisseaux ; il eut la satisfaction de s'avancer en pleine mer et de tuer un dauphin de sa propre main. Le bruit de son approche se répandit vers le sud et jusqu'aux bords du Nil : le Ramesside qui régnait alors crut prudent de ne pas réclamer contre cette violation des droits que ses ancêtres avaient pu lui léguer sur les Khati. Il expédia des cadeaux à son frère d'Assyrie, entre autres des crocodiles (*namsoukh*) et des hippopotames (*oummî*).

¹ Sur le pays de Patin, cf. Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 214-221 ; Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 269 sqq.

² La dernière mention qu'on en trouve avant Hérodote est dans la Bible (*II Samuel*, XXIV, 6 ; cf. Halévy, *Mélanges de critique et d'histoire*, p. 31-32).

Ces bêtes, inconnues sur les bords du Tigre, y excitèrent la curiosité la plus vive, et la mention de leur envoi fut jugée digne de figurer parmi les événements mémorables du règne¹.

Le récit de ces guerres ne peut manquer de donner une haute opinion du caractère du prince qui les mena et de son peuple. Comme autrefois les grands Pharaons de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie, Tiglatphalasar est un général infatigable. Il conduit en personne la plupart des expéditions, dissipe et châtie d'innombrables ennemis, chevauche d'une extrémité à l'autre de son empire, sans souci de la distance et des obstacles matériels ; de plus, chasseur acharné de lions et tueur endurci d'animaux sauvages. Les Assyriens étaient sans contredit l'une des mieux douées parmi les races de l'Asie antérieure. Ils avaient moins d'originalité que les Chaldéens, leurs maîtres en civilisation, mais plus de ténacité et d'énergie. Ils possédaient au plus haut degré les qualités militaires, la force physique, l'activité, l'adresse, le sang-froid, la bravoure imperturbable : ils débusquaient l'urus gigantesque et les fauves qui abondaient sur leur territoire, et ils les abordaient face à face. Des vices fâcheux déparaient leurs vertus. Ils étaient un peuple de sang, plein de violence et de mensonges, sensuel, orgueilleux à l'excès, fourbe et traître par mépris de l'adversaire. Peu de nations ont abusé plus insolemment des droits de la force. Ils démolissaient et ils brûlaient les villes sur leur passage, ils empalaient ou ils écorchaient vifs les chefs rebelles : malgré l'éclat et les raffinements de leur civilisation extérieure, ils demeurèrent toujours des barbares.

Et c'était au nom d'Assour qu'ils commettaient ces atrocités, car ils étaient le peuple religieux par excellence. « Le roi se glorifie beaucoup, mais il glorifie les dieux encore plus. Il combat pour sa propre gloire et pour l'extension de son domaine, mais il combat aussi pour l'honneur des dieux que les autres nations rejettent, et pour répandre leur culte au loin dans tous les pays connus. Ses guerres sont des guerres de religion autant que des guerres de conquête; ses constructions, celles du moins sur lesquelles il appuie avec le plus de complaisance, sont des constructions religieuses.² » - « Le temple d'Anou et d'Adad, les grands dieux, mes seigneurs, que Shamshiadad, prêtre-souverain d'Assour, fils d'Ishmidagan, prêtre souverain d'Assour, avait édifié six cent quarante et un an auparavant, était tombé en ruines. Assourdan, roi du pays d'Assour, fils de Ninippalékour, roi du pays d'Assour, démolit ce temple, mais ne le reconstruisit pas. Pendant soixante ans on ne toucha pas à ses fondations.³ » Tiglatphalasar le rebâtit plus vaste qu'auparavant, et l'entoura de temples et de palais dont il vante la splendeur. Malgré ces éloges, l'architecture assyrienne ne saurait se comparer à l'architecture égyptienne, ni pour l'ampleur des plans, ni pour le choix des matériaux. Ses masses sont insignifiantes si on les compare à celles de Louqsor et de Karnak, ses formes sont gauches et empruntées. Elle se servait surtout de briques, recouvertes de minces dalles de marbre gypseux poli ou sculpté, tandis que les architectes égyptiens employaient de préférence le calcaire, le grès et le granit. Aussi les palais et les temples assyriens n'ont-ils pas eu la durée des égyptiens : ils se sont effondrés en monceaux informes et ils se confondent presque avec le sol qui en a fourni la matière.

¹ Ces faits sont empruntés à un monument brisé qui n'est peut-être pas de Tiglatphalasar.

² G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 72-73.

³ Les inscriptions de Tiglatphalasar ont été traduites par M. Lotz, *Die Inschriften Tiglatpilezer's I*, Leipzig, 1880, in-8° ; aucune explication historique ou géographique n'est jointe à cet ouvrage.

Après la conquête du Naïri, Tiglatphalasar avait dressé une stèle de victoire à l'une des sources du Tigre. « D'après la volonté d'Assour, de Shamash, d'Adad, les grands dieux, mes maîtres, moi, Tiglatphalasar, roi du pays d'Assour, fils d'Assourishîshi, roi du pays d'Assour, fils de Moutakkilnouskou, roi du pays d'Assour, le vainqueur des peuples depuis la grande mer jusqu'au Naïri, pour la troisième fois j'ai asservi le Naïri. » Une nouvelle expédition le conduisit au Nord-Ouest dans le Khoumanou (Comana) ; une autre le porta au coeur de la Chaldée. Deux années durant, il la parcourut en tous sens ; Dour-Kourigalzou (Akkerkouf ?), Sippar, Babylone, Oupi (Opis), succombèrent, le pays de Zoukhi fut ravagé. Mais des revers éclatants ne tardèrent pas à effacer la gloire de ces premiers succès. Mardouknâdinakhê, roi de Babylone, expulsa les envahisseurs, pénétra en Assyrie à leur suite et s'empara de la ville d'Hékali. Il en enleva les statues des dieux et il les transporta à Babylone, où elles restèrent quatre cent dix-huit ans prisonnières. Le fils de Tiglatphalasar, Assourbelkala, répara le désastre : il prit Bagdada (Bagdad), il ravagea les environs de Babylone et il força le roi Mardoukshapikzirîm à implorer la paix. Elle dura sous son successeur Shamsiadad III, comme lui fils de Tiglatphalasar, mais Assournazirapla II, fils de Shamsiadad, eut un règne malheureux. Il fut vaincu, non loin de Gargamish, par les Hittites confédérés et il perdit les conquêtes de son grand-père : la Syrie échappa pour un temps aux mains des Assyriens et resta maîtresse de ses destinées¹.

Occupation du pays de Canaan par les enfants d'Israël.

Au sortir de l'Égypte, les Hébreux s'enfoncèrent dans la péninsule du Sinaï. C'était le moment où les Libyens et les nations de la mer menaçaient le Delta : il fallait se tenir à l'écart des grandes voies militaires, afin d'éviter le choc des barbares et la poursuite de Pharaon. Le désert offrit aux fugitifs l'asile le plus conforme aux instincts nomades de leur race. La tradition sacerdotale affirmait y savoir leurs destinées et le temps qu'ils y séjournèrent. Leur chef Moïse les aurait conduits au Sinaï, pour y recevoir de Dieu même les articles de leur loi fonda-

¹ Maspero, *la Mêlée des peuples*, p. 642-665. Voici le tableau des premières dynasties assyriennes, autant qu'il m'a été possible de le reconstruire :

ISHAKKOU D'ASSOUR.

I. ADASI.	VI. BE KAPKAPOU.
II. BELBANI.	VII. SHAMSHIADAD I.
III. OUSHPIA.	VIII. ISHMDAGÂN.
IV. ERISHOUM.	IX. SHAMSHIADAD II.
V. EKOUNOUM.

ROIS D'ASSOUR.

.....	XII. NINIPPALEKOUR (v. 1220).
I. ASHSOUREBELNISHISHOU (v. 1420).	XIII. ASHSOUREN I (v. 1200).
II. BOUSOURASHSHOUR (v. 1400).	XIV. MOUTAKKILNOUSKOU (v. 1170).
III. ASHSOURENADINAKHÉ I.	XV. ASHSOUREISHISHI (v. 1150).
IV. ASHSOUREBALLIT (v. 1580).	XVI. TOUGOULTIPALÉSHARRA (vers 1150).
V. ENLILNIRARI (v. 1560).	XVII. ASHSOUREBELKALA (v. 1090).
VI. ARÎKDÉNILI (v. 1540).	XVIII. SHAMSHIADAD III (v. 1070).
VII. ADADNIRARI I (v. 1550).	XIX. ASHSOURENAZIRAPLA II (vers 1060).
VIII. SHALMANASHARÎD I (v. 1500).	
IX. TOUGOULTININIP I (v. 1275).	
X. ASSOURNAZIRAPLA I.	
XI. BELKOUDOUROUSSOUR (v. 1250).	

mentale. Quarante années après le passage de la mer Rouge, il aurait arraché au Très-Haut la permission de ramener son peuple au pays de Canaan, d'où ses ancêtres étaient issus : il aurait envahi la contrée située à l'est du Jourdain, mais il serait mort avant de pénétrer dans la Terre Promise. La conquête en était réservée à Josué, fils de Noun, son successeur dans le commandement.

Il est probable que les Hébreux s'attardèrent assez long-temps dans la péninsule du Sinaï : les victoires de Ramsès III ne devaient guère leur inspirer l'envie de s'attaquer aux régions où leurs anciens maîtres dominaient. La tradition postérieure assure qu'ils constituaient dès lors, comme la plupart des peuples de leur race¹ ; une association de douze tribus, rattachées par une parenté plus ou moins directe aux douze fils du patriarche Jacob : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issakbar, Zabulon, descendaient de sa première femme Lia, Joseph et Benjamin de sa seconde femme Rachel, Dan, Naphtali, Gad et Ashsher, des servantes de son harem. A Lévi et à Joseph on substituait les deux fils que Joseph avait eus d'une Égyptienne, Ephraïm et Manasshé. Cette division répondit toujours à une idée mythique plus qu'à la réalité des faits ; mais elle entra à tel point dans les mœurs qu'elle subsista nominalement, même après que les tribus se furent fondues en un seul peuple ou qu'elles eurent disparu en partie. Au temps que les Hébreux vivaient dans le désert, le nombre et la nomenclature n'en étaient plus fixés d'une manière aussi précise. Les clans qui les formaient étaient réunis les uns aux autres par des liens fort lâches ils agissaient chacun à sa guise, sans unité d'action ou de commandement, sans direction religieuse commune. Après avoir erré quelque temps à la recherche d'un territoire, ils s'arrêtèrent au sud-ouest de la mer Morte, dans la région montueuse qui environne la ville de Kadesh². Le pays est pauvre, aride ; à peine offre-t-il quelques sources soigneusement ménagées, quelques ouadis favorables à la culture et à l'élevage des bétails. Les nouveaux venus y rencontrèrent des peuplades de même origine, les Kénites, les enfants d'Édom, les Madianites, avec lesquelles ils s'allièrent et ils se querellèrent tour à tour, menant la vie qu'y mènent aujourd'hui les Bédouins, moitié bergers, moitié brigands. Le souvenir de cet âge pastoral leur demeura cher longtemps après qu'ils se furent installés en Canaan. Le Séir et le Sinaï furent pour eux les montagnes saintes par excellence, celles où Jahvé, leur dieu, siégeait dans sa gloire mystérieuse, et d'où il s'élançait au secours de ses fidèles, pendant les heures de danger³.

Quelques familles, d'où procédèrent plus tard les tribus de Juda et de Siméon, poussèrent droit vers le nord et se cantonnèrent, en compagnie des Kénites, dans les vallées les plus voisines de Kadesh, non, loin d'Hébron⁴. Le gros de la nation ne s'engagea pas sur cette route, la plus tentante de toutes, probablement par crainte des Égyptiens et des peuples qui leur payaient tribut. Il contourna lentement le versant méridional de la mer Morte, il longea la frontière de Moab et d'Ammon, puis il déboucha dans le pays de Galaad. C'est, à huit cents mètres environ plus haut que le Jourdain, un plateau coupé de ravins profonds et de vastes pâturages vers le sud, les arbres y sont rares et clairsemés ; mais, à mesure que l'on monte vers le nord, ils se multiplient en véritables bois

¹ Les Édomites avaient douze tribus, auxquelles était adjointe une tribu illégitime, celle d'Amalek (Genèse, xxxvi, 4-14, 16-22) ; les Nakhorides (Genèse, xxii, 26-24), les Ismaélites (Genèse, xxv, 12-16) et les Qétou-réens (Genèse, xxx, 1-6) ont le même nombre.

² Aujourd'hui Ain Qadis ; cf. C. Trumbull, *A visit to Ain Qadis, the supposed site of Kadesh Barnea*, dans le *Pal. Expl. Fund. Quart. St.*, July 1881, p. 208 sqq.

³ *Cantique de Déborah* (Juges, ch. v, 4-6), d'où découlent les passages : *Deutéronome*, xxxiii, 2 ; *Habbakuk*, iii, 2 ; *Psaumes*, lxxviii, 8.

⁴ B. Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, p. 131-132.

où le hêtre, le pin, le chêne-liège, le sycomore se mêlent aux térébinthes et à d'énormes figuiers. Trois vallées, taillées abruptes dans la masse, versent au Jourdain et à la mer Morte les eaux de l'Arnon, du Jabbok et de l'Yarmouk. On contait que les ancêtres de la race, Esaü, Laban, Jacob, avaient autrefois erré dans ces parages, et la chronique s'efforça d'y retrouver leurs traces ; à Makha-naïm, Jacob avait vu Dieu face à face¹ ; à Pnouel, il avait lutté contre lui une nuit entière². La tradition parle de batailles livrées par Moïse en Galaad, de victoires remportées par les Israélites confédérés sur Sihon, roi des Amorrhéens, et sur Og, roi de Bashan. La prise de possession ne comporta pas d'actions décisives et rapides ; elle fut lente et graduelle. Les immigrants se glissèrent dans le pays par bandes de bergers et de brigands, et, gagnant de proche en proche, ils s'y trouvèrent à la longue en nombre suffisant pour chasser, asservir ou absorber les anciens habitants. Gad retint pour lui le meilleur du territoire. Ruben essaya de se tailler un domaine sur la côte orientale de la mer Morte, aux dépens d'Ammon et de Moab. Plus tard, les clans de Makhir et de Jaïr, associés on ne sait comment à Manashshé, disputèrent aux Araméens les plaines situées entre le lac de Génésareth et la rive septentrionale de l'Yarmouk. Un moment même, le clan de Nobakh lança ses avant-postes à Kénath, au pied des montagnes du Hauran³. Une fois en possession de leur patrimoine, ces tribus vécurent isolées du reste de la nation : lorsqu'une demande de secours leur parvenait, « Galaad restait au delà du Jourdain », et « près des ruisseaux de Ruben, grandes étaient les délibérations », mais sans effet⁴. Aussi bien avaient-elles assez à faire de se défendre contre les empiétements continuels des Syriens de Damas, des Bédouins du Désert, de Moab et d'Ammon⁵. Gad, toujours menacé, se défendit toujours victorieusement⁶ ; Ruben s'usa entièrement à ces luttes, et bientôt il ne fut plus qu'un nom parmi les enfants d'Israël⁷.

Au couchant du Jourdain, l'immigration se continua certainement dans des conditions analogues à celles qui avaient favorisé l'entrée en Galaad. La chronique sacerdotale n'en convenait pas volontiers : elle préférerait y voir une conquête brusque, opérée d'un seul coup, par l'ordre et sous la protection visible de Dieu. Après la mort de Moïse, Josué, fils de Noun, aurait franchi le fleuve un peu au-dessus de son embouchure et enlevé Jéricho. La chute de cette place décida celle des villes voisines, Ai, Béthel, Sichem. Sichem, au coeur même de Canaan, devint aussitôt le point de ralliement du peuple : Josué y fixa sa résidence et il y érigea, sur le mont Ébal, un autel de pierre, où les titres principaux de la loi étaient gravés. Une première coalition, suscitée par les Cananéens du Sud aux ordres d'Adonisédek, roi de Jébus, se brisa sous les murs de Gibéon et ses chefs furent mutilés ou égorgés. Une seconde, organisée par Jabin, roi d'Hazor, ne réussit pas mieux ; Jabin fut défait près des eaux de Mérom et sa capitale, fut brûlée. Le terrain déblayé, le partage aurait eu lieu selon les règles, et chaque tribu aurait reçu des mains de Josué le lot que le sort lui avait assigné. Ce n'est pas là l'histoire, c'est la légende de l'invasion⁸. Les tribus n'agirent pas avec cet ensemble qu'on nous vante si fort : elles travaillèrent chacune pour leur compte, et

¹ Genèse, xxxi, 2-3.

² Genèse, xxxii, 23-33.

³ Stade, *Geschichte des Volkes Israel*, p. 148-152.

⁴ *Cantique de Déborah* (Juges, V, 15 sqq.).

⁵ Cf. les expressions employées dans *la Bénédiction de Jacob* (Genèse, xlix, 5) et dans celle de Moïse (*Deutéronome*, xxxiii, 6).

⁶ Genèse, xlix, 19.

⁷ Cf. *I Chroniques*, v, 18-19, la mention, probablement historique, d'une des guerres de Ruben.

⁸ Reuss, *la Bible, l'Histoire sainte et la Loi*, t. I, p. 79.

les plus nombreuses profitèrent de leur force pour se tailler la part large. Elles s'infiltrèrent au delà du Jourdain, groupe à groupe, clan à clan. La tradition veut qu'elles se soient introduites par les gués de Jéricho, et il est probable, en effet, que plusieurs d'entre elles forcèrent par là. Cependant, si l'on réfléchit que la plus nombreuse de leurs colonies se groupa autour de Sichem, on ne peut s'empêcher de croire que le corps principal traversa le fleuve vers le milieu de son cours¹. Arrivées sur la rive occidentale, elles se heurtèrent à des nations beaucoup plus civilisées qu'elles ne l'étaient elles-mêmes et pourvues de moyens de résistance efficaces ; les villes murées et les chars de fer, qui avaient bravé pendant des siècles les soldats exercés de Pharaon, n'avaient pas grand'chose à craindre des bandes d'Israélites mal équipés qui rôdaient autour d'elles. Il n'y eut pas de guerres à proprement parler, mais une série de razzias, d'escarmouches, de surprises, où mainte place fortifiée succomba. Plusieurs des peuplades cananéennes, harassées par des alertes continuelles, préférèrent composer avec les pillards et leur céder une partie de leurs champs ; d'autres leur ouvrirent leurs portes de bonne grâce et s'allièrent avec eux par des mariages. La plus puissante des tribus de Joseph, celle d'Ephraïm, s'implanta solidement au centre, dans les montagnes qui séparent la vallée du Jourdain de la côte syrienne, et elle engloba peu à peu les Amalécites qui l'y avaient précédée ; les autres se logèrent du mieux qu'elles purent, Benjamin au sud, sur les hauteurs qui dominent la plaine fertile de Jéricho, Manasshé au nord, dans les marais du Jourdain et dans les gorges du Thabor. Quatre tribus secondaires, Issakhar, Ashsher, Naphtali et Zabulon, gagnèrent les collines qui s'élèvent derrière Tyr et Sidon. Deux autres, Siméon et Lévi, échouèrent dans un coup de main qu'elles tentèrent contre la cité de Sichem : Lévi fut détruit en entier, Siméon réduit à quelques familles qui s'unirent ensuite à Juda². Les Danites errèrent longtemps à la recherche d'un territoire. Six cents d'entre eux finirent par surprendre, en pleine paix, le poste sidonien de Laïs ; ils passèrent les habitants au fil de l'épée, puis ils donnèrent leur nom à la ville³. Presque partout la plaine et les citadelles cananéennes conservèrent leur autonomie, Beth-Anat, Beth-Shemesh, Mageddo, Taanak, Beth-Sheân, Sichem, au nord, Jébus, Gibéon, Guézer, Aialon et d'autres encore⁴, vers le sud. Faute d'avoir su comment s'en emparer, les envahisseurs se trouvèrent coupés en trois tronçons d'inégale importance et que rien ne reliait entre eux : au centre, Éphraïm et la maison de Joseph ; au sud, Juda et Siméon ; au nord Issakhar, Ashsher, Naphtali, Zabulon et Dan.

Les années qui virent s'accomplir l'occupation et qui la suivirent sont l'âge héroïque du peuple hébreu. Les livres sacrés, qui nous en ont gardé la mémoire, supposaient qu'après la conquête, les noeuds qui rattachaient les tribus s'étaient relâchés, à mesure que le souvenir de Moïse et de Josué s'éloignait. Les vainqueurs « prirent pour femmes les filles des Hittites, des Amorrhéens, des Phérisiens, des Hivites et des Jébusites, et ils donnèrent leurs filles à leurs fils, et ils servirent leurs dieux. Les enfants d'Israël firent donc ce qui déplaît à Jahvé ; ils oublièrent Jahvé, leur Dieu, et ils servirent les Baalim et les Ashérahs⁵ ». L'unité religieuse rompue, l'unité politique serait tombée d'elle-même. Les guerres écla-

¹ Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, p. 137-138.

² Il est dit déjà dans *la Bénédiction de Jacob* (*Genèse*, XLIX, 7) : « Je disperserai Lévi et Siméon en Jacob, je les disséminerai en Israël ». Siméon n'est plus nommé dans *la Bénédiction de Moïse* (*Deutéronome*, xxxiii), et les textes disent qu'il n'a jamais possédé qu'une petite enclave dans Juda (*Josué*, XIX, 1-9), qu'il diminua insensiblement et qu'il se fondit avec ses voisins, ou même qu'il émigra on ne sait où (*I Chroniques*, IV, 24-43).

³ *Juges*, XVIII, 1, 27-31.

⁴ *Juges*, I, 21 sqq., où est l'énumération des villes cananéennes non soumises.

⁵ *Juges*, III, 5-7.

tèrent de tribu à tribu, les plus fortes laissèrent les Cananéens opprimer les plus faibles, et toutes se révélèrent incapables de défendre leur indépendance. Israël, malgré ses quarante mille hommes en état de porter les armes, fut la proie facile des peuples voisins. Les Amorrhéens, les Ammonites, les Moabites, les Philistins, dominèrent tour à tour sur ses fractions diverses et ils lui rendirent avec usure les maux que Josué leur avait infligés. « Partout où les enfants d'Israël allaient, la main de Jahvé était contre eux en mal, comme Jahvé le leur avait dit et juré, et ils étaient dans de grandes angoisses. Alors Jahvé leur suscitait des Juges¹, qui les délivraient de la main de ceux qui les pillaient. Mais ils ne voulaient pas même écouter leurs Juges ; ils paillardaient après d'autres dieux et ils se prosternaient ; ils se détournèrent aussitôt du chemin par lequel leurs pères avaient marché, obéissant aux commandements de Jahvé ; mais eux ne faisaient pas ainsi. Or, quand Jahvé leur suscitait des Juges, Jahvé était aussi avec le Juge, et il les délivrait de la main de leurs ennemis pendant tout le temps du Juge, car Jahvé se repentait pour les sanglots qu'ils jetaient à cause de ceux qui les opprimaient et les accablaient. Puis, il arrivait qu'avec la mort du Juge ils se corrompaient de nouveau plus que leurs pères, allant après d'autres dieux pour les servir et pour se prosterner devant eux : ils ne diminuaient en rien leur mauvaise conduite ni leur entêtement². » Rien de plus factice que cette manière d'envisager les faits. Les Juges ne se sont pas succédé régulièrement les uns aux autres. Ils n'étaient pas des magistrats revêtus d'une autorité officielle et reconnue par toute la nation, les présidents d'une république bien organisée, élus directement par le dieu national³. Ils n'étaient que des héros locaux, illustres chacun dans sa tribu, mais le plus souvent sans influence sur les tribus voisines : Éhoud est Benjaminite ; Jephthé sort de Galaad, Gédéon de Manasshé. Plusieurs d'entre eux ont existé réellement ; mais d'autres ne sont, comme Othniel, que la personnification mythique d'une race ou d'un clan. « Enfin, le Juge sur lequel nous avons les récits les plus étendus, le fort Samson, doit être considéré, il est vrai, comme un personnage historique, mais la description de ses exploits et de ses souffrances a un caractère tout légendaire et montre un tel mélange de raillerie amère et de profondeur tragique, qu'on ne rencontre rien de semblable dans l'Ancien Testament.⁴ »

Il ne peut donc être question d'annales suivies pour cette époque. L'oubli le plus profond a enseveli les luttes d'Israël contre les cités de Canaan : le souvenir de quelques épisodes a surnagé çà et là. Joseph se posa comme le « champion de Dieu » et comme le protecteur de ses frères plus faibles. Quand les Cananéens demeurés dans la vallée du Kishon eurent réduit au désespoir les tribus du nord, ce fut lui qui souleva une véritable coalition contre leur chef Sisera, et qui rassembla pour la première fois, en vue d'une entreprise commune, la moitié de la nation. A la voix des opprimés, « d'Ephraïm Amalek envoie ses rejetons ; - à eux tes bataillons, Benjamin, vont se joindre ; de Makîr accourent les capitaines, - et de Zabulon ceux qui tiennent le bâton de commandement. - Les chefs d'Issakhar avec Déborah - [et Naphtali] avec Barak, - à sa suite se précipitent dans la plaine ». Ruben et Gad, Ashsher et Dan refusèrent de répondre à l'appel qui leur

¹ Le nom de Juge est assez mal choisi ; il suggère l'idée d'une magistrature civile régulièrement organisée. Le mot hébreu *Shophet*, le même que nous trouvons aux époques classiques sous la forme de *suffète*, a bien ce sens, mais il exprime plutôt l'idée d'un commandement absolu, régulier ou non ; il serait mieux traduit par *chef, prince, capitaine*.

² *Juges*, II, 15.

³ Ed. Reuss, *la Bible, Histoire des Israélites*, t. I. p. 99-100.

⁴ Th. Nöldeke, *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, trad. Derenbourg et Soury, p. 62. Cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 245.

avait été adressé. De son côté, Sisera rassembla les cheikhs des Cananéens et descendit en plaine. Le choc des deux troupes eut lieu « à Taanak, sur les eaux de Mageddo ». – « Du haut des cieux les astres combattirent, - de leurs orbites ils combattirent Sisera. - Le torrent du Kishon les entraîna, - l'antique torrent, le torrent de Qishon ! - Elance-toi, mon âme, hardiment ! Mors ils frappaient le sol les pieds des chevaux, - au galop, au galop de leurs braves ! - Maudissez Méroz, dit l'Éternel en personne, - maudissez, maudissez ses habitants, - de ce qu'ils ne sont pas venus au secours de l'Éternel, - au secours de l'Éternel contre les guerriers ». Dans sa fuite, Sisera s'arrêta auprès de la tente de Jaël, femme d'Héber le Kénite ; « il demanda de l'eau, elle lui donna du lait, - dans le gobelet d'honneur elle présente la crème. - Sa main, elle l'étend vers le pieu, - de sa droite elle saisit le maillet, - elle assomme Sisera, lui brise la tête, - elle lui perce le crâne d'outre en outre ; - sous ses pieds il se renverse, il tombe, il s'allonge, - à la place où il est tombé, il gît écrasé¹ ». Longtemps encore après la victoire on chanta dans Israël comment, « par sa fenêtre, à travers le treillis, - la mère de Sisera regarde et appelle : - "Pourquoi son char tarde-t-il à venir ? - Pourquoi ses coursiers ralentissent-ils le pas ?" - Les plus avisées de ses dames lui répliquent, - et elle-même se donne cette réponse : - "Ne trouvent-ils pas du butin à partager ? - Une fille ou deux pour chaque homme, - un butin d'étoffes teintes pour Sisera, - un tissu bigarré ou deux pour mes épaules !" - Ainsi périssent tous tes ennemis, Éternel ! - Et que tes fidèles soient comme le soleil - quand il se lève dans son éclat.² »

L'effet d'une pareille victoire ne durait pas longtemps. Les clans, associés pour un effort commun, se disloquaient aussitôt après l'événement, et les Cananéens, comme jadis aux siècles de la sujétion égyptienne, se remettaient promptement de la défaite et devenaient plus pressants que jamais. Ils n'étaient pas d'ailleurs les seuls ennemis qu'Israël eût à redouter : les Bédouins du désert traitaient les Hébreux comme ceux-ci traitaient les Cananéens. Leurs bandes ne se contentaient pas de harceler sans cesse Ruben et Gad ; elles franchissaient le Jourdain et elles fondaient à l'improviste sur les tribus du centre. Déjà Éhoud le Benjamine avait délivré ses compatriotes en allant tuer Églon, roi des Moabites, jusque dans son palais³. Mais, Moab repoussé, Madian était entré en lice, et ses incursions, répétées d'année en année, avaient ruiné Éphraïm. Le sentiment de leur faiblesse poussa les opprimés à se coaliser une fois de plus et même à se choisir un chef unique, un roi. Le premier qui paraît avoir porté ce titre en Israël fut un homme de Manashshé, Jéroubbaal, que d'autres nomment aussi Gédéon. D'après le récit le plus vraisemblable, deux cheiks madianites, Zébah et Salmounna, eurent le malheur de tuer ses deux frères auprès du Thabor. Il se lança à leur poursuite, les atteignit au delà du Jourdain et les égorgea de sa propre main en expiation de leur crime : son exploit en imposa aux nomades et assura la tranquillité, au moins pour quelques années⁴. Les gens de Manashshé offrirent la royauté à Jéroubbaal celui-ci eut sa résidence à Ophra⁵, et il y fonda, selon

¹ *Juges*, IV-v. *Le Chant de Déborah* est seul authentique (voir cependant M. Vernes, *les Débuts de la nation juive*, dans *la Revue de l'Histoire des Religions*, 1885, p. 331-338) : la narration en prose qui le précède est remplie d'erreurs et n'a aucune valeur historique (Wellhausen, *Prolegomena*, p. 251).

² *Juges*, v, 2-30, trad. Ed. Reuss.

³ *Juges*, III, 12-30.

⁴ L'histoire de Gédéon se compose de deux parties mal soudées et parfois contradictoires. Le seul récit qui mérite quelque créance est malheureusement incomplet (*Juges*, VIII, 4 sqq). Cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 252-255.

⁵ Il y avait plusieurs Ophra : celle-ci était distinguée des autres par l'indication du clan auquel elle appartenait, Ophra d'Abiézer. L'emplacement n'en est pas connu avec certitude : elle devait être située à peu de distance de Sichem.

l'usage des despotes orientaux, un sanctuaire où les prêtres étaient à sa dévotion. La tradition le représente comme un prince puissant et riche, dont l'autorité était reconnue jusque dans Sichem. A sa mort, l'héritage aurait dû revenir à l'un de ses nombreux enfants légitimes ; mais Abîmélek, le fils qu'il avait eu d'une femme cananéenne, se fit proclamer roi à Sichem, grâce à l'appui des frères de sa mère. Comme les chefs bédouins de nos jours, Abîmélek abusait de la position avantageuse qu'il tenait dans la montagne pour lever des droits de péage sur les caravanes qui défilaient à portée, et pour piller celles qui refusaient de se plier à ses exigences. La vieille aristocratie de Sichem, alliée aux Israélites depuis les débuts de la conquête, ne supporta pas longtemps cette domination d'un seul et se révolta, à l'instigation d'un chef d'aventuriers nommé Gaal. Elle paya cher cette velléité d'indépendance : Gaal fut vaincu, Sichem prise sans résistance, et un millier environ de fugitifs qui s'étaient réfugiés dans le temple de Baal Berith¹ périt parmi les flammes. Sichem reconquise, Abîmélek vint mettre le siège devant Tebez ; la ville succomba, mais le vainqueur fut abattu d'un coup de pierre à l'attaque de la citadelle. Ainsi se termina ce premier essai de royauté éphraïmite². Après la mort d'Abîmélek, les tribus, isolées l'une de l'autre, privées de leurs chefs, s'affaiblirent de plus en plus et offrirent une proie facile aux pillards. La tradition enregistre encore çà et là des succès : ainsi, elle attribue à un chef de brigands, à Jephthé, l'honneur d'avoir affranchi des Ammonites le pays de Galaad. Mais ces victoires, si elles furent remportées réellement, n'avaient aucune conséquence durable ; quelques années après, l'ennemi reparaisait plus hardi et plus insolent que jamais.

La Palestine et la Phénicie au temps des Juges.

Au midi, la situation était pire encore. Des trois tribus qui s'étaient glissées entre la mer Morte et la Méditerranée, Dan avait renoncé à se maintenir et il était allé chercher fortune vers les sources du Jourdain, Siméon avait été détruit presque entièrement, et quelques familles, qui avaient échappé, s'étaient fondues dans Juda ; Juda lui-même n'avait réussi que médiocrement dans ses tentatives d'expansion. Il avait colonisé de force une partie du Negeb et contracté avec les Chananéens des alliances qui le mirent en possession d'Hébron et d'Arad, mais il n'avait point dépassé cette limite³. Jébus, Guézer, Gibéon le repoussèrent et se dressèrent comme une barrière entre lui et la maison de Joseph ; les Philistins l'empêchèrent de se répandre dans la plaine et le bloquèrent au milieu des montagnes.

Les Philistins étaient, comme leurs rivaux les Hébreux, un peuple nouveau en Canaan. « Une hypothèse très vraisemblable, adoptée par les meilleurs exégètes et ethnographes, les fait venir de Crète⁴. Le nom seul de Plishti indique une origine étrangère ou de longues migrations, et rappelle celui des Pélasges. Plusieurs fois ils sont appelés dans les écrivains hébreux Crethi, mot où l'on ne peut se

¹ Baal du Pacte.

² Selon le rédacteur du *Livre des Juges* (VIII, 22 sqq.), Gédéon aurait refusé la royauté ; sur l'in vraisemblance de cette tradition, cf. outre Wellhausen (*Prolegomena*, p. 252-255), Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, p. 190-191.

³ *Juges*, I, 9-16.

⁴ *Juges*, II-IX ; Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistæer*, p. 14 sqq. ; Gesenius, *Thesaurus*, aux mots *Caphtor*, *Crethi*, etc. ; Ewald, *Geschichte des Volkes Israël*, I, p. 325 sqq., 2^e édit. ; Bertheau, *Zur Geschichte der Israeliten*, p. 188 sqq. ; Movers, *Die Phoenizier*, I, p. 3-4, 10, 27-29, 33 sqq., 663 ; Tuch, *Commentar über die Genesis*, p. 243 ; Lengerke, *Kanaan*, I, p. 193 sqq. ; Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, p. 245 sqq. ; Munk, *Palestine*, p. 82 sqq.

refuser à reconnaître le nom de Crétois. Ailleurs¹, ce mot paraît s'échanger contre celui de Cari (Cariens?) pour désigner la garde du corps des rois de Juda on sait que les Cariens étaient alliés aux Crétois, et jouaient² comme eux dans l'antiquité le rôle de mercenaires. Les traditions hébraïques sont du moins unanimes pour faire venir les Philistins de l'île de Caphtor³, mot vague qui, comme les noms de Kittim, de Tharsis et d'Ophir, n'offrait aux Hébreux d'autre idée que celle d'un pays maritime et lointain. Le mot Caphtor, il est vrai, correspond assez bien à celui de Koupros. Mais quand on voit les Hébreux désigner en général toutes les îles et les côtes de la Méditerranée par Kittim (nom propre de la ville de Kitium, dans l'île de Chypre) et Tharsis (la colonie phénicienne de Tartesse en Espagne), on admet facilement qu'ils aient pu appliquer le nom de l'île de Chypre à bien d'autres îles, et en particulier à la Crète. Etienne de Byzance⁴ nous présente la ville de Gaza comme une colonie crétoise⁵. « Les monuments égyptiens confirment cette hypothèse et ils nous enseignent la date de la migration. Les Philistins faisaient partie des tribus qui assaillirent l'Égypte sous Ramsès III. Battus par lui, ils s'enrôlèrent à son service, et il leur accorda la permission de s'établir sur la côte méridionale de la Syrie⁶.

Le territoire qui leur fut concédé, entre la montagne, la mer et le désert, s'étendait du torrent d'Égypte aux environs de Joppé. On y signale cinq villes considérables, Gaza, Ascalon, Ashdod, Ékron et Gath, qui toutes commandaient les débouchés de l'Afrique et les abords de l'isthme ; aussi les Pharaons les avaient-ils occupées solidement dès leurs premières campagnes. Thoutmosis III, Sétouï 1^{er}, Ramsès II avaient une garnison à Gaza⁷ : Ramsès III y introduisit les Philistins, sur la fidélité desquels il pensait pouvoir compter. La banlieue et les bourgs ouverts dont elle était semée étaient peuplés par des Avvim, qui n'offrirent point de résistance. Les Philistins se rendirent maîtres des cinq villes et se mêlèrent par des alliances répétées aux maîtres primitifs du sol, dont ils adoptèrent la langue et la religion : Marna de Gaza et les dieux-poissons d'Ascalon, Dagon et Derkétou, devinrent leurs dieux. La race qui résulta de ce croisement se divisa naturellement en deux sections : une classe populaire, composée surtout des familles autochtones, et une aristocratie militaire, issue des vaincus de Ramsès III. Les cinq « villes sœurs » restèrent les capitales de cinq principautés associées en fédération. Gaza exerçait d'ordinaire une sorte d'hégémonie, justifiée par l'importance militaire et commerciale de sa position : venaient ensuite par rang d'influence Ashdod, Ascalon, Gath et Ékron. Chacune d'elles était gouvernée par un chef militaire ou *Seren* ; à Gath, où la population renfermait une proportion d'éléments cananéens, le *Seren* était héréditaire et il jouissait du titre de roi (*melek*). Les cinq Sarnim s'assemblaient en conseil pour délibérer, des affaires communes et pour célébrer des sacrifices au nom de la confédération : ils faisaient la guerre ensemble, chacun à la tête du contingent de sa cité. Leur armée valait surtout

¹ I Samuel, xxx, 44 ; Sophon., II, 5 ; Ezéch., xxv, 16.

² II Samuel, xx, 23 ; II Rois, xi, 4, 19.

³ Ewald, *Geschichte*, I, 285 ; Winer, *Bibl. Realw.*, art. *Krethi und Plethi* ; Bertheau, *Zur Geschichte*, pp. 307, 312 sqq.

⁴ Le chapitre x, 44, de la *Genèse* semble les faire venir d'Égypte ou du pays des Casloukhim, mais il est probable qu'il y a en cet endroit une transposition et qu'il faut placer les mots... *et les Caphtorim* après *Casloukhim*.

⁵ Aux mots Γάζα et Μινώα. E. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, 4^e édit., t. I, p. 53-55.

⁶ Chabas conteste cette opinion, *Etudes sur l'antiquité historique*, 4^e édition, p. 292-296 ; *Recherches sur l'histoire de la dix-neuvième dynastie*, p. 99-101 ; cf. à ce sujet, Maspero dans la *Revue critique*, 1873, t. II, p. 84-85, et Fr. Lenormant, *Histoire ancienne*, t. I, p. 207-208.

⁷ Voir, au *Papyrus Anastasi III*, verso, pl. v-vi, la liste des chefs sémites en garnison à Gaza, sous Mineptah 1^{er}, un demi-siècle à peu près avant l'arrivée des Philistins. Cf. Chabas, *Recherches sur l'histoire de la XIX^e dynastie*, p. 95-99 ; A. Erman, *Tagebuch eines Grenzbeamten*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 29 sqq.

par ses chars que la noblesse montait, et par ses archers dont l'adresse était proverbiale en Israël¹.

Quand les Ramessides cessèrent de se montrer en Syrie, les Philistins, livrés à leurs propres forces, en firent l'essai sur leurs voisins. Les Sidoniens avaient subi des pertes considérables : les Grecs, non contents de leur enlever les îles de la mer Égée, à l'exception de Rhodes, les pourchassaient dans les mers de l'Orient. La Carie, la Cilicie, la Pamphylie, Chypre elle-même furent entamées par les Achéens, vers le même temps que ceux-ci tâtaient l'Égypte. Ils débarquèrent en nombre dans l'île, ils y fondèrent Salamine et ils obligèrent les Phéniciens à la leur abandonner entière, moins Kition, Lapéthos, et deux ou trois villes secondaires. En avant-garde aux frontières du monde oriental, les Grecs de Chypre lui empruntèrent en partie sa civilisation. Leurs artistes, soumis à l'influence égyptienne et assyrienne, penchèrent tantôt vers l'imitation de l'Égypte, tantôt vers celle de l'Assyrie. Ils dérivèrent des Hittites, avec lesquels ils étaient en contact permanent, une partie au moins de leur système d'écriture, et ils s'obstinèrent à l'employer malgré ses défauts, longtemps après que les autres peuples de leur race eurent adopté et perfectionné l'alphabet cadméen².

La perte était sérieuse pour les Phéniciens : ils la compensèrent par la découverte de contrées lointaines, où ils dominèrent sans rivaux. Attirés vers l'ouest, comme probablement les Tyrséniens et les autres peuples de l'Asie Mineure, par la renommée d'un continent productif en métaux précieux, riche de toutes les choses nécessaires à la vie, ils passèrent de Grèce en Italie et en Sicile, à Malte et en Afrique³. Là, deux voies leur étaient accessibles. Partant de la Sicile et cinglant droit vers le nord, ensuite vers l'Occident, ils apercevaient la Sardaigne, puis les îles Baléares ; longeant la côte d'Afrique, ils atteignaient le débouché de la Méditerranée dans l'Océan, le détroit de Gibraltar. Il est assez probable qu'ils fréquentèrent les deux routes et qu'ils colonisèrent les Baléares en chemin la possession de ces îles leur était d'autant plus utile que la côte orientale d'Espagne est assez inhospitalière et que Minorque a l'un des meilleurs ports de la Méditerranée⁴. Gibraltar marquait pour eux la limite extrême des conquêtes de Melkarth ; sur deux îlots qui se faisaient face, l'un en Europe, l'autre en Afrique, le dieu avait consacré deux stèles en commémoration de ses victoires, les Colonnes d'Hercule, qui valurent leur nom au détroit. Au delà des Colonnes commençait le pays de Tarshish, le Tartessos des Grecs, une des régions les plus fécondes de l'Ancien Monde. Les plaines que le Bétis (Guadalquivir) et l'Anas (Guadiana) arrosent, produisent l'huile et le vin, le froment au centuple : la laine de leurs moutons, fine et souple, se prêtait mieux que toute autre aux travaux de tapisserie et d'aiguille pour lesquels les Phéniciens étaient réputés. Les fleuves roulaient des paillettes d'or : ils étaient larges, profonds et navigables fort avant dans l'intérieur. Les montagnes, alors revêtues de forêts, recélaient dans leurs flancs les métaux les plus variés, l'or, l'argent, l'étain, le cuivre, le fer. La mer était poissonneuse et nourrissait le thon en abondance⁵. Les Phéniciens s'y reprirent à plusieurs fois avant de s'emparer des côtes. Leurs stations les plus anciennes paraissent avoir été Six, en deçà des Colonnes d'Hercule, et Onoba au delà. En-

¹ Sur les Philistins, on peut consulter encore, avec quelques réserves, la monographie de Starke, *Gaza und di Philistinische Küste*, Iéna, 1852.

² C'est du moins l'hypothèse émise pour la première fois par Sayce, *The Hamathite Inscriptions*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1876. t. V, p. 31-32.

³ O. Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 28.

⁴ On connaît la réponse d'André Doria à Charles-Quint : « Juin, Juillet, Août et Port-Mahon sont les meilleurs ports de la Méditerranée. »

⁵ Polybe, dans *Athénée*, VII, p 302 ; Aristote, *Hist. An.*, VIII, 19.

fin, une escadre tyrienne arriva dans ces parages vers l'an 1100 avant notre ère ; elle débarqua des colons sur une petite île longue, étroite, à peine séparée de la côte par un filet d'eau, et elle y construisit Gadir¹. Gadir devint bientôt, grâce à son admirable situation, le centre des possessions phéniciennes en Espagne, Carteia, Malaca, Abdera. De Tyr à Gadir et de Gadir à Tyr, les communications se nouèrent aussi régulières et aussi complètes qu'entre Chypre et la Phénicie.

Les navires faibles des anciens ne pouvaient fournir une croisière aussi longue sans relâcher souvent, soit pour se garer du mauvais temps, soit pour renouveler leurs provisions. Les Phéniciens jalonnèrent leur route de comptoirs, qui servirent de relâches à leurs flottes et qui ouvrirent des débouchés nouveaux à leurs marchés². S'ils observaient un havre bien abrité derrière un cap, une petite île placée à proximité de la terre, une plage où tirer les bateaux, ils débarquaient et ils fondaient, selon les circonstances, un dépôt, un fort, une ville. Ils entourèrent ainsi la Sicile d'une ceinture d'établissements³, Rosh Melkarth⁴ au sud, Motya à l'est⁵, Soloeis⁶ et Ziz⁷ au nord. Le sanctuaire d'Astarté, qui couronnait le mont Éryx, conserva sa réputation de sainteté jusqu'aux derniers jours du paganisme, et leur garantit, pendant de longs siècles, la domination sur le canton environnant⁸. Les mines de Sardaigne les attirèrent ; ils y bâtirent Caralis, Tharros, Sulci aux endroits les plus favorables. Le triangle d'Afrique, qui s'avance à l'encontre de la Sicile, offrait d'amples débouchés à leur commerce, et leur prodiguait les matières premières, ivoire, bois rares, épices, métaux précieux, dont leurs manufactures avaient besoin : ils s'emparèrent de lui. Une tradition, malheureusement peu précise, faisait remonter au douzième siècle avant notre ère la fondation d'Utique, le plus ancien de leurs boulevards sur cette côte. D'autres villes, les deux Hippo, Hadrumète, Leptis, peut-être Carthage⁹, surgirent bientôt à côté d'Utique. S'il faut en croire ce qu'on racontait au temps de Salluste¹⁰, leurs progrès auraient été dus à la présence de races apparentées à la leur. Soit au moment de l'invasion des Pasteurs, soit au moment de l'arrivée des nations de la mer, des bandes d'origine asiatique auraient cheminé en Libye jusqu'au delà des Syrtes, et peuplé la Byzacène. Une tradition judéo-chrétienne vint plus tard se greffer sur la punique. On prétendit que les Cananéens, chassés de la Terre Promise par les Hébreux, s'étaient retirés en Phénicie d'abord, puis en Afrique : parmi ces fugi-

¹ Strabon, L. III, 5. Le nom de Gadir signifiait *clos, enceinte*, en phénicien : « Pœni *Gadir*, ita Punica lingua septum significante » (Pline, *H. N.*, IV, 22.)

² Sur la marche suivie dans ces régions par la colonisation phénicienne, cf. en dernier lieu, Otto Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 28-38.

³ Thucydide, VI, 2.

⁴ L'Héraclé Minoa des Grecs. Héraclide de Pont (xxix, édit. Didot, *Fragm. H. Gr.*, t. II, p. 220-221) nous donne la forme grécisée du vieux nom Makara ou Makaria.

⁵ Située sur une île, à environ un kilomètre de la côte, non loin de Lilybée.

⁶ Le nom grec est dérivé de *Sela*, le roc, qui revient plusieurs fois dans la nomenclature phénicienne.

⁷ Le nom de Makhanath, qu'on voit sur les médailles et qu'on applique d'ordinaire à Panorme, ne désigne qu'une monnaie frappée dans les camps pour la paye des mercenaires carthaginois. Le vrai nom phénicien de la ville paraît être Ziz (cf. Schröder, *Die Phönizische Sprache*, p. 278-279).

⁸ Il n'est pas dit expressément que le sanctuaire d'Éryx remonte aussi haut dans le passé : cependant la vénération dont il était l'objet chez les Carthaginois semble montrer qu'il avait été fondé par les Phéniciens longtemps avant que Carthage elle-même eût pris de l'importance.

⁹ Suivant l'historien Philiste, bien placé pour connaître l'histoire de Carthage, cette ville aurait été fondée vingt et un ans avant la prise de Troie, par Ézoros (Zoros ? Tyr) et Carchédon, Tyriens (Fragm. H. Gr., édit. Didot, t. I, p. 190, fragm. 50). Pour tout ce qui regarde la fondation de Carthage, cf. O. Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 90-141.

¹⁰ Salluste, *Bellum Jugurtha*, 18. Sur l'in vraisemblance de cette tradition, trop bien accueillie par Movers, voir O. Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, p. 54 sqq. Vivien Saint-Martin (*Le Nord de l'Afrique*, p. 113 sqq.) a bien vu que l'erreur de Salluste venait d'une ressemblance fortuite des noms classiques Perses, Mèdes, etc., avec les noms de certaines tribus libyennes.

tifs, on citait, au sixième siècle, les Girgaséens. « Ils habitent encore le pays, dit l'historien Procope, et ils se servent de la langue phénicienne. Ils construisirent un fort dans une ville de la Numidie, où est maintenant Tigisis. Il y a là, près de la grande fontaine, deux stèles de pierre blanche, chargées de caractères phéniciens, qui, en langue phénicienne, expriment ce qui suit : Nous sommes ceux qui ont pris la fuite devant Josué, fils de Nauê.¹ » Quoi qu'il en soit de ces légendes, les colons disséminés sur la côte exploitèrent régulièrement l'intérieur dans l'intérêt de la mère patrie. Blé, laine, plumes d'autruche, dents d'éléphant, poudre d'or, gomme, tout ce que l'Afrique occidentale produit, tout ce que les caravanes y apportent du Soudan, afflua dans les bazars de Sidon et de Tyr.

Les Philistins ne pouvaient donc que gagner à courir sus aux Phéniciens. Une de leurs flottes, partie d'Ascalon, détruisit l'escadre sidonienne et prit Sidon elle-même vers la fin du douzième siècle avant notre ère : ceux des habitants qui échappèrent au désastre se réfugièrent à Tyr, et Tyr devint dès lors et pour longtemps l'État le plus prospère de la Phénicie². Sur terre, les Philistins ne furent pas moins heureux. Au début, ils paraissent s'être contentés de repousser les Hébreux : Dan, accueilli chaudement par eux lorsqu'il voulut empiéter sur leur plaine, émigra en partie vers le nord, et Juda ne se hasarda guère à dépasser la lisière de ses montagnes. On ne sait à quelle occasion ils entrèrent en lutte pour la première fois avec les Enfants de Joseph : sans doute le désir de posséder les étapes principales de la voie commerciale, qui conduisait d'Égypte à Damas et dans la Syrie du nord, les entraîna à diriger leurs incursions contre la montagne d'Éphraïm et contre la vallée du Kishon. Des clans danites, campés aux avant-postes d'Israël, leur tinrent tête avec vaillance, parfois même avec succès³, et leurs prouesses renouvelées donnèrent naissance, deux ou trois siècles plus tard, à la légende de Samson⁴. Elles se terminèrent pourtant par un désastre. Il y avait à Shiloh, en Éphraïm, une famille sacerdotale, vouée au soin d'un tabernacle mystérieux qu'on appelait l'arche de Jahvé, le dieu des armées. C'était un coffre ou une sorte de barque sacrée, analogue à celle dont les prêtres égyptiens se servaient pour transporter Amon : elle renfermait deux pierres, images de Jahvé, sur lesquelles on supposa plus tard que la loi avait été écrite. Le prêtre de l'arche, Éli, sans être Juge au même titre que les autres héros, exerçait une grande influence sur Israël et il était consulté dans les affaires publiques. Les Hébreux, serrés de près par les Philistins, s'adressèrent à lui, et il leur confia l'arche pour la mener à la bataille, en gage de la protection divine. Leur espoir fut déçu dès la première rencontre : ils furent vaincus, malgré l'arche, et les deux fils d'Éli, Khofni et Pinehas, périrent dans la déroute. « Cependant un Benjaminite se sauva et vint ce jour-là même à Shiloh, les habits déchirés et de la poussière sur la tête. Et quand il arriva, voici, Éli était assis sur son siège, à côté du chemin, plein d'attente, car son cœur tremblait au sujet de l'arche de Jahvé. Et quand cet homme vint publier sa nouvelle par la ville, toute la ville se mit à crier. Et Éli, ayant entendu ces clameurs, dit : "Qu'est-ce que ce tumulte ?" Et aussitôt cet homme vint apporter la nouvelle à Éli. Or Éli était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans ; et ses yeux étaient fixes, de sorte qu'il ne pouvait voir. Et cet homme dit à Éli : "Je suis celui qui est venu du champ de bataille, et je me suis sauvé du champ de bataille aujourd'hui même". Éli lui dit : "Comment l'affaire s'est-elle passée, mon fils ?" Et le messager reprit et dit : "Israël a fui devant les Philistins,

¹ Procope, *De Bello Vandalico*, II, c. xx. Cf. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{er} Theil, p. 427-435.

² Justin, XVIII, 3.

³ Sur Dan, cf. Stade, *Geschichte der Volkes Israel*, t. I, p. 165-168.

⁴ Judges, XIII-XVI.

et il y a eu grande déroute parmi la troupe, et tes deux fils, Khofni et Pinehas, ont péri aussi, et l'arche de Jahvé a été prise". Et quand il fit mention de l'arche de Jahvé, Éli tomba de son siège à la renverse, à côté de la porte, et se rompit la nuque et mourut : car c'était un homme vieux et pesant.¹ » Ephraïm se courba sous le joug comme avait fait Juda ; les Philistins mirent garnison dans plusieurs villes, à Gibéa de Benjamin, par exemple, et ils régnèrent en maîtres sur la moitié au moins du peuple d'Israël.

¹ *I Samuel*, iv, 1-18. Cf. Wellhausser, *Prolegomena*, p. 147 sqq.

CHAPITRE VIII – LE ROYAUME HEBREU.

Débuts de la royauté Juive : Saül, David, Salomon.

Leur domination dura probablement un demi-siècle. La tradition essaya plus tard d'en diminuer la longueur ou, tout au moins, d'y intercaler des victoires israélites. Samuel, fils d'Elkanah, avait été voué dès l'enfance au culte de Jahvé par sa mère, la pieuse Hannah ; vêtu d'un éphod de lin et d'un petit manteau, qu'elle lui tissait chaque année, il servit l'Éternel en présence d'Éli jusqu'au jour où l'inspiration divine l'anima. Dès lors, « Jahvé fut avec lui et ne laissa point tomber une seule de ses paroles. Tout Israël, depuis Dan jusqu'à Bershéba, connut que c'était chose assurée que Samuel serait prophète de Jahvé¹ ». Vingt ans après la mort d'Éli, Samuel crut que le temps était favorable à secouer le joug philistin. Il exhorta le peuple à rejeter les Baalim et il le convoqua à Mizpah pour confesser ses péchés devant Jahvé. Les Philistins, inquiets de ce rassemblement qui ne présageait rien de bon à leur autorité, « montèrent contre Israël ; ce que les enfants d'Israël ayant appris, ils eurent peur des Philistins. Alors Samuel prit un agneau de lait et il l'offrit tout entier à Jahvé en holocauste ; et Samuel cria à Jahvé pour Israël, et Jahvé l'exauça ». Les Philistins, débandés aux grondements du tonnerre, eurent peine à regagner leur territoire. « Alors Samuel saisit une pierre et il la dressa entre Mizpah et le rocher ; et il appela le nom de ce lieu-là Ébenezer, et il dit : "L'Éternel nous a secourus jusque en ce lieu-ci". Il se hâta de profiter de la victoire, frappa les Tyriens, les Amorrhéens, reconquit les villes perdues. Puis il fixa sa résidence à Rama, sa ville natale, où il avait bâti un autel à l'Éternel : chaque année, il la quittait et il s'en allait en tournée à Béthel, à Guilgal, à Mizpah, où il présidait des assemblées populaires et "jugeait Israël"² ». Ainsi parlait la tradition sacerdotale : une autre tradition, plus proche de la vérité, dépeint la position d'Israël avec des couleurs moins brillantes. Elle raconte que les Philistins avaient désarmé les vaincus par crainte d'une revanche. « Il n'y avait plus de forgeron dans Israël, car les Philistins avaient dit : "Il faut empêcher que les Hébreux ne fabriquent des épées ou des hallebardes". C'est pourquoi tout Israël descendit vers les Philistins, chacun pour aiguïser son soc, son coutre, sa cognée et son hoyau, lorsque leurs hoyaux, leurs coutres et leurs fourches à trois dents et leurs cognées avaient la pointe gâtée, même pour raccommoder un aiguillon.³ » La guérison sortit de l'excès du mal. Une première fois l'invasion des Ammonites avait suscité la royauté éphémère de Jéroubbaal et d'Abimélek. La tyrannie philistine contraignit les Hébreux à chercher le remède de leurs souffrances dans l'union de leurs ressources entre les mains d'un homme ; mais cette fois, comme le péril était plus sérieux, l'effort fut plus vigoureux, et le résultat proportionné à l'effort. La royauté d'Abimélek s'exerçait sur deux ou trois clans : celle de Saül embrassa la nation entière⁴.

Benjamin, la moindre et la plus belliqueuse des tribus, n'était qu'une avant-garde campée sur la frontière méridionale d'Ephraïm. Son domaine comprenait à peine quelques bourgades, Rama, Mikhmas, Gibéa, Anatot, Nob, que la forteresse ca-

¹ I Samuel, III, 19.

² I Samuel, VII, 15 sqq.

³ I Samuel, XIII, 19-21.

⁴ Sur le caractère de la royauté benjaminite et sur le lien qui la rattache à la royauté d'Abimélek, voir Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, pp. 176 sqq., 197 sqq.

nanéenne de Jébus isolait de Juda¹ ; encore deux d'entre elles, Gibéa et Mikhmas, étaient-elles au pouvoir des Philistins depuis la mort d'Éli. La vie religieuse était intense dans cette marche sans cesse en péril. C'est à Nob que les desservants du temple de Shiloh s'étaient réfugiés après la catastrophe d'Aphek². C'est à Rama que Samuel siégeait ; c'est de là qu'il partait pour faire, chaque année, ses rondes à Béthel, à Gilgal, à Mizpah, dans les localités sur lesquelles il exerçait une autorité incontestée ; c'est là que la tradition le met en rapport avec Saül. Saül et son fils Jonathan étaient les chefs d'une des familles les moins considérables de Benjamin à la tête d'une bande peu nombreuse, mais endurcie au métier des armes, ils surprirent un poste de Philistins à Gibéa et ils enlevèrent la garnison de Mikhmas qui accourait au secours. Benjamin recouvra son indépendance, et le chef qui l'avait si bien conduit acquit grand renom en Israël : « tout homme fort et vaillant que Saül voyait, il l'attachait à son service³ ». Proclamé roi, il résida, comme par le passé, à Gibéa ; dans le clan dont il était le cheikh ; mais son autorité se propagea à l'est sur Galaad, au sud sur Juda. Les nations voisines, longtemps accoutumées à opprimer les Hébreux, furent défaites et opprimées à leur tour. « Saül guerroya contre tous ses ennemis à la ronde, contre Moab, contre les Ammonites, contre Édom, contre les rois de Soba et contre les Philistins, et partout où il se dirigea, il fut victorieux. Et il fit des exploits et il battit Amalek et il délivra Israël de ces pillards.⁴ »

Les habitudes d'isolement étaient trop invétérées chez les Hébreux, pour que la royauté ne rencontrât pas une opposition violente, au moins parmi plusieurs des tribus. Juda ne s'était pas mêlé jusqu'alors à la vie nationale : perdu et comme noyé au milieu des Cananéens, le fond hébraïque de la race n'avait pas encore réussi à s'assimiler cet élément étranger. Il avait été conquis assez tôt par les Philistins et il leur était resté soumis, malgré les exploits de Benjamin, mais quelques-uns de ses chefs étaient allés se ranger sous les ordres de Saül. Au nombre de ces aventuriers, comptait David, fils d'Ishai, né à Bethlehem. David est le premier héros judéen, le fondateur réel du royaume de Juda ; aussi l'imagination sacerdotale s'est-elle donné libre carrière à son sujet. Elle voulait que le vieux Samuel, mécontent de Saül, se fût rendu à Bethlehem sous prétexte d'y célébrer un sacrifice, mais en réalité afin d'y sacrer David mystérieusement. Celui-ci, appelé à la cour pour distraire le roi de la mélancolie dans laquelle il était tombé, devint le favori de Saül et l'ami de coeur de Jonathan ; puis, ses hauts faits dans une guerre contre les Philistins le désignèrent bientôt à l'attention du peuple. « Comme il revenait, des femmes sortirent de toutes les villes d'Israël en chantant et en dansant, au-devant du roi Saül, avec des tambours et des cymbales. - Et les femmes qui jouaient des instruments se répétaient l'une à l'autre : "Saül a frappé ses mille et David ses dix mille". » Aussitôt la jalousie de Saül s'éveille : dans un accès de fureur, il se précipite sur David, veut le percer de sa lance, puis, revenu à lui-même, il l'éloigne, lui confie le commandement d'une troupe de soldats, et le marie à sa seconde fille, Mikal. Sauvé à plusieurs reprises par sa femme, par son beau-frère Jonathan et par le grand-prêtre Akhimélek, David fut enfin obligé de se retirer chez Akhis, roi de Gath. Le seul fait certain qu'il y ait dans ce récit, c'est que David, après avoir mené la vie d'aventures au

¹ Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, p. 160-162.

² Cf. les passages, *I Samuel*, XXI, 1-9 ; XXIII, 9-23, où il est question du grand prêtre de Nob, Akhimélek, arrière-petit-fils d'Éli.

³ *I Samuel*, XIV, 52.

⁴ *I Samuel*, XIII-XIV. Pour les débuts du règne de Saül, voir, outre la longue et pénétrante analyse de Reuss, dans le Résumé de l'Histoire israélite qui occupe le premier volume de la Bible, Wellhausen, *Prolegomena*, p. 259-274. et Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, p. 207-223.

service de Benjamin, se déclara vassal des Philistins et reçut d'eux en récompense la ville de Ziklag.

Les Philistins ne pouvaient renoncer du premier coup à la suprématie profitable qu'ils avaient exercée sur la Syrie méridionale. Assurés qu'ils étaient de la neutralité de Juda et des clans méridionaux, ils assaillirent les tribus du centre et ils manoeuvrèrent pour dégager la route des caravanes, dont l'occupation du Thabor par les Hébreux leur barrait le passage. Saül les attendit dans la plaine de Jezréel, au pied des monts de Gelboé, mais il fut battu et tué ainsi que son fils Jonathan : les vainqueurs coupèrent la tête du cadavre et pendirent le tronc à la muraille de Bethshéan, où les habitants de Jabesh virent l'enlever pour lui rendre les derniers honneurs. La légende ne se résigna pas à donner des motifs purement humains à la catastrophe dans laquelle le premier roi disparut. Maudit par Samuel, Saül était parti pour la guerre en proie aux plus sombres pressentiments. La veille du combat, il avait consulté secrètement une magicienne d'Endor et il l'avait priée d'évoquer l'ombre du prophète. Celui-ci apparut, la figure cachée dans son manteau, et il renouvela mort les malédictions qu'il avait lancées vivant contre Saül. « Jahvé a déchiré le royaume entre tes mains et l'a donné à ton serviteur David, parce que tu n'as pas obéi à la voix de Jahvé et que tu n'as pas exécuté l'ardeur de sa colère contre Amalek ; à cause de cela, Jahvé t'a fait ceci aujourd'hui. Et même Jahvé livrera Israël avec toi entre les mains des Philistins, et vous serez demain avec moi, toi et tes fils ; Jahvé livrera aussi le camp d'Israël entre les mains des Philistins.¹ » En apprenant la nouvelle du désastre, David éclata en sanglots, et il exhala sa douleur en une belle élégie, dont un fragment nous a été conservé. « Ô Israël, ceux qui ont été tués sont sur les hauts lieux, les hommes forts sont à bas ! - Ne l'allez point dire dans Gath et n'en portez la nouvelle sur les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, que les filles des incirconcis n'en tressaillent de joie.- Ô monts de Gelboé, que la rosée et la pluie ne tombent point sur vous, ni sur les champs qui y sont haut élevés ; car c'est là qu'a été jeté le bouclier des héros et le bouclier de Saül, comme s'il n'eût pas été l'oint du Seigneur. - L'arc de Jonathan ne revenait jamais sans le sang des morts, et sans la graisse des forts ; et l'épée de Saül ne retournait jamais sans effet. - Saül et Jonathan, qui s'aimaient dans leur vie, n'ont pas été séparés dans leur mort. Ils étaient plus légers que les aigles, ils étaient plus forts que les lions. - Filles d'Israël, pleurez pour Saül, qui faisait que vous étiez vêtues d'écarlate, que vous viviez dans les délices et que vous portiez des ornements d'or sur vos vêtements. – Hélas ! les forts ont succombé au milieu de la bataille ; Jonathan a été tué sur les hauts lieux ! - Jonathan a été tué sur les hauts lieux ! Jonathan, mon frère, je suis dans l'angoisse pour l'amour de toi : tu faisais tout mon plaisir, l'amour que j'avais pour toi était plus grand que celui qu'on a pour les femmes. - Hélas ! les forts sont à bas et les instruments de guerre ont péri !² »

Le succès des Philistins était complet : tout Israël à l'occident du Jourdain s'inclina devant leur autorité. Les débris de l'armée, commandés par Abner, se réfugièrent par delà le fleuve, en Galaad et ils y acclamèrent Ishbaal, fils de Saül. Benjamin et Gibéa étaient aux mains de l'ennemi : Ishbaal voulut résider dans Makhanaïm, l'un des plus vieux sanctuaires de la nation. Le choix d'un fils de Saül excita la jalousie des autres tribus : Juda et les clans voisins élurent David. Les hostilités entre les deux prétendants débutèrent par l'escarmouche indécise

¹ I Samuel, xx III, 8-19.

² II Samuel, I, 19-27.

de Gibéon, et elles traînèrent sept années durant avec des chances diverses. Elles se seraient peut-être terminées au désavantage de Juda, si Abner, gravement insulté par son maître, ne l'avait pas abandonné. Ishbaal fut bientôt après assassiné par deux de ses gens, et David resta sans rival : les représentants des familles qui avaient soutenu la maison de Saül s'assemblèrent à Sichem et le déclarèrent seul roi. C'en était fait désormais des anciennes divisions : le moment était venu où les tribus, serrées en un seul faisceau, n'allaient plus former qu'une masse. Les chroniqueurs des derniers temps, qui jugeaient par expérience des avantages que la concentration de tous les pouvoirs entre les mains d'un roi avait procurés à la nation, prêtèrent leurs sentiments aux contemporains, et ils imaginèrent que l'avènement définitif de la royauté s'était accompli au milieu d'un cérémonial imposant. Ils supposèrent que toutes les tribus s'étaient présentées en armes à Hébron, et que, « se rangeant en bataille, d'un coeur joyeux, elles proclamèrent David roi sur tout Israël ». Ils restèrent là avec David, pendant trois jours, à manger et à boire ; car leurs frères les pourvoyaient et leurs voisins aussi, jusques en Issakar, en Zabulon, en Naphtali, leur apportaient du pain sur des ânes et sur des chameaux, sur des mulets et sur des boeufs, de la farine, des figues sèches, des raisins secs, du vin, de l'huile, et l'on amenait des boeufs et des brebis en abondance, car il y avait joie en Israël.¹ »

Hébron, situé au centre de Juda, était la capitale naturelle de cette tribu, mais non celle d'un royaume qui prétendait englober Israël. David chercha une résidence moins reculée vers le sud, et son choix s'arrêta sur la forteresse cananéenne de Jébus, qui interceptait les communications entre les Hébreux méridionaux et la maison de Joseph. Un assaut vigoureux, conduit par Joab, eut raison de la ville : changeant de possesseur, elle changea de nom, et elle devint Jérusalem. David se hâta de la mettre en état de défense abandonnant Moriah au peuple, il garda Sion pour lui-même et il fortifia Millo, sans toutefois enfermer ces trois points dans une enceinte continue². Plus tard, quand le succès de ses premières guerres lui laissa quelques instants de répit, il s'y construisit un palais en bois de cèdre et en pierre de taille, avec l'aide d'ouvriers tyriens³. Pour le moment, il y transféra de Kiriath-Jéarim une arche de Jahvé célèbre, la même, disait-on, qui avait été ravie par les Philistins sur le champ de bataille d'Aphek, et il la plaça auprès de lui sur la colline de Sion⁴ : il fallait, en effet, que son lieu d'habitation fût, selon l'usage oriental, la capitale non seulement administrative, mais religieuse du pays. Le site était des meilleurs. Jérusalem couronnait une éminence entourée, l'est, au sud, à l'ouest, par le lit du Kédron et par la gorge de Hinnom, bornée au nord par une légère dépression du sol. Postée à la croisée des routes qui mènent de Joppé au Jourdain, du désert en Syrie, elle commandait la majeure partie du territoire habité par les Hébreux. De son château royal, David, adossé à Juda, pouvait descendre par Jéricho sur la vallée du Jourdain et fondre de là sur Galaad, ou se précipiter par Bethhoron sur la plaine maritime et remonter vers la Gaulée. Sans doute, Zabulon, Ashsher, Naphtali étaient encore éloignées de lui plus qu'il n'était avantageux : mais c'étaient des tribus de second rang, sans valeur politique. Pour dominer, il devait avoir toujours la main sur Ephraïm et sur Juda : c'est à quoi Jérusalem se prêtait admirablement.

Tant qu'Ishbaal avait vécu, les Philistins, dont les discordes juives assuraient la tranquillité, n'avaient pas dénoncé la trêve. La réunion des douze tribus leur cau-

¹ *I Chroniques*, XII, 40.

² *II Samuel*, V, 5-9 ; *I Chroniques*, XI, 4-8.

³ *II Samuel*, V, 11 ; *I Chroniques*, XIV, 1.

⁴ *II Samuel*, VI ; *I Chroniques*, XIII, XV-XVI.

sa des inquiétudes sérieuses : ils essayèrent de la dissoudre avant que le nouveau roi eût affermi l'ordre et organisé une armée régulière. Ils envahirent Juda, ils menacèrent Jérusalem, ils assiégèrent Bethlehem, le tout en vain. David les battit à deux reprises, les poursuivit de Gabaon jusqu'à Guézer¹, et les relança sur leur propre territoire. La lutte, engagée tout le long de la frontière, de Gath à Ékron, dura assez longtemps avant de produire aucun résultat : pendant plusieurs années, ce ne furent qu'incursions, pillages, alertes, escarmouches perpétuelles de part et d'autre. David ne se ménageait point. Un jour, il s'aventura si avant dans la mêlée qu'Abishaï eut peine à l'en tirer sain et sauf : ses compagnons lui défendirent désormais d'assister aux batailles. Il avait toujours avec lui un corps de six cents braves (*gibborim*), recrutés parmi les Hébreux et parmi les étrangers, Philistins, Crétois, Cananéens et Hittites ; c'était le noyau de sa garde, et leurs chefs, Joab et Abishaï, Eléazar, fils de Dodo, Elkhanan de Bethlehem, Jonathan, Bénaïah, restèrent à jamais populaires en Israël. On se racontait, des siècles après leur mort, comment Jabsokham, fils de Hakmoni, avait abattu trois cents hommes à lui seul, un jour de combat², et comment « Bénaïah aussi, fils de Jéhoïada, fils d'un vaillant homme de Kabzéel, avait accompli de grands exploits. Il tua deux des plus vaillants hommes de Moab, et il descendit et frappa un lion au milieu d'une fosse, un jour de neige. Il tua aussi un homme égyptien qui était haut de cinq coudées. Cet Égyptien avait en main une lance grosse comme une ensouple de tisserand ; mais Bénaïah descendit contre lui avec un bâton, arracha la lance des mains de l'Égyptien et le perça de sa propre lance³ ». Les Philistins, las de leur mauvaise fortune, se résignèrent à la paix. Gath et les villages de son ressort demeurèrent au pouvoir des Israélites⁴, mais les quatre autres villes ne furent pas même astreintes à un tribut régulier. Leur puissance militaire ne survécut pas longtemps à cet échec et elle mourut presque aussi subitement qu'elle était née⁵.

L'heureuse issue de cette longue aventure mit David en goût de succès : son royaume se développa sur tous les points à la fois avec la rapidité habituelle aux monarchies orientales. Moab succomba le premier : les deux tiers de la population furent massacrés de sang-froid, le reste se soumit⁶. Au nord, les Hébreux rencontrèrent un ennemi plus redoutable. La Syrie était morcelée, comme au temps des Égyptiens, en royaumes rivaux, ceux de Damas, de Maakha, de Rohob, de Zobah, d'Hamath ; le prince qui régnait alors sur Zobah, Hadadézer, fils de Réhob, les renversa l'un après l'autre. La fondation d'un État unique dans la vallée de l'Oronte ne pouvait plaire à David : il attaqua l'Aram-Zobah au moment où Hadadézer « allait pour recouvrer ses frontières sur le fleuve d'Euphrate », et il remporta une victoire signalée. La tradition ajoute qu'il avait annexé Damas et qu'il avait reçu l'hommage plus ou moins nominal des roitelets voisins, mais cela n'est rien moins que prouvé. La défaite d'Hadadézer remplit de joie non seulement les Hébreux, mais plusieurs chefs syriens que son humeur inquiète gênait : Thou d'Hamat dépêcha son fils Joram à David pour le féliciter de son triomphe⁷. Cette conquête en entraîna d'autres. On avait dégarni les territoires du sud afin d'occuper Zobah, et les Iduméens avaient saisi cette occasion de razzier Juda :

¹ *II Samuel*, v, 17-25 ; *I Chroniques*, xiv, 8-17.

² *I Chroniques*, xi, 11.

³ *II Samuel*, xxiii, 20-21 ; *I Chroniques*, xi, 22-23.

⁴ *I Chroniques*, xviii, 1.

⁵ Sur ces guerres philistines, voir Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, p. 215-267.

⁶ *II Samuel*, viii, 5 ; *I Chroniques*, xviii, 2.

⁷ *II Samuel*, viii, 3-10 ; *I Chroniques*, xviii, 3-10.

Joab et Abishai les anéantirent dans la vallée du Sel, au sud de la mer Morte¹. Leur roi périt les armes à la main, et son fils Hadad s'enfuit en Égypte avec quelques serviteurs. Joab égorga toute la partie mâle de la population, et il installa des garnisons juives à Elath et à Éziongaber, vers la pointe orientale de la mer Rouge². David consacra le butin à Jahvé, et Jahvé, plein de gratitude, « le garda partout où il allait³ ».

Quelques années d'une politique habile avaient transformé les Hébreux en conquérants. Leur autorité était respectée des bords de l'Oronte au torrent d'Égypte et aux rives de la mer Rouge. Moab, Édom, Ammon relevaient directement de leurs officiers ; les Philistins fournissaient le froment et l'huile à la table royale ; la Phénicie leur offrait ses bois précieux et leur prêtait ses artistes : Zobah, Hamath et les États de l'Aramée leur payaient redevance. Leur royaume en arrivait presque à être un empire, coulé dans le même moule que ceux de l'Égypte et de la Chaldée, mais il était étrié, mal né et peu viable. Pas plus qu'aux temps des Pharaons, les tributaires n'avaient abdiqué le désir de liberté au fond de leur cœur, ils détestaient la souveraineté d'Israël et ils ne souhaitaient qu'un prétexte, bon ou mauvais, pour risquer de nouveau la fortune des armes. Nahash, roi des Ammonites, étant mort, David, qu'il avait jadis protégé contre les persécutions de Saül, envoya complimenter son fils Hanoun. Celui-ci s'imagina que les ambassadeurs étaient des espions chargés de lever le plan de sa cité royale : il leur rasa la moitié de la barbe, leur coupa la moitié des vêtements jusqu'à la ceinture, et les chassa ignominieusement. Ce fut le signal de la guerre. Les Ammonites s'entendirent avec Hadadézer et ils soulevèrent la Syrie : les contingents de Rohob, de Maakha, de Tob et de Zobah se hâtèrent à leur aide. Joab, qui commandait en l'absence de David, se trouva serré entre les Ammonites et les troupes de secours : il partagea son armée en deux corps, conserva sous ses ordres celui qui faisait face aux Syriens et confia l'autre à son frère Abishai. Les Syriens enfoncés, les Ammonites se débandèrent, et Joab ne jugea pas à propos de les poursuivre jusque dans leur ville. Hadadézer ne se tint pas pour battu ; il rassembla ce qu'il avait de soldats et il réclama des renforts aux Araméens d'au delà l'Euphrate. Cette fois, David prit l'offensive : il franchit le Jourdain et il s'avança jusqu'auprès d'Alam, où Sobakh, général d'Hadadézer, accepta la bataille. Les Syriens plièrent de nouveau : Sobakh fut tué dans la déroute et Hadadézer, abandonné de ses alliés, implora l'aman. L'année suivante, Joab investit Rabbah. Au moment où elle allait céder, il appela le roi au camp pour lui laisser l'honneur de la reddition. Les Ammonites furent traités aussi durement que leurs cousins de Moab : « on les mit sous des scies, et sous des herbes de fer, et sous des haches de fer, et on les fit passer par les fourneaux où l'on cuit la brique⁴ ». La clémence ne comptait point parmi les vertus favorites d'Israël.

La Syrie avait donc trouvé son maître. Les Assyriens, rejetés au delà de l'Euphrate par le désastre d'Assournazirabal II ne songeaient plus à l'assaillir, et l'Égypte usait les restes de son énergie d'autrefois dans des querelles intestines : les circonstances étaient propices à façonner en un seul État les nations comprises entre l'Euphrate et la mer Rouge. La création du royaume d'Israël ne procura pas à la Syrie l'unité qui lui aurait été nécessaire pour résister avec des chances de succès aux entreprises de ses deux puissants voisins. Aussi bien, les Hébreux

¹ *II Samuel*, VIII, 13-14 ; *I Chroniques*, XVIII, 12-13.

² *I Rois*, XI, 15-16.

³ *II Samuel*, XVIII, 11-12 ; *I Chroniques*, XXIII, 10-11.

⁴ *II Samuel*, X-XII ; *Chroniques*, XIX-XX.

n'étaient pas un peuple militaire. Ils pouvaient se laisser entraîner au combat par un chef audacieux et produire un effort momentané qui les arrachât à leur apathie, mais bientôt, leur naturel reprenant le dessus, ils cédaient à leurs inclinations d'agriculteurs ou de nomades, et ils retombaient dans leurs petites rivalités de tribu à tribu : autant ils étaient disposés aux courses rapides, aux razzias chez les voisins, autant ils goûtaient peu les guerres longues qui exigeaient une organisation aussi méthodique que celle de l'Égypte et de l'Assyrie. Les expéditions de David, ou plutôt de son lieutenant Joab, car David lui-même parut assez rarement sur les champs de bataille étrangers¹, n'eurent donc d'autre résultat que de ramener dans Israël du butin, des troupeaux, des esclaves. Le vaincu promettait le tribut et il le payait tant que l'effroi causé par la défaite subsistait en lui : à la première occasion, il en suspendait l'envoi et il ne se décidait à l'acquiescer que devant la crainte d'une défaite nouvelle. Tant que David ou les généraux à qui David avait dû sa grandeur furent là pour recommencer la lutte, la puissance hébraïque se maintint : elle cessa presque d'elle-même sitôt qu'ils eurent disparu.

David aurait dû mourir au lendemain de sa dernière victoire : comme la plupart des souverains d'Orient, il vécut trop pour son bonheur, et il finit parmi les misères qui attristent d'ordinaire la fin d'un long règne. L'étiquette monarchique voulait qu'à chaque agrandissement dans la fortune d'un prince correspondît un accroissement proportionnel dans le nombre de ses serviteurs et de ses femmes. David ne s'était pas soustrait à cette loi : aux deux épouses qu'il avait eues pendant son exil à Ziklag, il avait ajouté successivement et Maakha l'Araméenne, fille du roi de Gessur, et Khaggit, et Abital, et Eglá, et bien d'autres. Pendant le siège de Rabbah, il avait séduit Bathshéba, femme d'Uria le Hittite, et il avait supprimé le mari dont la présence était gênante : vertement réprimandé par le prophète Nathan, il s'était repenti du crime et il avait gardé la maîtresse². Des querelles éclatèrent entre les enfants de tant de mères différentes. Amnon, né d'Akhinoam, viola sa soeur Tamar, fille de Maakha : Absalom, frère de Tamar, vengea cet affront dans le sang du criminel. Gracié par son père, il se révolta bientôt après, et il débaucha la majorité du peuple à sa suite. Ses hésitations au moment critique laissèrent à David le temps de se réfugier au delà du Jourdain : la multitude indisciplinée qu'Absalom traînait après lui fut dispersée aisément par l'armée royale, et lui-même, il fut tué par Joab dans la déroute³. Le chef mort, il semblait que la guerre civile n'eût plus d'objet : la jalousie des tribus contre Juda la prolongea quelque temps encore. Elle ne se termina que sous les murs d'Abel-beth-Maakha par la mort de Sibah le Benjaminite⁴. David n'eut plus de rébellions à craindre, mais le choix de son successeur le jeta dans des difficultés inextricables. Selon l'ordre naturel, le trône aurait dû appartenir à son quatrième fils, Adonijah, né de Khaggit : Bathshéba décida le vieux roi à proclamer son jeune enfant Salomon dans Jérusalem et à partager le pouvoir avec lui. Il survécut quelques mois à cette association, et il mourut à l'âge de soixante et onze ans, dans la quarante et unième année de son règne⁵.

¹ Cf. *II Samuel*, XVIII, 3, le discours naïf que le rédacteur du livre prête aux soldats : « Tu ne dois point marcher avec nous ». (Cf. *II Samuel*, XXI, 17). Dans le passage *II Samuel*, VIII, 16, il est dit que « Joab, fils de Zérouyah, était à la tête de l'armée », et de fait c'est Joab qui dirige la campagne contre les Ammonites et les Araméens (*II Samuel*, X, 8 sqq.). David n'intervient que lorsque la victoire définitive est assurée par les succès de son lieutenant (*II Samuel*, X, 15-18 ; XII, 26-31).

² *II Samuel*, XI-XII.

³ *Samuel*, XIII, XIV.

⁴ *II Samuel*, XX.

⁵ *I Rois*, I-II.

L'intrigue de harem qui avait porté Salomon au trône acheva par un massacre. Tous ceux que sa mère soupçonnait d'hostilité ou même d'indifférence envers lui furent égorgés, et Joab lui-même périt au pied de l'autel¹. Il ne fut pas remplacé : Salomon n'avait point le tempérament batailleur et il ne conserva pas intact le domaine que son père avait tant peiné à acquérir. Pour réduire Guézer, dont les habitants, Cananéens d'origine, avaient gardé leur autonomie, il fut obligé de recourir aux Égyptiens. Il demanda en mariage la fille du Pharaon, Psinakhès ou Psousennès II, qui régnait alors en Égypte et il décida son beau-père à intervenir : les ingénieurs égyptiens eurent bientôt raison de la ville, la démantelèrent et la livrèrent au Juif comme dot de sa femme². Partout ailleurs il n'éprouva que des échecs. Hadad, fils du roi d'Édom tué sous David, revint d'Égypte où il s'était tenu longtemps caché, et il souleva l'Idumée contre les Hébreux³. Rèzon, roi de Zobah, s'empara de Damas et constitua sur la frontière septentrionale un État militaire dont l'inimitié fut longtemps dangereuse à ses successeurs⁴. Par bonheur Moab et Ammon demeurèrent tranquilles, et Tyr, qui aurait pu s'opposer à Israël avec avantage, brigua son alliance. Depuis la chute de Sidon, elle était devenue la métropole de la Phénicie. D'abord gouvernée par deux suffètes, elle s'était donnée un roi, Abibaal, à peu près dans le même temps que les Hébreux acclamaient David. Hirom 1^{er}, fils d'Abibaal, avait toujours eu des relations d'amitié avec son voisin : il lui avait fourni des bois et des artistes phéniciens pour la construction du palais de Jérusalem. Il continua la même politique sous Salomon, et il y gagna de pouvoir reporter sur les colonies ce qu'il possédait de forces disponibles⁵.

S'il n'avait pas le goût de la bataille, Salomon fut du moins un administrateur avisé. Il répara les enceintes de Mageddo et d'Hazor ; il fortifia Guézer, les deux Bethhoron, Tamar⁶, sur de nouveaux plans, afin de couvrir la frontière méridionale. Une tradition, d'origine assez tardive⁷, assurait qu'il avait pavé avec le basalte noir de Bashan les routes qui conduisaient à Jérusalem. Jérusalem elle-même fut entourée de murailles : le roi y édifia des palais, un pour lui, un pour la fille de Pharaon, des piscines, des portiques. La guerre ne lui suppléant plus de quoi payer ce luxe, ce fut son peuple qui en supporta les frais : il greva d'impôts les descendants des Cananéens, et il obligea les Hébreux eux-mêmes à la prestation en nature pour l'entretien de la maison royale. Le territoire d'Israël, tendu entre la Méditerranée, la mer Rouge et le désert, barrait les routes d'Afrique et commandait ainsi les deux grands marchés du monde, l'Égypte et la Chaldée. Outre les droits de péage auxquels les caravanes avaient été astreintes de tout temps, Salomon se réserva le monopole de divers produits égyptiens, le fil, les chars et les chevaux. Le fil d'Égypte, le plus fin peut-être que l'antiquité ait connu, était recherché par les teinturiers et par les brodeurs de Babylone. Les chars, à la fois solides et légers, étaient un article de commerce fort précieux, à une époque où l'usage des chariots de guerre était universel. Enfin la race chevaline, importée par les Pasteurs aux bords du Nil, s'y était acclimatée et elle y avait prospéré, grâce aux soins que les Pharaons et les nobles avaient pris d'elle.

¹ *I Rois*, II, 10-35.

² *I Rois*, III, 1.

³ *I Rois*, XI, 14-22.

⁴ *I Rois*, XI, 23-24.

⁵ Sur l'origine de la royauté tyrienne, voir le fragment de Ménandre (*Fragm. H. Græc.*, édit. Didot, t, IV, p. 445 sqq.). Hirom est peut-être nommé sur les fragments d'un vase en bronze découvert à Chypre (*Corpus inscriptionum semiticarum*, t. I, p. 22-26 et pl. V).

⁶ C'était probablement une petite ville située dans le désert de Juda. La tradition a substitué Tadmor à Tamar, et elle a attribué la fondation de Palmyre à Salomon.

⁷ Josèphe, *Ant. Jud.*, 7, § 4.

La plupart des villes de la Moyenne et de la Basse-Égypte, Khmounou, Khninsou et d'autres possédaient des haras célèbres¹, où les princes syriens s'approvisionnaient. Salomon décréta que lui seul désormais servirait d'intermédiaire entre les étrangers et le pays de production. Il taxa, dit-on, les chars à six cents pièces d'argent, les chevaux à cent cinquante pièces par tête, et il les livra aux princes des Khati, probablement avec un bénéfice considérable². Cela même ne lui suffit pas : à l'exemple et peut-être à l'instigation de la Phénicie, il rêva de joindre aux richesses naturelles de son royaume les ressources du trafic avec les contrées lointaines. Hiram lui prêta des ouvriers et des matelots qui équipèrent une flotte à Eziongaber, et qui cinglèrent sur la mer Rouge vers les parages d'Ophir³. Ils revinrent au bout de trois ans avec de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des pierreries, des bois précieux et des animaux curieux, tels que des singes et des paons. Le succès du premier voyage encourageait à le renouveler : pendant une partie au moins du règne, les Hébreux entretenirent des rapports réguliers avec les princes de l'Arabie méridionale⁴. Le profit réel de ces expéditions romanesques ne dut pas être considérable, mais l'audace qu'elles supposaient frappa vivement les imaginations, et elle valut à Salomon plus de renommée légendaire que ses victoires n'en avaient mérité à David.

Et pourtant Salomon s'acquiesça un titre plus grand encore que son habileté politique à l'admiration des derniers Juifs. L'ambition des souverains sémites a toujours été d'avoir dans le palais même, ou du moins à côté du palais, un sanctuaire et un prêtre qui relèvent d'eux directement. Les chefs de tribus et de clans israélites avaient multiplié les cultes domestiques. Jéroubbaal avait consacré une image dans Ophrah après sa victoire⁵. David, maître de Jérusalem, avait songé à s'y bâtir un temple et il en avait choisi l'emplacement : Salomon accomplit l'oeuvre que son père avait seulement projetée. Le Moriah avait une figure irrégulière dont la surface naturelle s'adaptait mal à l'usage auquel on le destinait : il en rectifia les contours par des murs de soutènement qui, selon les exigences du terrain, s'enracinaient aux flancs de la montagne ou descendaient au fond de la vallée ; l'espace circonscrit entre ces murs fut comblé de terre et forma une sorte d'esplanade carrée sur laquelle l'édifice reposa. Moyennant une contribution annuelle d'huile et de blé, Hiram se chargea d'envoyer les ouvriers, les ingénieurs et les bois de charpente⁶. Le temple avait la façade tournée vers l'Orient : il était large de vingt coudées, long de soixante et haut de trente. Les murs étaient en gros blocs de pierre, les boiseries en cèdre sculpté et doré ; pour y entrer, on passait sous un portique (*oulam*) et entre deux colonnes de bronze ciselé, qu'on nommait Yakin et Boaz. L'intérieur ne comprenait que deux salles : le lieu saint (*hékal*), qui renfermait l'autel des parfums, les chandeliers à sept branches et la Table des pains de proposition ; le Saint des saints (*débir*), où l'arche de Jahvé reposait sous l'aile de deux chérubins en bois doré. Sur trois des

¹ Cela est prouvé pour le huitième siècle par l'inscription de Piönkhi Miamoun. Le haras de Khmounou y est mentionné, l. 64-65, celui de Khninsou, l. 70-71, ceux de la Basse-Égypte, l. 109, 111, 113, 114, 119.

² *I Rois*, x, 28-29. Plus tard encore, au temps de Sargon, les Assyriens avaient les chevaux d'Égypte en grande estime (Schrader, *Die Kailinschriften und des Alte Testament*, 1883, p. 187-188).

³ On remplirait une bibliothèque rien qu'avec les titres qu'on a écrits sur l'emplacement du pays d'Ophir. On a voulu le placer en Arabie, sur la côte d'Afrique, en Perse, dans l'Inde, à Java et jusqu'au Pérou. Les noms du bois d'Almoug, des paons, paraissent être d'origine indienne, et ont fait pencher la balance en faveur de l'Inde. Il se pourrait cependant qu'au lieu d'aller chercher ces objets dans l'Inde même, les matelots de Salomon les aient trouvés dans un des nombreux comptoirs de la côte d'Afrique, qui ont pu être en rapport avec l'Inde depuis une haute antiquité.

⁴ *I Rois*, ix, 26-28 ; x, 11, 15, 22 ; *II Chroniques*, viii, 17-18 ; ix, 10, 13, 21.

⁵ *Juges*, viii, 25-28. Cf. *Juges*, xvii, 5, sqq. ... l'histoire du Lévitte de Juda, de Mikah, et des Danites, voir plus bas.

⁶ *I Rois*, v, 15-26.

côtés de la nef, et jusqu'à moitié de la hauteur, s'étagaient trois rangées de cellules, où le trésor et le matériel étaient entassés. Le souverain pontife pénétrait une fois l'an au Saint des saints. L'hékal était accessible aux prêtres, et ils y célébraient les cérémonies journalières du culte : on y brûlait les parfums, et l'on y accumulait les pains de proposition. Sur le parvis intérieur, et vis-à-vis de l'entrée, étaient dispersés le grand autel des holocaustes, la mer de bronze et les dix bassins de moindre taille où on lavait les membres des victimes, les chaudières, les couteaux, les pelles, tous les ustensiles nécessaires aux rites sanglants. Un mur bas, couronné d'une balustrade en bois de cèdre, séparait cette cour vénérable d'une autre cour où le peuple était admis en tout temps. L'an XII de son règne, Salomon opéra lui-même la dédicace : il transporta l'arche de Jahvé de Sion au Saint des saints, et il offrit les sacrifices, au milieu de la joie et de l'admiration universelles¹. L'inexpérience des Hébreux en matière d'architecture leur fit considérer leur temple comme une oeuvre unique : en fait, il était aux édifices grandioses de l'Égypte et de la Chaldée ce que leur royaume était aux autres empires du monde antique, un petit temple pour un peuple petit.

Les religions de Canaan et d'Israël : le schisme des dix tribus.

Il est difficile de tracer un tableau complet de ce que les religions de Canaan étaient au début. De même que le pays a subi l'influence politique de la Chaldée et de l'Égypte, il a reçu l'empreinte de leurs idées religieuses. Le dieu-poisson de Babylone² était chez lui dans Ascalon, sous la figure de Dagon³. Le nom de la déesse Astarté et son rôle semblent être adaptés de l'Ishtar babylonienne. Peut-être ces divinités se sont-elles introduites au temps où une partie des tribus Cananéennes vivaient sur les bords du Golfe Persique, en contact journalier avec les habitants de la Chaldée⁴. Les emprunts à l'Égypte ne peuvent pas être plus anciens que la dix-huitième dynastie, mais ils ont modifié profondément la physionomie de certains mythes phéniciens. La légende d'Isis et d'Osiris émigra à Byblos et elle s'y greffa sur celle d'Adonis et d'Astarté : on affirmait que le corps d'Osiris, dépecé par Typhon et lancé à la mer, avait été ballotté par les flots puis déposé sur la côte de Syrie et qu'il y avait séjourné pendant de longues années⁵. Thot, naturalisé Phénicien, conserva, dans sa patrie nouvelle, son rang d'historiographe divin et d'inventeur des lettres⁶. Que ce croisement de types ait été, non pas le fait des seuls Phéniciens, mais une sorte d'oeuvre commune à laquelle Égyptiens et Sémites collaborèrent avec une activité égale, on n'en saurait douter à voir le nombre des divinités syriennes⁷ qu'on adorait à Memphis et à Thèbes au temps des Ramessides. Le travail de fusion s'opéra sur les bords du Nil aussi bien qu'au pied du Liban, et nous avons encore les débris d'une version

¹ *I Rois*, vi-viii. La description du temple, interpolée par endroits, est en somme assez exacte pour qu'on puisse se faire une idée de l'édifice, en tenant compte des données matérielles que fournit la comparaison avec les temples égyptiens.

² Voir livre II, chapitre IV.

³ *Juges*, xvi, 23 : *I Samuel*, v, 1 sqq.

⁴ Voir livre II, chapitre IV.

⁵ *De Iside et Oriside*, XV. D'après l'auteur du *De deâ Syrie*, VII, Osiris serait resté en Phénicie ; les fêtes que l'on croyait avoir été instituées en l'honneur d'Adonis, l'auraient été en l'honneur du dieu égyptien.

⁶ Cf. le fragment de Sanchoniathon relatif à Thot dans Bunsen, *Egypt's Place*, t. V, p. 800.

⁷ Hathor de Byblos, c'est-à-dire la déesse Hathor adorée à Byblos, est mentionnée dans une inscription de Turin (Maspero, *Note sur quelques points de grammaire et d'histoire* dans le *Recueil*, t. II, p. 120) ; la grande déesse de Byblos, Baalath-Gebal, est représentée sous les traits d'Hathor sur le fragment de bas-relief découvert par Renan (*Mission de Phénicie*, p. 479) et sur la stèle de Iehavmélek (*Corpus inscriptionum semiticarum*, t. I, p. 2 et pl. I). Baal-Zéphon et Marna sont mentionnés au revers de *Papyrus Anastasi n° IV* ; Baal, Anati, Astarté, dans le poème de Pentaouir et sur des stèles du Louvre, de Turin et du British Museum.

égyptienne de la légende d'Astarté⁵ ; transplantés des sanctuaires phéniciens d'Égypte aux sanctuaires phéniciens d'Asie, les mythes étrangers se mêlèrent si intimement aux nationaux qu'ils finirent par être adoptés de la nation entière.

Les Cananéens, les Phéniciens, les Edomites tous les peuples de Syrie dont l'origine sémitique est prouvée, tous ceux qui s'étaient, comme les Khati et les Philistins, amalgamés aux tribus sémites, possédaient une religion analogue à celles de la Chaldée et de l'Assyrie. Mais à Babylone les concepts, brassés par une caste sacerdotale puissante, s'étaient coordonnés et ils composaient un ensemble de dogmes complet¹. En Syrie, ils continuèrent longtemps à l'état flottant et les dieux se partagèrent le sol comme autant de princes féodaux. Chaque tribu, chaque peuple, chaque ville avait son seigneur (*adôn*), son *maître*, son Baal, qu'on désignait souvent d'un titre particulier pour le distinguer des maîtres, Baalim, des cités voisines². Les dieux de Tyr et de Sidon s'appelaient Baal-Sour, le maître de Tyr, Baal-Sidon, le maître de Sidon. Les plus exaltés d'entre eux, ceux qui personnifiaient dans sa pureté le principe du feu céleste, du soleil créateur et moteur de l'univers, étaient qualifiés de *roi* (mélek, molok) des dieux³. Nous ignorons malheureusement les noms de beaucoup de ces rois : El ou Kronos trônait à Byblos, Kamosh chez les Moabites⁴, Ammân chez les enfants d'Ammon, et chaque canton des Khati avait son Soutkhou particulier, Soutkhou de Khaloupou, Soutkhou de Tounipou, Soutkhou de Khissapat⁵. Melkarth, le grand dieu de Tyr, dont le culte avait été propagé au loin par les colonies tyriennes, n'était que le Baal de la métropole et les inscriptions parlent de lui comme du dieu Melkarth, Baal de Tyr⁶. Chacun des Baal se compliquait d'une divinité féminine qui était la maîtresse, Baalat, de la cité, la reine (Milkat) des dieux⁷, comme il en était le maître et le roi. Elle avait le nom générique d'Astarté, mais elle y joignait parfois celui du dieu auquel elle était mariée, Ashtor de Kamosh⁸ ; celui d'un des emblèmes qu'on lui avait assignés, Ashtoreth Karnaim, à cause des deux cornes du croissant lunaire⁹ ; celui de la ville ou du pays dont elle était la patronne, Astarté de Khati¹⁰ ; un surnom provincial, Tanit, Ashérah, Anati¹¹ ; une épithète tirée de l'une de ses qualités, Ashtoret Naamah, la bonne Astarté¹². Le caractère de ces divinités n'est pas aisé à définir. Les Baalim sont presque tous l'incarnation des forces de la nature, du soleil, des astres ; les Astarté président à l'amour, à la génération, à la guerre, et par suite aux diverses saisons de l'année, à celle où la nature renaît et enfante, comme à celle où elle semble mourir. Dieux ou déesses, tous habitent le sommet des montagnes, le Liban¹³, l'Hermon¹, le Sinaï, le Ka-

¹ Birch, *Varia*, dans la Zeitschrift, 871, p. 119-120.

² Sur le caractère des Baalim phéniciens, voir Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis van de Ægyptische en Mesopotamische Godsdiensten*, 1872, p. 451-457.

³ « Un dieu spécial du nom de Moloch n'existe guère que dans l'imagination des savants » (Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 457).

⁴ *Juges*, xi, 24, Kamosh est nommé dieu des Ammonites. Milkom paraît signifier leur roi, et n'être qu'une corruption voulue de la formule Milkom, notre roi, dont les Cananéens se servaient en s'adressant au dieu (Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 457-458). C'est du moins ainsi qu'on traduit les Septante, *II Samuel*, xii, 30, et *I Chroniques*, xx, 2 · Μολχὸν ὁ βασιλεὺς αὐτῶν.

⁵ Cf. la liste des Soutkhou qui est donnée à la fin du traité de Ramsès II avec le prince de Khati, l. 27.

⁶ M. de Vogüé, *Mélanges d'archéologie orientale*, p. 51-52.

⁷ *Jérémie*, vii, 16 ; xxiv, 17-23.

⁸ Inscription de Mesha, l. 41.

⁹ Le nom de la déesse ne s'est plus conservé que dans celui d'une ville (*Genèse*, xiv, 5).

¹⁰ Traité de Ramsès II avec le prince de Khati, l. 28.

¹¹ Anati est souvent citée dans les textes égyptiens, même populaires.

¹² L'orthographe Ἀστρονόη doit se corriger en Ἀστρονόμη comme l'ont vu et Movers (*Die Phönizier*, t. I, p. 656) et Lenormant (*Lettres assyriologiques*, t. II, p. 285).

¹³ *Corpus inscriptionum semiticarum*, t. I, p. 25-26, à propos d'une inscription qui pourrait remonter jusqu'à Hiram Ier (Clermont-Ganneau, *Hiram king of Tyre*, dans le *Palestine Expl. Fund.*, 1880, p. 174-181).

sios², les bois³, les eaux : ils se révèlent aux mortels sur les hauteurs (*Bamôth*), et ils se logent dans les arbres, dans les buissons, dans les pierres brutes (bétyles), dans les dolmens, dans les blocs taillés en colonne (*masseboth*⁴).

Le même penchant à en réduire le nombre qu'on observe en Égypte et en Chaldée, prévalut également en Syrie. La multitude des Baalim et des Astarté secondaires tendit à se résoudre en un seul couple suprême, Il et Ilât, Bel et Baalat, auprès duquel les autres couples divins n'eurent plus qu'un semblant d'existence. Baal ainsi conçu, s'intitulait Elioun, le dieu par excellence, le maître du ciel⁵, des temps et de l'éternité⁶ : il était le soleil et sa compagne la lune. Dans un autre système, celui que les Grecs ont le mieux connu, sept dieux, les Cabires, fils de Sydyk, le véridique, représentaient la classe des créateurs, et se groupaient autour d'un huitième, Eshmoun, qui les dominait tous. Leur mythe, populaire dans les villes marchandes, à Ascalon, à Béryte, à Sidon, fut disséminé par les marins sur les côtes de la Méditerranée, et survécut même à la colonisation phénicienne : il eut son sanctuaire et des mystères célèbres dans l'île de Samothrace jusqu'aux derniers jours du paganisme. A l'époque gréco-romaine, Philon de Byblos, travaillant sur les vieux manuscrits des bibliothèques sacerdotales, essaya, d'après Sanchoniaton, de condenser les légendes en corps de doctrines et il en composa une sorte de Genèse phénicienne. « Au commencement, disait-il, était le chaos (*bohou*), et le chaos était plein de ténèbres et troublé, et le souffle (*rouah*) flottait sur le chaos. - Et le chaos n'avait pas de fin, et il fut ainsi des siècles et des siècles. - Mais alors le souffle se prit d'amour pour ses propres principes et il se fit un mélange, et ce mélange fut nommé désir (*khepez*) : - or le désir fut le principe qui créa tout, et le souffle ne connut pas sa propre création. - Le souffle et le chaos se mêlèrent, et *môt* (le limon) naquit, et de *môt* sortit toute semence de création, et *môt* fut le père de toutes choses : or *môt* avait la forme d'un oeuf. - Et le soleil, la lune, les étoiles et les grandes constellations brillèrent. - il y eut des êtres vivants privés de sentiment, et de ces êtres vivants naquirent des êtres intelligents, et on les appela *zophésamin* (contemplateurs des cieux). - Or l'éclat du tonnerre, dans la lutte de ces éléments qui commençaient à se séparer, éveilla ces êtres intelligents comme d'un sommeil, et alors les êtres mâles et les êtres femelles commencèrent à se mouvoir et à se rechercher sur la terre et dans la mer.⁷ » Au dixième siècle avant notre ère, les Phéniciens étaient bien loin encore de donner à leurs idées religieuses une forme aussi abstraite. Les cultes cananéens comportent une quantité de cérémonies sanglantes ou licencieuses, telles qu'on ne trouve point les pareilles dans les cultes contemporains. D'une part, les Baalim avaient le tempérament farouche et envieux : ils réclamaient impérieusement le sang, non seulement des animaux, mais de l'homme. En temps ordinaire, celui-ci se rachetait en retrans-

¹ Cf. le nom de Baal-Hermon, dans les *Juges*, III, 3.

² M. de Vogüé, *Syrie centrale, inscriptions*, p. 103-105.

³ Sur tous ces points, voir le mémoire détaillé de Baudissin, *Studien zur semitischen Religions-geschichte*, t. II, p. 145 sqq.

⁴ Baalsamin.

⁵ Baalsamin.

⁶ M. de Vogüé, *Syrie centrale, inscriptions*, n° 73, p. 53, dans un texte palmyrénien. La glose Ἰαλδήμιος, de l'*Etym. Magnum*, répond à la formule Baal-Haladim, maître des temps, et s'appliquait au dieu suprême de Gaza.

⁷ Philon et Sanchoniathon, *Fragm. 2*, dans les *Fragm. H. Græc.*, édit. Didot, t. III, p. 565. Cf. Bunsen, *Egypt's Place*, t. V, p. 257-295. Sur la valeur de ces fragments, consulter E. Renan, *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et Belles-lettres*, 1858, t. XXIII, p. 241 sqq., et Baudissin dans les *Studien zur semitischen Religions-geschichte*, t. I, 1876.

chant une part de lui-même et en se soumettant à la circoncision¹ : dans les circonstances graves cette substitution légère ne suffisait plus, et le dieu voulait la mort du premier-né². Même, dans les cas de danger public, le roi et les nobles présentaient non plus une seule victime, mais tous ceux de leurs enfants que le dieu choisissait. On les brûlait vifs devant lui, et l'odeur de leurs chairs apaisait sa colère ; le chant des flûtes et le fracas des trompettes couvraient leurs cris de douleur, et, pour que l'offrande fût efficace, la mère devait être là, impassible et vêtue de fête³. Les Astarté, moins cruelles, n'étaient pas moins exigeantes : elles prescrivaient à leurs prêtres les flagellations, les mutilations volontaires, parfois même la perte de la virilité⁴. Beaucoup d'entre elles n'acceptaient pour servants que des mignons et des courtisanes (*kedeshôt*). Les plus brillantes et les plus scandaleuses de leurs panégyries étaient celles que l'on célébrait près de Byblos en l'honneur de la grande déesse. Deux fois par an, au printemps et à l'automne, les pèlerins accouraient vers le sanctuaire d'Aphaka et vers la vallée du fleuve Adonis⁵. Au solstice d'été, au moment où « l'été tue le printemps⁶ », les mystères auxquels ils assistaient revêtaient un caractère funèbre : la déesse s'était éprise du maître des maîtres, Adôn Adonîm, mais un rival jaloux, caché dans le corps d'un sanglier monstrueux, venait de lui tuer son amant. Elle l'ensevelissait et la Phénicie entière s'associait à son deuil de Tammouz⁷. Sur les catafalques dressés dans les temples et dans les hauts lieux, des statues en bois simulaient le dieu, qu'on veillait avant de le conduire au tombeau partout, dans les rues de la ville, dans les bois, par la montagne ; des troupes de femmes échevelées ou la tête rase, les habits en lambeaux, la poitrine meurtrie, le visage déchiré à coups d'ongles en signe de douleur, erraient et se lamentaient. Au jour voulu, on enterrait le simulacre avec les rites traditionnels, et l'on préparait les jardins d'Adonis, sorte de vases où des rameaux verdoyants, plantés sans racines, se desséchaient au soleil. L'été s'écoulait ; vers l'automne, « à la suite de pluies très fortes et subites, tous les torrents versaient dans la mer des flots d'eau rougeâtre, qui, par suite de la direction du vent, perpendiculaire au rivage, ne se mêlaient que très lentement à l'eau de la mer, et formaient, surtout vus obliquement, une bande rouge le long des côtes⁸ ». C'était le sang d'Adonis, et la douleur des fidèles se ravivait à son aspect. Sept jours durant, les larmes avaient leur cours, mais, le huitième, les prêtres annonçaient que le dieu, ressuscité, allait rejoindre sa divine maîtresse. Aussitôt la joie éclatait bruyante et sans bornes : de même qu'on avait feint la mort et la sépulture, on jouait au naturel les scènes de la résurrection. Toutes les femmes, et non pas seulement les pleureuses, se rasaient la tête ou, si elles étaient trop coquettes pour renoncer à leur chevelure, elles se rachetaient en se donnant à un étranger, comme la déesse

¹ Cf. dans l'*Exode*, IV, 24 sqq., la manière dont une vieille tradition envisageait le rite de la circoncision chez les Hébreux.

² C'était à l'exemple de leur dieu El, identifié par les Grecs avec Kronos, que les Phéniciens sacrifiaient leur premier-né (Philon-Sanchoniathon, *Fragm.* 5, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. III, p. 570-571).

³ Plutarque, *De Superst.*, p. 171. S'il faut en croire Tertullien (*Apolog.*, 9), la coutume d'offrir les enfants aurait duré jusqu'au proconsulat de Tibère.

⁴ Cf. l'histoire de Combabos dans le *De deâ Syriâ*, 20. Peut-être l'usage de l'émasculature volontaire n'a-t-il commencé à se répandre qu'aux derniers temps du culte phénicien.

⁵ Sur les fêtes d'Adonis, Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 465-467.

⁶ Johannes Lydus, *De Mensibus*, IV, 44.

⁷ Fr. Lenormant, *Il mito d'Adone-Tammuz nei documenti cuneiformi (Atti del IV Congresso internazionale*, p. 143-173), dérive de la Chaldée le nom Doumouzi-Tammouz et le mythe de ce dieu.

⁸ E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 28. M. Renan vit le phénomène se produire près d'Amschîr, au commencement de février, Maundrell (*Voyage*, p. 57-58), le 17 mars ; il est cependant beaucoup plus fréquent vers l'automne, pendant les pluies de l'arrière-saison.

s'était livrée à son amant ranimé¹ : le salaire de leur faiblesse était versé au trésor sacré².

La religion d'Israël ne différait pas sensiblement à l'origine des autres religions cananéennes. Elle reconnaissait des dieux de nature diverse, dieux domestiques (*téraphim*) particuliers à chaque famille³, dieu des astres et du ciel, dont le plus important s'appelait Jahvé⁴. Jahvé était le patron d'Israël au même titre que Kamosh était celui de Moab, et Melkarth celui de Tyr. Comme les divinités cananéennes, il se montrait souvent jaloux, plus enclin à la colère qu'à la miséricorde, impitoyable envers ceux qui l'avaient offensé⁵. Comme les divinités cananéennes, il élisait pour emblèmes des images (*éphod*) d'homme, de taureau⁶, de serpent, en métal ou en bois, des pierres brutes, des colonnes. Ainsi qu'il convient au maître de la nature, c'est dans l'orage qu'il se manifestait le plus souvent à ses adorateurs : la foudre était sa voix, le vent son souffle, la lumière son vêtement⁷. Irrité, il fermait les canaux du ciel et il arrêtait la pluie ; apaisé, il lui permettait de tomber et de féconder les champs. Il avait siégé d'abord au Sinai et au Séir ; mais, après la conquête, il descendit dans les villes, à Hébron, à Pnouel, à Shiloh, à Sichem, et il en expulsa les dieux antiques. Pour justifier son usurpation, on se rappela fort à propos que leurs sanctuaires avaient été révévés jadis par les héros mythiques de la race : Hébron avait abrité Abraham ; Shiloh, Sichem, Pnouel, Makhanaïm, étaient pleins du souvenir de Jacob. Shiloh était le plus couru de tous dans les temps qui précédèrent l'établissement du royaume hébreu : la présence d'une arche mystique y attirait les dévots en foule. Jahvé, figuré par deux pierres sacrées analogues aux bétyles, habitait dans l'arche, et quiconque touchait même involontairement sa demeure tombait foudroyé⁸. Il s'attacha à ces lieux renommés, mais sans négliger les montagnes, les bamôth des âges antérieurs : il y rendit ses oracles et il y sollicita l'hommage des fidèles. Le culte qu'il y recevait se rapprochait par bien des points des cananéens, mais il n'était à beaucoup près, ni aussi sanglant, ni aussi licencieux. La circoncision avait délivré l'homme de l'obligation du sacrifice humain⁹, et l'offrande du premier-né était remplacée par celle du chevreau¹⁰. Cependant telle circonstance pouvait se présenter où la victime humaine était réclamée ou acceptée. Jephté avait consacré à Jahvé la première personne qu'il rencontrerait en rentrant chez

¹ *De deâ Syriâ*, c. 3.

² Hérodote, I, cxcix ; Justin, XVIII, 6.

³ Voir l'histoire de Rachel dans la *Genèse*, xxxi, 19-38 ; cf. *Juges*, xviii, 45 sqq. ; *I Samuel*, xix, 15 sqq.

⁴ Le mot Jahvé doit appartenir au vieux fonds sémitique, car on le retrouve, comme nom de dieu, dans le nom du roi de Hamath Iaouhidi (var. Iloubidi), au temps de Sargon (Schrader, *Die Keilinschriften und des Alte Testament*, 1883, p. 25 sqq.). L'origine et le sens n'en sont pas encore bien assurés : certains critiques sont portés cependant à croire qu'il fut le dieu des Kénites, avant de devenir le dieu d'Israël (Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 558-560 ; Stade, *Geschichte des Volkes Israël*, p. 130-132). Cf. sur la forme grecque, Baudissin, *Studien*, I, p. 181-254.

⁵ *I Samuel*, xv ; *II Samuel*, xxiv.

⁶ La forme du taureau, qui prévalut à Dan et à Béthel, n'a rien de commun avec l'Apis des Égyptiens : Apis était un taureau, un dieu vivant, non pas l'image d'un dieu. La forme de serpent existait à Jérusalem, où une légende fit du serpent d'airain une image fondue par Moïse dans le désert, pour guérir les Hébreux de la morsure des reptiles.

⁷ Ainsi que l'a bien montré Kuenen, le passage des livres saints auquel sont empruntées ces paroles et les passages analogues peuvent bien être de simples figures de rhétorique à l'époque où ils ont été écrits, vers le VII^e ou VIII^e siècle avant notre ère ; à l'origine, ils durent être pris au pied de la lettre et rendre exactement la conception que le peuple se faisait de Jahvé. Cf. Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 445 sqq.

⁸ *II Samuel*, vi, 7 ; 1.1. Kuenen, *De Godsdienst van Israel*, t. I, p. 250 sqq. ; Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 545-546.

⁹ Cf. dans l'*Exode*, IV, 24 sqq., l'origine mythique de la circoncision chez les Hébreux.

¹⁰ *Genèse*, xii, 1-13, donne un récit légendaire de cette substitution. L'offrande du premier-né de l'homme, fréquente aux temps qui précédèrent l'exil, est un emprunt fait par les Israélites aux religions voisines : on s'appuya, pour la justifier, sur une mauvaise interprétation de la loi qui ordonnait d'offrir les prémices des produits de la terre et le premier-né de tous les animaux domestiques (Wellhausen, *Prolegomena*, p. 91-92).

lui après la victoire, et sa fille fut réservée par le sort à l'accomplissement du vœu¹.

Avant leur établissement au pays de Canaan, les Hébreux n'avaient guère eu que des fêtes de bergers, comme celle de la tonte des brebis². Les Cananéens, laboureurs et vigneron, avaient sanctifié par des fonctions religieuses les semailles, la récolte, la vendange et les principaux événements de l'année agricole ; chacun devait à son dieu la possession ou plutôt l'usufruit du territoire et il lui payait, en guise de loyer, les prémices de tout ce que le sol portait. Les Israélites, devenus cultivateurs à l'école des Cananéens, leur empruntèrent leurs cérémonies, comme ils leur avaient emprunté leurs temples. Chaque sanctuaire eut ses panégyries locales que les gens des tribus voisines fréquentaient : à Shiloh, au moment de la vendange, les jeunes filles allaient danser dans les vignes³ ; à Sichem, les habitants sortaient de la ville et se répandaient dans les champs, puis, la grappe foulée, ils s'assemblaient autour du dieu pour l'offrande et pour le banquet sacré⁴. Le temple de Salomon ne fit disparaître aucune des chapelles ni des fêtes locales. Salomon ne l'avait point bâti à cette intention ; il voulait simplement avoir son dieu près de lui sous sa main. Aussi bien Jahvé n'était pas encore exclusif ; il se déclarait supérieur à ses rivaux, mais il avouait leur existence et il condescendait même à leur donner asile chez lui. Il hébergeait une Astarté et son collègue de prêtres⁵, un serpent d'airain qui guérissait les maladies et les piqures d'animaux venimeux⁶. Les chevaux et les chars de Baal entraient solennellement dans ses cours, les courtisanes sacrées y tissaient pour lui les tentes où elles accueillaient les dévots les jours fériés ; les pleureuses s'y lamentaient sur la mort de Tammouz-Adonis⁷. Salomon érigea des autels à Kamosh et au dieu des Ammonites sur le mont des Oliviers⁸ ; à plus forte raison laissa-t-il subsister les lieux saints où, depuis la conquête, on avait adoré le dieu national. Le seul effet sérieux que son oeuvre produisit fut de changer et de relever la condition des desservants. Jusque-là quiconque le souhaitait avait été prêtre en Israël, c'est-à-dire avait pu consacrer directement l'offrande et supprimer l'intermédiaire entre le dieu et lui. Sur un point seulement, dans la pratique de la divination, le sacerdoce exigeait une instruction particulière. L'image de Jahvé prédisait l'avenir. Nous avons vu comment en Égypte les statues divines répondaient aux questions qu'on leur posait par une inclinaison de tête, quelquefois même de vive voix. On ne sait trop de quels procédés les prêtres hébreux usaient pour interpréter la volonté de leur idole, mais l'art d'interroger Jahvé était un secret, et il ne s'acquerrait qu'après un noviciat assez long.

Le sacerdoce, restreint à ces pratiques, n'était donc pas un privilège : on devenait prêtre soit par vocation naturelle, soit en exécution d'un vœu de la famille⁹. Il y avait eu pourtant, çà et là, dans les lieux saints, des familles asservies au dieu de père en fils : nous connaissons deux au moins d'entre elles, celle d'Éli à Shiloh et celle de Jonatban-ben-Gersom à Dan¹⁰. L'histoire de cette dernière est des plus significatives. Un Hébreu de la montagne d'Ephraïm, Mikah, moitié pié-

¹ *Juges*, xi, 28-40.

² *I Samuel*, xxv, 2 sqq., 36.

³ *Juges*, xxi, 19 sqq.

⁴ *Juges*, iv, 26. Cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 96 sqq.

⁵ *II Rois*, xviii, 4 ; xxiii, 4 sqq.

⁶ *II Rois*, xxiii, 7.

⁷ *Ezéchiel*, viii, 14-15.

⁸ *I Rois*, xi, 5 sqq. ; *II Rois*, xxiii, 13.

⁹ Voir l'histoire de Samuel et de sa consécration à Shiloh (*I Samuel*, i-iii).

¹⁰ Wellhausen, *Prolegomena zur Geschichte Israel*, p. 131-136.

té, moitié spéculation, édifia sur ses domaines une « Maison de Dieu » ; il y installa une image de Jahvé, plaquée d'argent¹, et il en installa la garde à l'un de ses fils. Cela suffisait pour la partie matérielle du culte, pour l'offrande, pour le sacrifice ; mais il lui manquait un homme du métier qui remplît la fonction la plus lucrative, l'émission des oracles. Vint à passer un lévite de Juda, Jonathan, fils de Gersom, qui cherchait où exercer son ministère : Mikah se l'attacha par la promesse d'un traitement annuel, de la nourriture et de l'habillement. Cependant une troupe de Danites en marche vers le nord demanda une consultation, et, ayant obtenu une réponse favorable, enleva l'idole et le célébrant. Celui-ci voulait résister, mais la menace et un appel pressant à son intérêt bien entendu eurent raison de ses scrupules : « Que vaut-il mieux pour toi être le prêtre d'un seul homme ou celui d'une des tribus d'Israël ? » Maîtres de Laïs, les Danites y déposèrent l'image dans un sanctuaire dont la renommée grandit rapidement². À côté des prêtres les textes mentionnent parfois de saints personnages, analogues à ceux que l'on rencontre aujourd'hui chez les nations de l'Islam des voyants (*roë*) que l'esprit de Dieu envahit brusquement, sans préparation, et auxquels il dévoile les événements futurs ; des prophètes (*nabi*), qui vivent isolément ou en commun et qui n'atteignent à la vision de l'avenir qu'après un entraînement rigoureux. Leurs séances étaient accompagnées de musique et de chant, comme celles des derviches modernes, et l'exaltation que leurs manœuvres développaient chez eux gagnait parfois les assistants, comme c'est encore le cas dans les zikr des musulmans³. Jahvé n'était pas d'ailleurs le seul qui suscitât des prophètes. Baal avait les siens, dont les pratiques et l'influence ne le cédaient en rien à celles de leurs confrères⁴.

L'avènement de la royauté et la concentration des forces politiques de la nation eurent leur contrecoup sur les institutions religieuses et sur l'organisation de la prêtrise. Le dieu du souverain et le temple où ce dieu réside ont une importance marquée dans toutes les monarchies orientales : en Égypte, nous avons vu Phtah prévaloir sous les dynasties memphites, Amon l'emporter sous les dynasties thébaines. Il en fut de même en Israël. Saül, le plus indépendant des rois, accepta au début de son règne les bons offices d'un prêtre de la maison d'Éli, et il eut son temple à Nob dans la tribu de Benjamin : Akhijah l'accompagna dans sa première guerre contre les Philistins et consulta pour lui l'oracle de Jahvé⁵. Sous David, Abiathar joua un rôle assez considérable, et Salomon transféra à la maison de Sadok la prérogative, que ses prédécesseurs avaient accordée à celle d'Éli, de fournir le chapelain de la maison royale. Dans cette alliance du sacerdoce et de la royauté, c'est naturellement la royauté qui eut d'abord l'avantage. Le roi sacrifie où et quand il veut : non seulement David préside lui-même au transport de l'arche de Jahvé, mais Salomon, lors de la dédicace du temple, monte à l'autel ; il y prie, les bras étendus, et il bénit le peuple⁶. Les prêtres n'ont auprès du souverain que des fonctions secondaires ils tiennent sa chapelle en ordre, ils ont le soin du mobilier sacré, ils interrogent l'image de Jahvé avec les cérémonies prescrites pour le contraindre à répondre. Ils ne font l'oblation ou le sacrifice qu'au

¹ Le texte parle de deux images (*Juges*, xvii, 3-5) ; j'ai admis avec Reuss qu'il s'agissait d'un simulacre unique.

² *Juges*, xvii-xviii.

³ *I Samuel*, ix, 9 sqq. ; cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 281, qui compare les nabi aux derviches, « *die Haufen Jahvetrunkenen Derwische* ». Pour l'effet produit sur les assistants par les chants des prophètes et de leurs disciples, voir la scène si curieuse où Saül est saisi par la contagion de leur fureur et se met à chanter au milieu d'eux (*I Samuel*, x, 9 sqq.).

⁴ La lutte entre Élie et les prophètes de Baal est racontée, *I Rois*, xviii.

⁵ *I Samuel*, xiv, 16 sqq. Il est vrai que plus tard Saül fit massacrer Akhijah et toute sa famille : Abiathar seul échappa et se réfugia auprès de David.

⁶ *I Rois*, viii, 14, 32 sqq., 54 sqq., 62 sqq.

nom des sujets du roi ou lorsque le roi renonce à l'accomplir par lui-même. Néanmoins Salomon, en construisant le temple de Jérusalem, donna à son clergé ce qui lui avait manqué jusqu'alors, un point d'attache au sol, un centre de ralliement qui demeurerait immuable quand tout changerait autour de lui¹. Sadok, investi grand prêtre, s'adjoignit pour l'aider d'autres prêtres secondaires, qui se répartirent, selon les degrés d'une hiérarchie savante, les mille fonctions qu'exigeait la routine journalière du culte. Ils ne formaient pas encore une caste fermée : sans doute, la tendance à substituer le fils au père dans la charge qu'il remplissait dut se manifester dès le début, mais le recrutement se fit librement, surtout dans les emplois inférieurs. Le sacerdoce appartient à l'homme « qui dit de son père et de sa mère : "Je ne les ai point vus", qui ne reconnaît pas son frère, et qui ne veut rien savoir de ses fils. Car ils observent tes commandements et sont les gardiens de ta loi. Ils enseignent tes statuts à Jacob et tes mandements à Israël ; ils présentent l'encens à ta narine et l'holocauste à ton autel² ». Quiconque renonçait au monde pouvait devenir prêtre ou domestique. Prêtres ou domestiques, le personnel était tout entier dans la main du grand prêtre, et le grand prêtre était dans la main du roi. Le temple n'était qu'une annexe du palais, et le clergé qu'une fraction de la domesticité royale³.

La suprématie politique et religieuse que ces établissements attribuaient à Juda suscita contre lui la jalousie et la haine des autres tribus. Ephraïm surtout ne voyait pas sans rancune la domination échappée à ses cheikhs et dévolue aux chefs d'un clan dont la population était, en partie au moins, d'origine étrangère. Il ne semble pas que le mécontentement se soit accru jusqu'à la révolte ouverte cependant Salomon eut un compétiteur sérieux dans Jéroboam, fils de Nebât. Jéroboam fut contraint de s'enfuir en Égypte⁴, auprès de Pharaon ; le seul fait qu'on l'avait opposé un moment au souverain légitime était d'un mauvais augure pour l'avenir. Plus tard, quand l'influence sacerdotale prédomina, au milieu des douleurs de l'exil et des dangers qui menacèrent les Juifs à la rentrée dans Jérusalem, on se reporta avec complaisance vers les temps où le premier temple avait été fondé, et l'on se plut à en embellir le souvenir. Salomon apparut à ces Hébreux dégénérés comme le sage de la race ; il « prononça trois mille proverbes et composa mille et cinq cantiques, - et il traita de tous les arbres depuis le cèdre qui est au Liban jusqu'à l'hysope qui sort des murailles, et il parla des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles et des poissons⁵ ». Non content de lui prêter le talent littéraire, on conta que Jahvé s'était manifesté trois fois à lui, le lendemain de la mort de David, pour lui accorder la sagesse et la prospérité⁶ ; après la dédicace du temple, pour le confirmer dans la pratique du culte⁷ ; vers la fin de sa vie, pour lui reprocher ses faiblesses idolâtres et pour lui prédire la chute de sa maison⁸. On le mit en correspondance réglée avec tous les monarques de l'univers⁹, et l'on évoqua la reine de Saba au fond de l'Arabie afin de lui rendre

¹ Wellhausen, *Prolegomena*, p. 136 sqq.

² *Deutéronome*, xxxiii, 8-12. La bénédiction de Moïse doit dater du VIII^e siècle, et donne par conséquent une idée de ce qu'était à cette époque la condition du sacerdoce.

³ Wellhausen, *Prolegomena*, p. 143-144.

⁴ *I Rois*, xii, 26-40, où l'épisode du prophète Akhijah paraît avoir été intercalé après coup.

⁵ *I Rois*, iv, 39-34. Le plus ancien des livres attribués à Salomon, le *Cantique des Cantiques*, est un recueil de chants d'amour rédigé dans le royaume d'Israël vers le VIII^e siècle ; les autres sont d'époque très postérieure.

⁶ *I Rois*, iii, 4-5 ; *II Chroniques*, viii, 7-12.

⁷ *I Rois*, ix, sqq. ; *II Chroniques*, vii, 12-22.

⁸ *I Rois*, ix, 9-13.

⁹ *I Rois*, iv, 54 ; cf. Eupolemos dans les *Fragm. H. Græc.*, édit. Didot, t. III, p. 225 sqq.

hommage¹. Les contemporains ne soupçonnèrent rien de tout cela Salomon resta pour eux le maître orgueilleux et dur qui les avait écrasés d'impôts à seule fin d'embellir sa ville et d'enrichir sa tribu.

Il était à peine mort (929) que la réaction s'accusa contre son oeuvre. Son fils Roboam lui succéda sans opposition à Jérusalem, mais les clans du centre et du nord se rassemblèrent à Sichem, pour choisir leur roi ; « ils ne reconnaîtraient Roboam comme tel que s'il les libérait des charges dont son prédécesseur les avait accablés ». Jéroboam, de retour d'exil, se chargea de présenter les doléances d'Israël. « Ton père a mis sur nous un joug pesant, mais toi, allège la rude servitude de ton père et le joug pesant qu'il a mis sur nous, et nous te servirons. » Roboam demanda un délai de trois jours, et il commença par consulter les vieux serviteurs de la couronne, qui lui conseillèrent de céder. L'avis des jeunes gens qui l'entouraient prévalut : quand Jéroboam revint, il fut accueilli par des outrages et par des menaces. « Mon père avait mis sur vous un joug pesant, et moi je rendrai votre joug plus pesant encore : mon père vous a châtiés avec des verges, moi je vous châtierai avec des fouets garnis de pointes. » Les tribus du nord et de l'est, les Philistins, Moab, Ammon, se déclarèrent pour Ephraïm et proclamèrent Jéroboam roi d'Israël². C'était la revanche de Joseph sur Juda : Juda refusa de désertir la race de David, et il se sépara du reste de la nation. Personne ne le suivit dans son isolement ; mais le territoire occupé par les débris de Siméon, et quelques bourgades de Dan ou de Benjamin, trop rapprochées de Jérusalem pour échapper à l'attraction de la grande ville, restèrent aux mains de Roboam³.

Ainsi tomba la maison de David et avec elle le royaume qu'elle avait essayé de fonder. Certes, à ne juger que le caractère des deux hommes qu'elle fournit, on ne peut s'empêcher de penser que son entreprise méritait de mieux réussir. David et Salomon offrent l'assemblage si curieux de qualités et de défauts qui font les grands princes chez les Sémites. Le premier, soldat de hasard et héros d'aventure, est le type du fondateur de dynastie, fourbe, cruel et dissolu, mais brave, prévoyant, capable de dévouement, de générosité et de repentir ; le second est le monarque fastueux, sensuel, dévot, qui succède d'ordinaire au soldat heureux. S'ils n'instituèrent rien de durable, c'est qu'ils méconnurent l'un et l'autre la nature du peuple auquel ils avaient affaire. Les Hébreux n'avaient pas l'esprit militaire, et David les contraignit à la guerre ; ils n'étaient ni marins, ni constructeurs, ni enclins alors au trafic ou à l'industrie, et Salomon leur bâtit des flottes et des routes, les lança dans des aventures industrielles et commerciales. Le hasard des circonstances parut un moment les favoriser. L'affaiblissement de l'Égypte et de l'Assyrie, les divisions de l'Aram et de la Phénicie, permirent à David de gagner des batailles et d'arrondir son domaine : l'alliance intéressée de Tyr prêta à Salomon le moyen de réaliser ses projets de voyages et de constructions. Mais le royaume qu'ils avaient édifié péniblement ne reposait que sur eux : dès qu'ils ne furent plus là, il s'évanouit sans bruit et presque sans secousse, par la seule force des choses.

¹ *I Rois*, x, 1-13 ; *II Chroniques*, ix, 442. Les Abyssins se sont approprié la légende de la reine de Saba et en ont fait un des épisodes de leur histoire populaire. Cf. Prätorius, *De fabula reginæ Sabæ apud Ethiopas*, Berlin, 1871.

² *I Rois*, xii, 1-19. Le récit est antérieur à la chute de Samarie, mais écrit probablement par un Judéen.

³ La tradition postérieure, d'après laquelle Benjamin se serait rattaché à Juda, est contredite formellement par *I Rois*, xii, 20.

Israël et Juda jusqu'à l'avènement d'Omri ; la vingt et unième dynastie égyptienne ; Sheshonq I^{er}. Commencements du royaume de Damas.

L'union d'Ephraïm et de Juda sous un même sceptre avait été trop courte pour beaucoup changer aux vieilles traditions de l'époque des Juges : seule la division en tribus, déjà très faible, avait disparu et n'était plus qu'une sorte de souvenir historique. En réalité ce n'était plus que deux tribus qu'il y avait : Juda au sud, Israël au nord et dans les régions situées au delà du Jourdain. Israël était de beaucoup le plus puissant : tant qu'il vécut, Juda se mut obscurément dans son orbite et il n'attira que peu l'attention des étrangers. Roboam s'appliqua à mettre son royaume en défense, à fabriquer des armes, à réparer les murailles des villes. Jéroboam déploya de son côté beaucoup d'activité : il s'installa de sa personne à Sichem, et il fortifia sur la rive gauche du Jabbok le bourg de Pnouel, afin de surveiller Galaad. Le nouvel État ne manquait pas de sanctuaires vénérés qu'on pouvait opposer à Jérusalem : Jéroboam en choisit deux, dont il rehaussa le prestige par ses largesses, Dan au nord, Béthel, au sud, sur la frontière de Juda et presque en vue de la cité de David. « Il fabriqua deux veaux d'or et il dit au peuple : Ce vous est trop de peine de monter à Jérusalem : voici tes dieux, ô Israël, qui t'ont fait sortir du pays d'Égypte. » Comme le sacerdoce du temple unique de Salomon, celui des temples de Jéroboam était une classe ouverte : « Quiconque voulait se consacrait et était des sacrificateurs des hauts lieux¹ ». Cette reconnaissance officielle des sanctuaires d'Israël était pour exciter la jalousie des prêtres de Juda, et la rivalité politique des deux royaumes se compliqua de la rivalité religieuse des deux clergés. Tous les deux servirent Jahvé avec les mêmes rites, mais chacun affirma que les rites de l'autre étaient entachés de crime et désagréables au dieu national. La trace de leurs querelles est encore visible dans un discours que les rédacteurs de la Genèse placèrent à la bouche de Jacob mourant. Le poète passe en revue les tribus d'Israël et leur départit l'éloge ou le blâme. Juda n'est point trop maltraité, on souhaite seulement qu'il s'incline devant un prince sacré à Shiloh ; mais Benjamin, Siméon et Lévi sont accablés d'insultes. Au contraire, la maison de Joseph et ses alliés ne reçoivent que des bénédictions : Joseph est un rameau fertile, Issakar un âne vigoureux, Ruben le premier-né d'Israël². Une race où les haines de tribu à tribu étaient si fortes et si vivaces courait grand risque de ne pas rester longtemps indépendante : ses divisions la livraient sans défense à tous ses voisins.

L'Égypte seule était alors en état d'en profiter. Le siècle qui s'était écoulé depuis l'usurpation des rois-prêtres avait été rempli de guerres civiles et de révolutions. Une Égypte était morte, la vieille Égypte des conquérants thébains, et une Égypte nouvelle était née en sa place : la vie avait commencé à se retirer du sud et, de Thèbes, et elle refluaient vers le nord et dans les nomes du Delta. Tant que les entreprises des Pharaons étaient restées enfermées dans le bassin du Nil, Thèbes avait été le centre naturel de l'empire. Assise au point de croisement des principales voies commerciales de l'Afrique et de l'Arabie, elle était comme un vaste entrepôt où s'entassaient les richesses des contrées étrangères, depuis le golfe Persique jusqu'au delà du Sahara, depuis la Méditerranée jusqu'à la région des Grands Lacs. Les cités septentrionales, tournées vers des nations avec lesquelles elles n'entretenaient que des relations irrégulières, exerçaient peu d'influence sur les destinées du royaume : Memphis elle-même, malgré son étendue,

¹ I Rois, XIII, 33.

² Tiele, *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 630-633.

malgré les souvenirs de Ménès et des premières dynasties, n'arrivait qu'en seconde ligne. L'invasion des Pasteurs, en faisant de la Thébaïde le refuge et le dernier rempart de la nationalité égyptienne, augmenta cette importance : pendant les siècles de lutte, Thèbes ne fut plus la première ville du pays, mais le pays lui-même, et le cœur de l'Égypte battit sous ses murailles. Les victoires d'Ahmosis, les conquêtes de Thoutmosis 1^{er} élargirent le cercle du monde : l'isthme de Suez fut franchi, la Syrie soumise, les princes de l'Oronte et de l'Euphrate rançonnés au profit et à l'exaltation de Thèbes ; pendant deux cents ans, elle vit les vaincus défiler à l'ombre de ses palais. Mais quand vinrent les temps anxieux de la dix-neuvième et de la vingtième dynastie, quand les Syriens et les Libyens, asservis si longtemps, se redressèrent contre leurs maîtres, on s'avisa qu'il y avait loin de Karnak à la frontière d'Asie, et qu'une résidence enfoncée à plus de deux cent lieues dans l'intérieur était un mauvais quartier général pour des souverains toujours en alerte. Ramsès II, Mineptah, Ramsès III, séjournèrent de plus en plus dans les nomes orientaux du Delta. Ils y rebâtirent les cités déchues et ils en édifièrent de neuves, que le commerce avec les Asiatiques enrichit promptement. Le centre de gravité de l'Égypte, qui, après la chute du premier empire, était descendu au sud, vers Thèbes, par le développement de la puissance égyptienne dans le Soudan, remonta peu à peu vers le nord. Tanis, Bubaste, Sais se disputèrent le pouvoir avec des chances à peu près égales et elles régnèrent tour à tour ; mais la sève qui avait soutenu si longtemps l'Égypte thébaine était trop appauvrie. Elles défailirent rapidement l'une après l'autre, sans jamais s'être approchées à la splendeur de Thèbes, et sans avoir produit une seule dynastie comparable aux dynasties des rois thébains.

Depuis l'exaltation de Hrihorou et l'avènement de Smendès, l'Égypte était partagée en deux. Évidemment cette situation ne pouvait durer longtemps sans que l'une des maisons royales essayât de supplanter l'autre : la tanite eut toujours le dessus. Elle n'accorda au premier héritier de Hrihorou, à Piônkhi¹, que le titre de grand prêtre d'Amon ; après Piônkhi, le tanite Psioukhânou 1^{er} exerça un moment le pontificat dans Thèbes², avant de monter sur le trône à Tanis. Après lui, Pinotmou 1^{er} releva la royauté thébaine, puis ses deux fils Masahirti et Manakhpirri se succédèrent dans l'emploi de grands prêtres et gouvernèrent au Midi, presque à partir du Fayoum³. Les deux familles prenaient soin, selon l'usage traditionnel, de légitimer leur usurpation par des unions répétées avec la race des Ramessides. Celle-ci subsistait encore : les mâles étaient réduits à la simple condition de particuliers, mais les filles entraient par le mariage dans le harem des souverains et elles léguaient à leurs enfants les droits qu'elles avaient reçus de leurs ancêtres⁴. C'est ainsi probablement que le dernier des grands prêtres d'Amon, Pinotmou II, réunissait en sa personne le sang des Ramsès, des Hrihorou et des Pharaons tanites⁵.

Ceux-ci paraissent n'avoir manqué ni de vigueur, ni de ressources. Leurs monuments, rares et clairsemés qu'ils sont, prouvent qu'ils n'interrompirent pas entiè-

¹ Sur Piônkhi, cf. Maspero. *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 62.

² Wiedemann, *Zur XXI Dynastie Manetho's*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 86-88.

³ Les momies de Masahirti et des princesses de sa famille, ainsi que celles de Pinotmou I et II, sont aujourd'hui au Musée du Caire (Maspero, *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 320 sqq.). Les murs d'El-Hibéh, en face de Feshn, sont construits en briques estampées au nom de Manakhpirû et d'Isimkhabit.

⁴ Sur ces Ramessides, voir Brugsch, *Ramses und Scheschonk*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 163-165 ; Maspero, *la Trouaille de Déir-el-Baharî*, p. 31.

⁵ Sur ce Pinotmou II qui, pour d'autres est Pinotmou III, voir Ed. Naville, *Inscription historique de Pinodjem III*, 1883 ; Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 134-135, et 1883, p. 70 sqq. Les quelques monuments de Masahirti dans Maspero, *Zeitschrift*, 1882, p. 133-144.

rement les travaux de leurs prédécesseurs. Deux d'entre eux, Psioukhânou I et Amenemopit, restaurèrent la chapelle bâtie jadis auprès des grandes pyramides de Gizeh, par Kheops, en l'honneur de sa fille Honitsen¹, et les traces de leur activité sont visibles dans plusieurs autres endroits. Mais ce fut leur capitale, Tanis, qu'ils embellirent par-dessus tout. Le temple principal, agrandi par les princes de la douzième et de la treizième dynastie, saccagé pendant les guerres contre les Hyksos, élargi encore par les Ramessides, le disputait en étendue et en splendeur à ceux de Thèbes² : le colosse monolithe que Ramsès II y avait consacré égalait par la hauteur non seulement les deux Memnon thébains, mais encore la statue aujourd'hui brisée du Ramesséum. Siamonou-miamoun termina la réparation, et Psioukhânou 1^{er} entoura l'édifice d'un énorme mur de briques crues qui lui prêta l'aspect d'une forteresse. Tout cela ne se fit pas, bien entendu, sans démarquages Psioukhânou grava son nom sur les sphinx et sur les statues des Hyksos, sans plus de scrupule que ceux-ci n'en avaient eu à s'approprier les monuments des rois égyptiens de la treizième dynastie³. Tout Pharaon constructeur est, ou du moins essaye d'être, un Pharaon conquérant : je ne doute pas que les princes de la vingt et unième dynastie n'aient tenté de raffermir leur autorité sur la Syrie méridionale, et l'expédition de Psioukhânou II contre Guézer, le mariage de ses filles avec Salomon et avec Hadad l'Iduméen, parurent, aux yeux des Égyptiens d'alors, une renaissance partielle de leur ancienne domination. La force leur manqua cependant à poursuivre ces succès légers. Les nomes n'obéissaient plus au pouvoir central que contraints : la population indigène, amoindrie par les guerres antérieures, ne fournissait plus de contingents pour recruter les armées. Afin de se maintenir au dedans contre les compétitions, et de présenter en ligne au dehors une armée suffisante, les Pharaons de Tanis durent avoir recours aux mercenaires plus que leurs prédécesseurs n'avaient fait jusqu'alors ils livrèrent l'Égypte aux barbares.

L'irruption des barbares dans les affaires de l'Égypte fut moins soudaine et moins imprévue qu'on ne le supposerait au premier abord. De tout temps on avait considéré comme étant d'une bonne politique de combler avec des prisonniers les vides que la guerre creusait parmi les indigènes. Les Pharaons de la douzième dynastie s'étaient vantés déjà de transporter au midi les nations du nord et au nord les nations du midi : ils avaient implanté des clans entiers dans la vallée du Nil. L'invasion des Pasteurs augmenta considérablement le nombre des étrangers. Après la victoire d'Ahmosis, la famille royale des Hyksos et la classe guerrière émigrèrent en Asie, mais le gros de la population ne consentit pas à s'exiler : Hâouârrou, Tanis, les villes et les nomes situés au nord-est du Delta, particulièrement aux environs du lac Menzaléh, restèrent pour ainsi dire aux mains des Sémites. Sujets égyptiens, ceux-ci n'oublièrent pas leurs traditions nationales : ils gardèrent une sorte d'autonomie, ils refusèrent de payer certains impôts, et ils se vantèrent de ne pas être de la race des Pharaons. Leurs voisins de vieille souche égyptienne leur infligèrent des sobriquets d'étrangers, Pashemour, les Barbares (Bâschmourites), Pi-amou, les Asiatiques (Biahmites)⁴. Sous la dix-huitième dynastie, quelques-uns d'entre eux exercèrent des commandements importants ou parvinrent aux charges les plus hautes du sacerdoce. Leurs divinités, Soutkhou, Baal, Baal-Zéphon, Marna, Astarté, Anati, Qodshou, s'introduisirent dans le Panthéon égyptien et elles eurent leurs temples à Memphis. Vers le

¹ Maspero, *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 423; cf. A. Mariette, *Monuments divers*, pl. 102 b, c.

² Mariette, *Lettres à M. de Bougé sur les fouilles de Tanis*, dans la *Revue archéologique*, 1861.

³ Cf. Maspero, *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 64-65.

⁴ A. Mariette, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 91-95.

milieu de la dix-neuvième dynastie, les campagnes de Sésostri et l'alliance étroite qu'il conclut avec le souverain des Khati mirent à la mode l'usage des dialectes syriens. On se piqua de les enseigner non seulement aux enfants libres, mais aux esclaves nègres et libyens¹ ; les gens du monde et les savants se plurent à émailler leur langage de locutions étrangères. Il ne fut plus de bon goût d'habiter une ville *nouit*, mais une *qarat* ; d'appeler une porte *ro*, mais *tirâa* ; de s'accompagner sur la harpe (*bonit*), mais sur le *kinnor*. Les vaincus, au lieu de rendre hommage (*aaou*) à Pharaon, lui adressèrent le *salam*, et les troupes ne voulurent plus marcher qu'au son du *toupar* ou *toph* (tambour). Le nom sémitique d'un objet faisait-il défaut, on s'ingéniait à défigurer les mots égyptiens pour leur imposer au moins une physionomie étrangère. Au lieu d'écrire *khabsou*, lampe, *sonshou*, porte, on écrivait *khabousa*, *sanashaou*. Les bourgeois de Thèbes ou de Memphis ressentaient autant de satisfaction à sémitiser que nos contemporains à semer le français de mots anglais mal prononcés².

A l'occident du Delta, autres races, autres influences. Saïs et les villes voisines, en rapport constant avec les tribus libyennes, leur avaient emprunté une moitié au moins de leur population. Les Mâzaïou et surtout, depuis le règne de Ramsès III, les Mashouasha y prédominaient ; mais, tandis que les Sémites se métamorphosaient à la longue en agriculteurs, en lettrés, en prêtres, en marchands, aussi bien qu'en soldats, les Libyens conservaient toujours leur tempérament guerrier et leur organisation militaire. Depuis plus de deux mille ans, les Mâzaïou étaient campés sur le sol ; ils ne s'y étaient pas enracinés : c'étaient des mercenaires par droit héréditaire plutôt que des citoyens paisibles. Ils remplissaient les corps de police placés dans chaque nome à la disposition du gouverneur et des autorités, ils garnissaient les postes de la frontière, ils accompagnaient le Pharaon dans ses expéditions lointaines ; les idées d'armes et de lutte étaient si étroitement liées à leur personne, qu'aux époques de décadence de la langue, leur nom, altéré en Matoï, devint pour les Coptes le terme générique de soldat³. Les Mashouasha ne renoncèrent jamais à leur costume ni à leur armement spécial ; on les reconnaît à la plume qu'ils ont couchée sur la tête en guise de coiffure. Sans cesse recrutés parmi l'élite des hordes libyennes que les hasards de la guerre ou l'appât d'une haute solde attiraient du dehors, ils ne tardèrent pas à être la force principale des armées égyptiennes. Les Pharaons s'entourèrent de leurs bataillons comme d'une garde plus solide que les troupes indigènes et ils leur réservèrent pour commandants des princes de sang royal. Ces chefs des Mashouasha se rendirent à peu près indépendants de leur suzerain : les uns s'appuyèrent sur leurs soldats pour s'élever au trône, les autres aimèrent mieux faire et défaire les rois à leur gré. Dès la fin de la vingt et unième dynastie, l'Égypte était en proie aux étrangers : elle n'eut plus d'autres maîtres que ceux qu'il leur plut lui infliger.

Vers le milieu ou la fin de la vingtième dynastie, il y avait, à Bubaste ou dans les environs, un Libyen nommé Bouïoua⁴. Ses descendants prospérèrent, et le cin-

¹ Mariette, les *Papyrus égyptiens du Musée de Boulaq*, t. I, Pap. N° 5, dernière page, l. 2-3.

² G. Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 9.

³ Il me semble que la tribu bédouine des Mâazéh descend de celle des Mâzaïou. Le nom actuel proviendrait d'une assimilation populaire du mot arabe mâazéh, chevreau, avec le nom libyen antique.

⁴ Sur la descendance libyenne de la XXII^e dynastie, indiquée dubitativement par Krall (*Die Composition und die Schicksale des Manethon, sehen Geschichtswerkes*, p. 73, note 1), voir L. Stern, *Die XXII manethonische Dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 15-26. Birch lui attribua une origine babylonienne (*Transactions of the R. Society of Literature, Second Series*, t. III, p. 165 sqq), Lepsius une origine asiatique (*Ueber die XXII Ägyptische Königsdynastie*, p. 261, 285), Oppert une origine susienne (*les Inscriptions en langue susienne*, dans les *Mémoires du Congrès international des Orientalistes*, Paris, 1873, t. II, p. 183). Tout ce que Brugsch a raconté (*Geschichte*, p. 644, 651-659) d'une invasion assyrienne en Égypte et de la généalogie assyrienne de Sheshonq

quième d'entre eux, Shashanqou (Sheshonq), épousa une fille de sang royal, Mihitinouôskhit. Leur fils Namarouti joignit aux dignités religieuses dont il était revêtu le titre militaire de commandant des Mashouasha. Leur petit-fils Sheshonq eut une fortune plus brillante encore. Dès le début de sa vie, il fut traité de Majesté et qualifié de prince des princes, ce qui semble montrer qu'il avait le premier rang parmi les Mashouasha ; il était, en tout cas le personnage le plus considérable du royaume et il marchait presque sur le même pied que le souverain. Ainsi, dans un acte par lequel il instituait le culte funéraire de son père, il se faisait adresser la parole par Amon-Râ, ce qui était le privilège du Pharaon et du grand prêtre¹. Il avait du reste marié son fils Osorkon à la fille de Hor-Psioukhânou, le dernier des Tanites de la vingt et unième dynastie, et cette alliance assura la couronne à sa race. En peu d'années, il réunit l'Égypte entière sous son pouvoir à la mort de Psioukhânou, il s'octroya les cartouches et les insignes de la royauté ; à celle de Pinotmou II, il hérita de la charge de premier prophète d'Amon, dont il investit son fils Aoupouti. Il semble que la famille de Pinotmou n'ait pas opposé de résistance et se soit retirée en Ethiopie, à Napata, où elle fonda un État indépendant. L'avènement de Sheshonq 1^{er} et d'Aoupouti, consomma la ruine politique et économique de Thèbes. Le désordre et l'appauvrissement, déjà épouvantables sous les derniers Ramessides, avaient crû encore sous les successeurs de Hrihorou. Les vols étaient devenus si fréquents dans la nécropole, et les voleurs si audacieux que, pour sauver d'eux les momies des grands Thébains, on avait dû les retirer de leurs syringes et les déposer les unes dans une chambre murée de l'hypogée d'Aménôthès II, les autres dans la chapelle attenante à la tombe d'Aménôthès 1^{er} : des inspecteurs constataient de temps en temps l'identité des personnes et l'état de conservation de leur maillot funèbre. Des princes de la dix-septième dynastie, comme Soqnounri Tiouâqen, les premiers conquérants de la dix-huitième, Ahmosis 1^{er}, Aménôthès 1^{er}, Thoutmosis 1^{er}, Thoutmosis II, Thoutmosis III et les princesses de leur harem, Nofritari, Ahhotpou, Mashonttimihou, puis Ramsès 1^{er}, Sétoui 1^{er} et Ramsès II de la dix-neuvième, siégeaient là en assemblée solennelle. Aoupouti, qui ne descendait que fort indirectement de ces morts glorieux, s'impacienta sans doute de la surveillance qu'ils exigeaient, et il résolut de les cacher dans un endroit où ils seraient à l'abri de toute atteinte. Les grands-prêtres d'Amon s'étaient creusé, dans un coin du cirque méridional de Déir-el-Baharî, un tombeau de famille où ils reposaient de compagnie depuis Pinotmou 1^{er} ; Aoupouti y entassa pêle-mêle les cercueils royaux que la chapelle d'Aménôthès 1^{er} renfermait, et il en dissimula si bien l'entrée qu'elle demeura perdue jusqu'à nos jours².

Sheshonq 1^{er} fut un prince vigoureux et hardi. Les querelles intestines d'Israël lui fournirent l'occasion de continuer en Syrie la politique de ses prédécesseurs. Sans rompre avec Salomon, il ouvrit son royaume aux exilés ou aux mécontents : Hadad l'Iduméen et Jéroboam trouvèrent asile et faveur auprès de lui. Cinq années après le schisme des tribus, il envahit la Judée, monta contre Jérusalem, la piller, et passa de là dans Israël³. De retour dans ses États, il grava sur

repose sur une interprétation trop hardie de quelques textes (Maspero, dans la *Revue critique*, 1880, t. I, p. 112-115) ; le système de Krall, intermédiaire entre celui de Brugsch et celui de Lepsius, a été infirmé de même par les découvertes postérieures (*Die Composition*, p 71-76).

¹ Ed. Naville, *Inscription historique de Pinodjem III*, p. 13-14.

² Toutes ces momies sont au Musée du Caire depuis 1881 : Maspero, *la Trouvaille de Déir-el-Baharî*, avec 40 photographies par Emile Brugsch-Bey, et *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, p. 314 sqq. Le dépôt enfermé dans la chambre murée d'Aménôthès II n'a été découvert qu'en 1899 par M. Loret : il est au Musée du Caire depuis 1900.

³ Cela ressort de la liste de Karnak, où les villes d'Israël sont énumérées à côté de celles de Juda.

l'une des murailles de Karnak le nom des villes qu'il avait rançonnées. La comparaison de sa liste avec celle de Thoutmosis III montre combien était profond l'affaiblissement de l'Égypte, même victorieuse, sous la vingt-deuxième dynastie. Il n'est plus question ni de Gargamish, ni de Oodshou, ni de Damas, ni des villes du Naharanna. Mageddo est le point le plus septentrional où le vainqueur soit parvenu, et les localités dénombrées après elle nous ramènent de plus en plus vers le sud, Rabbit, Tâanak, Hapharaim, Makhanaim, Gibéon, Bethhoron, Aialon, Migdol, Ierza, Shoko et les villages du désert de Juda. A force de ramasser des noms de bourgades et de couper en deux cartouches ceux d'entre eux qui se composaient de plusieurs mots, Sheshonq eut la joie indicible de composer, pour l'édification de ses sujets, une liste de vassaux aussi complète que celle de son prédécesseur¹. Cette satisfaction de vanité fut, avec le butin qu'il rapporta, le produit le plus net de sa campagne : il mourut bientôt, et ses successeurs ne songèrent pas à maintenir effective la suzeraineté qu'il avait rétablie un moment sur la Judée entière².

Après la retraite de Sheshonq, Juda et Israël s'enfoncèrent de plus en plus dans leurs discordes. Jéroboam mourut en 908, et son fils Nadab fut assassiné devant Gibbéthon par Baésha, fils d'Akhijah, au bout de deux ans de règne. Baésha se jeta sur Juda, où Asa, fils d'Abijam, petit-fils de Roboam, venait de ceindre la couronne, et il fortifia Rama à deux lieues au nord de Jérusalem. Asa, qui avait repoussé, au dire de la légende, une horde prodigieuse d'Éthiopiens et de Libyens³, se sentit trop faible pour lutter contre les Israélites et il implora l'aide du roi de Syrie. Depuis Rézon, Damas n'avait cessé de croître en importance et en vigueur sous Hézion⁴, sous Tabrimmon, sous Benhadad 1^{er}⁵ : elle avait conquis Hamath, la Coélé-Syrie et les cantons du désert qui confinent à l'Euphrate. Benhadad parcourut la Galilée et il en réduisit les villes. Baésha, rappelé au nord, ne put se maintenir dans Rama, et Asa assura sa frontière en armant Gibéa et Mizpah. Pas plus que Jéroboam, Baésha n'eut l'heur de fonder une dynastie durable ; comme il avait fait à Nadab, Zimri fit à son fils Éla. Cette fois encore l'armée était au pays des Philistins et devant Gibbéthon quand le meurtre fut commis : elle se souleva, acclama son chef Omri et marcha contre les meurtriers. Zimri, forcé dans Tirzah, mit le feu au palais royal et s'y brûla après avoir régné sept jours. Omri vainqueur trouva un rival dans Thibni, fils de Ginath ; la guerre entre les deux partis dura quatre ans et ne se termina que par la mort naturelle ou vio-

¹ Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 272 ; Champollion, *Not. man.*, t. II, p. 113 sqq ; Maspero, *Notes sur quelques points*, dans la *Zeitschrift*, 1880, p. 44-49.

² Le tableau de la XXI^e dynastie peut se dresser à peu près comme il suit :

THÈBES.	TANIS.
I. HRIHOROU-SIAMON.	I. OUZKHOPIRRI SOTPOUNRI NSBINDIDI MIAMOUN.
II. PIÏNKHI.	II. AKHOPIRRI SOTPOUNAMON PSIOUKHANOÛ MIAMOUN.
III. PINOTMOU I ^{er} .	III. OUSIRMARI SOTPOUNAMON AMENEMOPI MIAMOUN.
	IV.
IV. MASAHIRTI.	V. NOUTIREHOPIRRI SOTPOUNAMON SIAMON SIMONTOU.
VI. MANAKUPIRRI.	VI.
VII. PINOTMOU II.	VII. OVOZHIQRI HOR-PSIOUKHANOÛ MIAMOUN.

³ Les *Chroniques*, II, xiv, 9-15, qui, seules, nous parlent de cette expédition fabuleuse, nomment Zérakh, le chef des envahisseurs. Champollion croyait y reconnaître Osorkon I^{er} (*Précis du système hiéroglyphique*, p. 257-262).

⁴ Le nom d'Hézion n'est peut-être qu'une corruption de celui de Rézon : en ce cas, il faudrait le rayer de la série des rois de Damas.

⁵ Les monuments assyriens paraissent rendre ce nom royal par Adad-idri, Bir-Dadda, et les Septante par $\nu\iota\delta\varsigma$ 'Αδέρ. Quelle que soit la lecture du nom assyrien, j'ai préféré adopter, jusqu'à nouvel ordre, la leçon ordinaire, Benhadad, qui a l'avantage d'être connue de tout le monde (cf. Schrader, *Keilinschriften und Geschichte der Schrift*, p. 371-398 ; *Die Keilinschriften und des Alte Testament*, 1883, p. 200 sqq.).

lente de Thibni et de son frère Joram¹. La prise de Jérusalem par Sheshonq, l'hostilité constante de Juda et d'Israël, les crimes des souverains, le choc incessant des factions, achevèrent d'affaiblir le peuple hébreu et lui ravirent le peu de prestige qui s'attachait à son nom depuis David. L'hégémonie passa de Jérusalem à Damas, et les descendants de Rézon essayèrent d'accomplir la tâche où la maison de Jacob avait échoué. Ils tentèrent de réunir les différentes nations de Syrie en un seul empire, et peut-être auraient-ils réussi si l'Assyrie, remise enfin de sa défaite, ne s'était jetée à la traverse de leurs ambitions.

¹ D'après Josèphe, *Ant. jud.*, VIII, 12, 5, Thibni fut assassiné.

CHAPITRE IX - LE SECOND EMPIRE ASSYRIEN JUSQU'A L'AVENEMENT DE SARGON

Assournazirapla et Salmanazar ; les rois de Dansas et la maison d'Omri.

Les années qui suivirent la défaite d'Assournazirapla II avaient été pour l'Assyrie un temps de misère et d'humiliation. Non seulement les acquisitions de Tiglatphalasar 1^{er} en Syrie lui échappèrent, mais Babylone secoua le joug ; les peuplades du Naïri et de l'Oumliash reprirent leur liberté ; la Mésopotamie elle-même se détacha de Ninive : c'est à peine si les monarques assyriens conservèrent les districts voisins de leur capitale. Du moins travaillèrent-ils de grand coeur à effacer ces désastres et à refaire leur puissance. Assourrabba, Assourirbi, Tiglatphalasar II, Assourdân II, Adadnirari II, reconquirent le terrain pied à pied : le dernier (914-890) était déjà assez fort pour battre près du mont Yalmân (Holwan) le roi de Babylone, Shamashmoudammik, et pour reculer sa frontière au delà du Zab inférieur. A l'intérieur, ils réparèrent les villes et les temples, ils creusèrent et ils nettoyèrent les canaux d'irrigation, ils consolidèrent les digues qui protégeaient la plaine contre les crues du Tigre. Tougoultinip II (889-885), fils d'Adadnirari, recommença enfin l'oeuvre d'expansion si longtemps interrompue et s'illustra par son courage féroce : « il exposa sur des pals les corps des vaincus ». Les rois d'Assyrie employaient à se fortifier patiemment, les générations que les rois d'Israël et les Pharaons usaient dans des querelles stériles¹.

A mesure que leur autorité montait vers le nord, la cité d'Assour perdait peu à peu l'importance dont elle avait joui durant les siècles héroïques de la monarchie : elle cessait d'être le point central de l'empire et elle ne gardait son rang de capitale que par respect pour la tradition. Assournazirapla III (885-860), successeur de Tougoultinip II, lui porta un coup mortel en se choisissant une autre résidence. Près de cinq siècles auparavant, Salmanasar 1^{er} avait construit, à Kalkh, sur la rive gauche du Tigre et au confluent de ce fleuve avec le grand Zab, une ville dont le hasard des révolutions empêcha longtemps la croissance. La quatrième année de son règne Assournazirapla rasa ce qui subsistait des édifices de son antique prédécesseur et il jeta les fondements d'une cité neuve. Dès lors et pendant un siècle au moins, tous les rois d'Assyrie, Salmanasar, Shamshiadad, Adadnirari, l'embellirent à l'envi et se plurent à l'habiter dans les rares instants de répit que la guerre leur laissa. « Palais après palais s'éleva sur la riche plate-forme qui la soutenait, chacun richement orné de bois, d'or, de peinture, de sculpture et d'émail, chacun rivalisant de splendeur avec les premiers construits : des lions de pierre, des sphinx, des sanctuaires, des tours sacrées, variaient l'aspect de la ville et en rompaient la monotonie. La haute pyramide à degrés (*ziggourat*) annexée au temple de Ninip dominait tout et ralliait autour d'elle cet amas de palais. Le Tigre qui baignait à l'ouest le pied de la plate-forme, en reflétait la silhouette dans ses eaux et, doublant la hauteur apparente des édifices, dissimulait un peu l'écrasement des masses, qui est le point faible de l'architecture assyrienne. Quand le soleil couchant plaquait sur cette vue ces tons éclatants

¹ Maspero, *les Empires*, p. 3-6.

tants qu'on ne voit qu'au ciel d'Orient, Kalakh devait sembler comme un mirage du pays des fées au voyageur qui l'apercevait pour la première fois.¹ »

C'est d'elle que les monarques d'Assyrie partirent presque chaque année pour leurs guerres. Adossés au plateau de Médie, bornés par les massifs de l'Arménie, ils n'étaient guère tentés de s'attaquer aux peuples de l'est ou du nord-est : ils y auraient trouvé d'aventure beaucoup de peine et peu de gain. Tout au plus cherchèrent-ils à maintenir sous le joug les tribus remuantes qui s'agitaient à la frontière de la vallée du Tigre et dans les montagnes du Kourdistan : s'ils dépassèrent parfois ces limites, ce fut pour entreprendre quelques razzias vers la mer Noire et la mer Caspienne, ou pour pousser des pointes hardies aux extrémités de la Médie propre. Leurs vrais champs de bataille n'étaient pas dans cette direction, mais au sud, au nord, au nord-ouest, en Arménie, en Asie Mineure, à Babylone, dans l'Élam, à l'ouest et au sud-ouest en Syrie. Pendant deux cents ans, presque chaque printemps, leurs armées refirent de ce côté, mais en sens inverse, tout ou partie du chemin parcouru huit siècles auparavant par les bandes de Thoutmosis III et d'Aménôthès II. Ils abordèrent la Syrie et ils l'absorbèrent pièce à pièce, malgré sa résistance désespérée, Gargamish d'abord, puis la Phénicie et Damas, puis Israël et Gaza, abattant l'une après l'autre les barrières qui les séparaient de l'Égypte, jusqu'au jour où les deux empires du monde oriental se virent de nouveau face à face, comme au temps des Pharaons de la dix-huitième dynastie. Mais les rôles étaient changés. Alors c'était l'Égypte qui montait au-devant de sa rivale, et qui traversait l'Asie antérieure pour atteindre les rives de l'Euphrate, maintenant, au contraire, Ninive est l'agresseur et l'Égypte se défend à grand-peine. Elle finit par succomber : Memphis reçut une garnison assyrienne dans son château du Mur-Blanc, et les généraux d'Assourbanabal pillèrent les temples thébains.

Assournazirapla commença cette marche en avant. Grâce à lui, l'empire assyrien se développa soudain et déborda sur toutes ses frontières à la fois. Il débuta par un raid dans le Kourdistan et dans les régions méridionales de l'Arménie. Les indigènes, incapables d'affronter une bataille rangée, « se retirèrent sur les montagnes inaccessibles et se retranchèrent sur les sommets afin que je ne pusse les joindre ; car ces pics majestueux se haussent comme la pointe d'un glaive, et les oiseaux du ciel dans leur vol peuvent seuls y parvenir... En trois jours je gravis la montagne, je semai la terreur dans leurs retraites... leurs cadavres jonchèrent les pentes comme les feuilles des arbres, et le surplus chercha un refuge dans les rochers ». Il incendia les villages de ces malheureux, puis il s'abattit sur le district de Karti² ; « j'y livrai au fil de l'épée deux cent soixante combattants, je leur coupai la tête et j'en construisis des pyramides ». Après Karti, ce fut le tour du Koummoukh. Assournazirabal avait déjà perçu le tribut des Moushki et il se préparait à pousser plus loin vers le nord, quand la révolte d'une ville de Mésopotamie le contraignit à revenir sur ses pas. Les rebelles désarmèrent à son approche et implorèrent le pardon de leur faute : il fut impitoyable. « J'en tuai, dit-il, un sur deux... Je bâtis un mur devant les grandes portes de la ville ; j'écorchai les chefs de la révolte et je recouvris ce mur avec leur peau. Quelques-uns furent murés vifs dans la maçonnerie, quelques autres empalés au long du mur ; j'en écorchai un grand nombre en ma présence et je revêtis le mur de leur peau. J'assemblai leurs têtes en forme de couronnes et leurs cadavres transpercés en forme de guirlandes. » Le chef principal fut emmené à Ninive, écorché lui aussi,

¹ G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 98-99

² Ou Kourti.

et sa peau clouée à la muraille. Après cela, on ne s'étonnera plus si les gens du pays de Laki renoncèrent à lutter. D'autres insurrections qui éclatèrent dans les recoins de l'Arménie furent étouffées avec non moins de promptitude et de férocité en rentrant à Kalakh vers la fin de cette première année, Assournazirapla pouvait se vanter d'avoir fait sentir la pesanteur de son bras à tous ses voisins.

Les années suivantes ne démentirent pas les promesses de ces heureux débuts. En 881, guerre contre les peuples situés dans la région du Zagros ; en 880, guerre contre l'Arménie ; en 879, guerre contre le Koummoukh, le Nairi et la plupart des cités du haut Tigre. Ce sont toujours les mêmes récits de victoires et les mêmes cruautés contre les vaincus. En 879, les habitants de Karkhi, attaqués une seconde fois, « abandonnèrent leurs places fortes et leurs châteaux ; pour sauver leur vie, ils s'enfuirent vers Matni, un pays puissant. Je me ruai à leur poursuite : je semai mille cadavres de leurs guerriers dans la montagne, je jonchai la montagne de leurs cadavres, j'en remplis les ravins. Deux cents prisonniers qui étaient vivants entre mes mains, je leur tranchai les poignets ». Il restait encore au milieu de la Mésopotamie un certain nombre de villes et de tribus indépendantes : une campagne suffit à les réduire. Assournazirapla descendit le Kharmis et le Khabour jusqu'à l'Euphrate, puis l'Euphrate depuis le confluent du Khabour jusqu'à Anat. Ce fut une promenade militaire plutôt qu'une guerre : toutes les bourgades riveraines, Shadikhanni¹, Bit-Khaloupiê, Sirki², Anat, implorèrent l'aman sans hésiter. Le prince de Zoukhi, qui osa tenir bon, fut vaincu dans une bataille de deux jours et s'enfuit par delà l'Euphrate, au désert d'Arabie. Il avait avec lui quelques auxiliaires chaldéens, commandés par un général du nom de Belbaliddin et par Zabdan, frère de Naboubaliddin, roi de Babylone. Ces deux personnages tombèrent au pouvoir du vainqueur et Assournazirabal déclara qu'il avait triomphé de la Chaldée. « La crainte de ma puissance se répandit sur le pays de Kar-Douniash ; la terreur de mes armes entraîna celui de Kaldou. » C'était bien des mots pour un fait insignifiant. Naboubaliddin ne s'inquiéta pas autrement de ces fanfaronnades, et le roi d'Assyrie, satisfait de sa victoire, jugea qu'il serait prudent de ne pas la compromettre par une invasion en Chaldée. Aussi bien les Zoukhi se soulevèrent-ils en 878, et Assournazirapla dut parcourir une fois encore le théâtre de sa campagne précédente. Tous les districts rangés le long du Khabour et de l'Euphrate furent ravagés impitoyablement, les villes brûlées, les prisonniers empalés. C'est avec justice qu'il s'écriait : « Sur les ruines ma figure s'épanouit ; dans l'assouvissement de mon courroux je trouve mon contentement ».

L'année d'après le vit dans des régions où nul monarque assyrien ne s'était aventuré depuis près de deux siècles. Au printemps de 877 il quitta Kalakh, s'enfonça dans la Mésopotamie, traversa le Khabour et le Balikh, et parvint aux rives de l'Euphrate. La Syrie du nord était partagée en petits États indépendants réunis, comme au temps des Égyptiens, en une sorte de confédération, mais la plupart de ceux qu'on y rencontrait quelques siècles auparavant n'existaient plus. Les Khati, déjà fort amoindris au temps de Tiglatphalasar 1^{er}, avaient été s'affaiblissant encore, et ne retenaient d'autre importance que celle que leur position géographique leur prêtait : Gargamish, leur capitale, commandait le meilleur gué de l'Euphrate en ces parages. Les principautés qui les entouraient, en lutte perpétuelle l'une contre l'autre, résistaient mal aux attaques des rois de Damas ; à plus forte raison furent-elles incapables de repousser les Assyriens. C'était une

¹ Aujourd'hui Arban.

² Circésium, au confluent du Khabour et de l'Euphrate. Cf. Fox Talbot, *Assyrian Texts*, p. 30-31.

proie facile à saisir et d'autant plus tentante qu'on la savait très riche. Malgré les guerres intestines et les invasions du dehors, le pays était encore peuplé, cultivé, à la fois industriel et commerçant : les métaux précieux et usuels, or, argent, cuivre, étain, fer, y abondaient ; le commerce avec la Phénicie y amenait la pourpre et les étoffes de lin, les bois d'ébène et de santal. L'agression d'Assournazirapla surprit les chefs des Khatien pleine paix. Sangar, roi de Gargamish, ne disputa pas le passage de l'Euphrate, et ouvrit les portes de sa résidence. Loubarna, roi de Patin, « redouta la puissance de l'ennemi et l'issue de la bataille ; il paya vingt talents d'or, un d'argent, deux cents d'étain, cent de fer ; il donna mille boeufs, dix mille moutons, mille vêtements de laine et de fil », sans compter les meubles, les armes et les esclaves. Le canton de Loukhouti tint bon et subit les conséquences de son imprudence : ses villes furent mises à sac et les prisonniers empalés. Après cet exploit, Assournazirapla dévasta les deux versants du Liban et descendit au bord de la Méditerranée. La Phénicie n'attendit pas qu'il fût là pour lui rendre hommage les rois de Tyr, de Sidon, de Gébel et d'Arad, « qui est au milieu de la mer », lui envoyèrent des présents. Les Assyriens eurent le loisir de couper sur le Liban et sur l'Amanos des cèdres, des pins et des cyprès, qu'ils expédièrent à Ninive afin de construire un temple à la déesse Ishtar¹. A partir de ce moment, nous ignorons ce que fit Assournazirapla. Il régna seize années encore, et ce que nous connaissons de son caractère ne nous autorise pas à croire qu'il s'endormit dans le repos. Son fils Salmanasar II lui succéda en 860, et guerroya hardiment, sa vie durant, à l'exemple de son père. Dès l'année de son avènement, il s'engagea du côté de l'Euphrate et il ne s'arrêta qu'aux bords de la Méditerranée. Il employa quatre années à réprimer les rebellions du Bît-Adini et à consolider le pouvoir qu'il exerçait sur la Syrie septentrionale, puis, Gargamish et Patin soumises, il se risqua dans la vallée de l'Oronte, où le roi de Damas se dressa devant lui avec ses vassaux (876)².

Après avoir vaincu Thibni, fils de Ginath, Omri avait cherché à s'affermir sur son trône. Jusqu'alors Israël n'avait pas eu de capitale fixe : Sichem, Tirzah, Rama, avaient tour à tour servi de résidence aux successeurs de Jéroboam et de Baésha. Dans les derniers temps, Tirzah avait semblé l'emporter, mais son palais avait été brûlé par Zimri, et d'ailleurs la facilité avec laquelle elle avait été forcée était propre à exciter les inquiétudes d'un chef de dynastie. Omri s'installa sur un terrain situé un peu au nord-ouest de Sichem et du mont Ébal, et, comme il l'avait acheté à un certain Shomer, il lui donna le nom de Shimrôn (Samarie)³. Ce choix était habile et judicieux : la fortune rapide de la ville le prouva. Elle était assise sur la croupe d'une colline arrondie, qui surgissait au milieu d'une sorte de bassin large et profond, et qui se liait aux hauteurs environnantes par une langue de terre étroite et basse. La vallée est fertile et abondamment pourvue d'eau ; les montagnes sont cultivées presque jusqu'au sommet : il aurait été malaisé de trouver ailleurs dans la Palestine un site comparable à celui-là en force et en beauté⁴. Aussi Samarie devint-elle soudain pour Israël ce que Jérusalem était pour Juda, un centre de résistance autour duquel la nation se rallia aux jours de dangers. Les contemporains ne méconnurent point l'importance de cette fondation : le nom d'Omri s'attacha dans leur esprit à l'idée du royaume d'Israël et il n'en fut plus séparé. Désormais Samarie et la maison de Joseph elle-même furent pour les étrangers Bît-Omri, la maison d'Omri, c'est l'habitude de l'appeler

¹ Maspero, *les Empires*, p. 6-51.

² Maspero, *les Empires*, p. 52-69.

³ *I Rois*, xvi, 24.

⁴ Robinson, *Biblical Researches in Palestine*, 1841, t. III, p. 138, 139, 146.

ainsi persista longtemps après qu'Omri et sa race eurent cessé de régner sur les Hébreux¹.

Le vieux Benhadad 1^{er}, qui avait guerroyé contre Baésha, profita de la querelle entre Omri et Thibni pour renouveler ses assauts il enleva plusieurs villes et il força le roi d'accorder aux Syriens la possession d'un quartier spécial de Samarie². Omri se dédommagea par des représailles sur les Moabites. Il leur imposa un tribut très lourd en laine et en bétail³, mais ce n'était pas là un succès de nature à compenser ses pertes ; à n'en gagner que de ce genre, Israël courait risque de perdre son indépendance et de demeurer toujours vassal de Damas. Omri le sentit et il chercha un appui au dehors. L'Égypte était trop loin, les Assyriens venaient à peine de franchir l'Euphrate, les haines religieuses et politiques avaient creusé un abîme entre lui et Juda : il se tourna du côté de la Phénicie, et il obtint pour son fils Achab la main d'Izebel, fille d'Ithobaal, roi de Tyr.

Hiram 1^{er}, l'ami de David et de Salomon, avait porté la grandeur de Tyr à son apogée. L'autorité de la métropole rétablie sur Kition et sur Chypre, le commerce avec l'Espagne régularisé et développé, les voies qui mènent vers l'Extrême-Orient ouvertes grâce à l'alliance hébraïque, la ville devint trop petite pour la population qui affluait dans son sein. Elle couvrait alors plusieurs îles, séparées l'une de l'autre par des bras de mer peu profonds et semés de ces rochers coupés à fleur d'eau qui hérissent par endroits les abords de la côte syrienne. Sur la plus grande et au point le plus élevé, les premiers colons avaient bâti le temple de Melkarth près de huit siècles auparavant : un îlot voisin possédait le temple du dieu que les Grecs identifièrent plus tard à leur Zeus Olympios. Hiram s'ingénia à doubler l'étendue du sol sur lequel reposait sa capitale. Il combla les goullets qui divisaient les divers quartiers et il gagna sur la mer, vers le sud, un terrain assez considérable au moyen de remblais et de quais fortifiés. Même en cet état, l'aire occupée par les maisons n'était pas large et elle ne devait guère loger plus de trente à trente-cinq mille âmes : comme Arad, Tyr déborda sur le continent, et « ses marchands qui sont des princes, ses trafiquants qui sont les plus honorables de la terre⁴ » étagèrent leurs villas sur les dernières pentes du Liban, mais l'île demeura le siège du gouvernement, grâce à sa position admirable et au fossé qui l'isolait du monde⁵, Hiram mort, elle fut agitée par des insurrections sanglantes. La royauté avait peine à s'acclimater parmi cette tourbe de manufacturiers et de matelots : quand Baléastart, successeur d'Hiram, fut allé rejoindre son père après sept ans de règne, l'aîné de ses enfants, Abdastart, tomba dans une échauffourée populaire. On sait la faveur dont les nourrices de rois jouissent en Orient les quatre fils de la nourrice d'Abdastart assassinèrent leur frère de lait et donnèrent la couronne au plus âgé d'entre eux. Soutenus par cette masse d'esclaves, de soldats mercenaires et d'ouvriers que les villes phéniciennes renfermaient, ils se maintinrent douze ans au pouvoir. Leur domination eut des effets désastreux ; une partie de l'aristocratie émigra au loin, les colonies se détachèrent de la mère patrie : c'en était fait de l'empire tyrien.

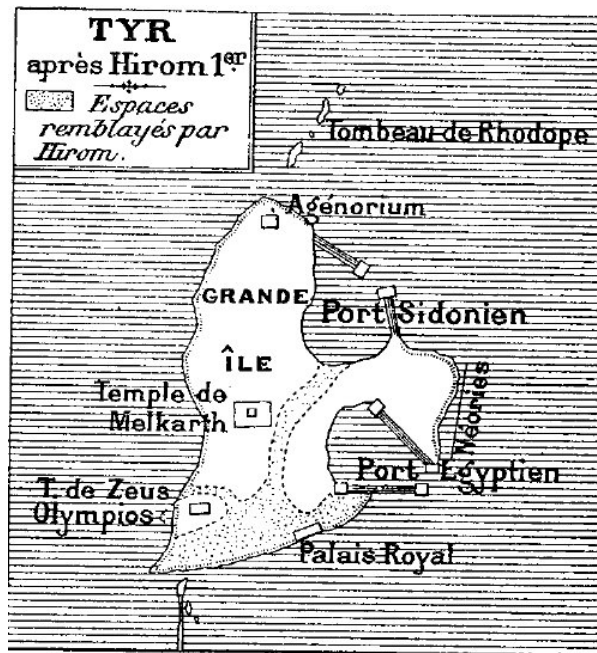
¹ Oppert, *Histoire*, 105-106; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1885, p. 189-101. L'idée d'Omri et celle d'Israël étaient tellement inséparables dans l'esprit des Assyriens, qu'une inscription de Salmanasar III parle de Jéhu, qui détruisit la famille d'Omri, comme de *Jaoua abal Khoumrij*, Jéhu, fils d'Omri.

² *I Rois*, xx, 34.

³ *II Rois*, iii, 4. L'inscription de Mesha (l. 5,7) dit expressément qu'Omri avait dominé sur Moab.

⁴ *Isaïe*, XVIII, 8.

⁵ Movers, *Die Phönizier*, t. II, 1^{er} Theil, p. 488, sqq ; E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 341-575.



Si cet état de choses avait duré. Une révolution chassa l'usurpateur et restaura l'ancienne lignée royale, sans rendre à la malheureuse cité la tranquillité dont elle avait besoin les trois fils survivants de Baléastart, Astart, Astarim et Phéli, se remplacèrent rapidement sur le trône. Le dernier fut assassiné, après neuf mois de règne, par un de ses parents, Ithobaal, qui garda le pouvoir trente-deux ans¹.

Le commencement de ces troubles avait coïncidé avec le schisme des tribus : les Hébreux n'en avaient tiré aucun avantage. Néanmoins, il était toujours à craindre qu'un de leurs rois plus entreprenant ou moins absorbé que ses prédécesseurs ne se laissât tenter aux richesses de la Phénicie et ne voulût s'en emparer. Ithobaal saisit avec empressement l'occasion d'écartier ce danger et de contracter une alliance de famille avec la nouvelle maison royale d'Israël. Izebel prit un empire absolu sur l'esprit d'Achab. Nourrie à la piété par son père, qui avait été grand prêtre d'Astarté avant de devenir roi, elle sollicita de son mari la permission de pratiquer librement le culte des divinités phéniciennes et cananéennes. Baal et Ashérah eurent leurs temples et leurs bois sacrés à Samarie ; leurs prêtres et leurs prophètes s'assirent à la table royale. Achab, de son côté, restait fidèle au dieu national, et il imposait à ses enfants des noms formés avec celui de Jahvé, Akhazia, Jéhoram, Athaliah². Ce n'était pas, tant s'en faut, le premier exemple qu'on eût de pareille indulgence en Israël : Salomon avait toléré chez ses épouses étrangères ce que le fils d'Omri accordait à Izebel. L'opposition ne vint pas du clergé officiel : les sanctuaires royaux et les communautés de Dan, de Béthel, de Jéricho, de Gilgal, continuaient à prospérer, et cela leur suffisait. Mais le temps n'était plus où l'on pouvait ériger un autel à Baal près de celui de Jahvé sans exciter ni horreur, ni colères. Un siècle ne s'était pas encore écoulé depuis la mort de Salomon, et déjà une partie du peuple était imbue de cette idée qu'il n'y avait, qu'il ne pouvait y avoir d'autre dieu que Jahvé : tout ce que les peuples étrangers adoraient sous le titre de dieu le cédait en dignité au maître d'Israël. De là à répudier les pratiques communes aux cultes du dehors, l'usage des idoles en bois ou en métal, des colonnes, des dolmens, certaines opérations de l'offrande et du sacrifice, il n'y avait pas loin.

¹ Movers, t. II, 1^{er} Theil, p. 340-346.

² Akhaziaou, quem Jahveh sustinet ; Jehoram, Jahveh altus est ; Athalia, quam Jahveh afflixit.

Déjà, dans Juda, le dévot Asa, fils et successeur d'Abijam, avait renversé l'image d'Ashérah, que sa mère Maakha avait fabriquée pour son propre compte¹. Quelques prophètes d'Israël prirent parti contre Baal, contre la reine qui l'adorait, contre le roi qui en souffrait la religion, et ils les poursuivirent de leur haine sans relâche². Un d'eux surtout, Elie de Thisbè, manifesta son opposition violente. Ses aventures et ses exploits, grossis et transformés par l'imagination populaire, sont aujourd'hui mêlés de tant de prodiges, qu'il est impossible de discerner la part de vérité que renferment les récits que nous en possédons. Elie, inspiré par le souffle de Dieu, annonce devant Achab qu'il n'y aura dans les années prochaines ni rosée, ni pluie, sinon à sa parole, et il s'enfuit au désert pour échapper à la fureur que cette prédiction soulève contre lui. Il est nourri d'abord par des corbeaux qui, soir et matin, lui apportent de la viande et du pain, ensuite, quand la source à laquelle il buvait fut tarie, par un baril de froment et par une cruche d'huile inépuisables, dont il partagea le contenu avec une veuve de Sarepta au pays de Sidon. Le fils de cette femme meurt subitement : il le ressuscite au nom de Jahvé, puis, toujours guidé par l'esprit d'en haut, il quitte sa retraite pour se présenter de nouveau devant Achab. Celui-ci l'accueille sans lui témoigner aucune rancune, mais il rassemble les prophètes païens et il les met face à face avec lui sur le Carmel. Les Phéniciens invoquent à grands cris leurs Baalim, se déchirent le corps à coups de couteau. Elie, après les avoir laissés s'épuiser en contorsions et en prières, implore Jahvé à son tour : le feu du ciel descend à sa voix et consume l'holocauste en un moment. Le peuple se rue sur les idolâtres, il les massacre, et la pluie commence à tomber. On dit qu'après cette épreuve Elie se retira encore une fois au désert et qu'il comparut, sur Horeb, devant l'Eternel. « Or voici, Jahvé passait, et un vent impétueux, qui fendait les montagnes et brisait les rochers, allait devant Jahvé, mais Jahvé n'était point dans le vent. Après le vent, un tremblement de terre, mais Jahvé n'était point dans le tremblement. Après le tremblement venait un feu, mais Jahvé n'était point dans ce feu, et après le feu un vent doux et subtil. Et voici, dès qu'Elie l'eut entendu, il enveloppa son visage de son manteau, et il sortit et il se tint à l'entrée de la caverne, et une voix lui fut adressée et lui dit : « Quelle affaire as-tu ici, Elie ? » Jahvé donc lui ordonna d'oindre Khazaël pour roi de Syrie et Jéhu, fils de Nimshi, pour roi sur Israël, et Elisée, fils de Shapat, pour prophète en sa place, et « quiconque échappera de l'épée de Khazaël, Jéhu le fera mourir, et quiconque échappera à l'épée de Jéhu, Elisée le fera mourir³ ». Le prophète que Jahvé honorait directement de sa parole était au-dessus des lois communes de l'humanité ; Elie monta vivant au ciel, sur un char de feu⁴. Ainsi le veut la tradition, et son exagération même nous montre quelle impression puissante le grand prophète avait laissée sur l'esprit de son peuple.

Cette première tentative de réforme n'était pas destinée à aboutir : elle fut pourtant assez sérieuse pour ajouter une querelle de religion aux malheurs de la guerre étrangère. Benhadad 1^{er} mort, Achab avait rompu aussitôt son vasselage : Benhadad II convoqua ses vassaux et marcha droit sur Samarie. Le roi implora la paix aux conditions qu'il plairait au vainqueur de lui indiquer : la réponse à ses ouvertures fut si outrageante, que les Hébreux se résolurent à tout braver plutôt que de l'accepter. La fortune leur revint avec le courage : Benhadad fut surpris en plein midi par une brusque sortie, la panique bouleversa son

¹ *I Rois*, xv, 13.

² Wellhausen, *Prolegomena*, p. 505 sqq.

³ *I Rois*, xix, 8-17.

⁴ *II Rois*, ii, 1-12.

camp, et son armée se sauva en désordre jusque sur le territoire de Damas. L'année suivante, au lieu de s'engager sur le territoire montueux d'Ephraïm, où elle perdait l'avantage du nombre, elle campa dans la plaine de Jezréel, près de la petite ville d'Aphek. Elle fut battue comme elle l'avait été sous les murs de Samarie, et Benhadad capturé dans la déroute. Malgré ces défaites répétées, la puissance de Damas était encore si redoutable et la prison du roi si loin de rien terminer, qu'Achab n'osa point pousser sa victoire à fond. Il accueillit son captif « en frère », malgré l'opposition jalouse de quelques prophètes, et il le renvoya en liberté, après avoir conclu avec lui un traité d'alliance offensive et défensive. Israël rentra en possession des cantons qui lui avaient été ravés sous les règnes précédents, et les Juifs eurent le droit d'occuper à Damas un quartier particulier : c'était la contrepartie et la revanche de la paix imposée à Omri par Benhadad ^{1er} **1**.

La lutte cessait à peine quand les Assyriens surgirent sur l'Oronte. Benhadad avait suivi leurs progrès d'un oeil inquiet, et il s'était préparé à les recevoir chaudement. Il avait renouvelé ses alliances avec Hamath, avec Arad et la Phénicie, il avait réclamé des contingents d'Israël et des Arabes, racolé des auxiliaires jusqu'en Égypte et au pays d'Ammon. Lorsque, au début de l'automne de 854, Salmanasar franchit l'Euphrate, il marcha bravement au-devant de lui et il lui offrit la bataille à Karkar **2**. Il avait sous ses ordres deux mille chars et dix mille Hébreux d'Achab, sept cents chars, sept cents cavaliers, dix mille fantassins d'Hamath, mille mercenaires égyptiens, mille Ammonites qui, joints aux contingents de ses vassaux, formaient une armée de soixante-deux mille neuf cents fantassins, dix-neuf cents cavaliers et quatre mille huit cent dix chars ; un chef arabe, nommé Djendib, lui avait amené un corps de mille chameaux. Il perdit quatorze mille des siens et il fut contraint d'évacuer la vallée de l'Oronte **3**. Néanmoins il avait opposé une résistance si acharnée et sa retraite s'était opérée en si bon ordre que Salmanasar ne se hasarda pas à pousser plus avant. Il ne revint pas non plus l'année d'après, embarrassé qu'il était au sud-est de son empire. Mardoukshoumizkour, roi de Babylone, trahi et vaincu par son frère illégitime, Mardoukbelousatè, l'avait appelé à l'aide : il ravagea, dans une première campagne (852), les districts situés au nord du Tournat ; dans une seconde, il battit le prétendant, le tua, s'empara de Babylone, de Barsip, de Kouti, et descendit dans la Chaldée maritime **4**.

La paix n'avait pas duré entre Achab et Benhadad. En traitant de la restitution des villes juives, on avait négligé de mentionner Ramoth-Galaad. C'était cependant une place importante : elle commandait la rive gauche du Jourdain et elle menaçait à la fois Israël et Juda. Achab voulut profiter de l'issue douteuse de la campagne contre les Assyriens pour réparer son oubli, et il se procura des alliés afin de l'appuyer dans son entreprise. Un grand changement d'esprit et de politique venait de s'accomplir à Jérusalem. Jehoshaphat (Josaphat) était un adorateur fervent de Jahvé ; mais sa piété ne le rendait pas aveugle aux nécessités politiques du temps présent. L'expérience des règnes précédents avait prouvé combien la rivalité était funeste aux deux adversaires : par l'effet de leurs discordes, Moab, Ammon, Édom, les fiefs philistins avaient secoué le joug ; Damas était devenue la capitale d'un royaume redoutable et elle menaçait de restaurer l'empire de David à l'avantage de Benhadad. La crainte d'être attaqué à son tour,

1 *I Rois*, xx.

2 Karkar était au voisinage d'Hamath (Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1885, p. 180).

3 Un autre texte porte vingt mille cinq cents.

4 Maspero, *les Empires*, p. 69-75.

si les tribus d'Israël succombaient, prévalut sur les récriminations des prophètes de Jahvé, à qui la haine de Baal fermait les yeux sur le danger de la patrie. Josaphat se convainquit de la nécessité d'effacer le passé et de réunir toutes les forces de la nation contre les Syriens. Il maria son fils Joram avec Athaliah, fille du roi d'Israël¹, et quand Achab le pria de l'accompagner sous les murs de Ramoth-Galaad, il y consentit volontiers². Pour la première fois depuis près d'un siècle, les milices de Juda entrèrent sans intentions hostiles sur le territoire d'Ephraïm et les deux moitiés de la nation se confondirent sous les mêmes drapeaux.

Josaphat s'était montré actif et belliqueux dès le début de son règne : il avait conduit contre ses voisins du sud plusieurs expéditions heureuses qui affermirent son autorité sur Édom³. Sa valeur échoua contre la fortune de Benhadad. Il manqua d'être pris dans le combat qui s'engagea en vue de Ramoth, et son armée fut à moitié détruite. Achab, blessé mortellement d'une flèche au commencement de la journée, demeura vaillamment à son poste et mourut d'épuisement vers le coucher du soleil : ses soldats, saisis de panique, se débandèrent (853). Achaziah ramena le corps de son père à Samarie. Josaphat s'enfuit à Jérusalem⁴.

Israël retomba au rang de vassal, probablement aux mêmes conditions qu'avant la victoire d'Aphek, et ses rois, Achaziah (853-851), puis Joram, durent fournir leurs contingents habituels à Benhadad contre l'Assyrie. Salmanasar, après avoir réglé les affaires de Babylonie, revint à la charge après 850 et deux fois de suite, en 849 et en 848, il affronta le choc de la coalition syrienne. En 848, dix mille des Damasquins périrent, une partie de leurs chariots et de leur matériel de guerre resta sur le champ de bataille. Mais les Assyriens, toujours victorieux, s'il faut les en croire, étaient toujours trop affaiblis par leur victoire pour en user. Ils employèrent les deux années suivantes à soumettre quelques tribus de l'Arménie et des marches médiques et ils ne reparurent en Syrie que vers 846, sans plus de succès qu'à l'ordinaire⁵. Benhadad ne laissa pas entamer son royaume, et Salmanasar, découragé par son opiniâtreté, se résigna à lui accorder quelque répit à peine débarrassé de cet adversaire, il se rejeta sur les Hébreux.

Ils avaient déjà réparé leur désastre (853-851). Après la bataille de Ramoth-Galaad, Mesha, roi de Moab, avait refusé le tribut que son peuple payait depuis quarante ans aux rois d'Israël⁶. Ses débuts furent heureux : il rafla du coup Médéba, Nébo, Atarôt, que les gens de Gad avaient possédés de tout temps, Hononaim, égorga la population hébraïque ou l'emmena en esclavage, lui substitua partout des colons moabites, puis fortifia la plupart des villes, à commencer par Dhibon, sa capitale⁷. L'événement prouva que ces mesures de prudence étaient bien entendues. Joram, qui avait succédé à Achaziah en 854, ne se sentit pas assez fort pour le réduire à lui seul et il appela Josaphat à son secours. Comme les deux confédérés n'osaient mener l'attaque vers le nord, par crainte des garnisons syriennes qui étaient en Galaad, ils la dirigèrent au sud de la mer Morte et ils vinrent assiéger le Moabite dans sa cité royale. Malgré quelques succès partiels, l'entreprise avorta. Mesha, serré de près et désespérant des hommes, eut recours au moyen suprême que la religion lui offrait en pareil cas : il dévoua son

¹ Cf. *II Rois*, VIII, 48, combiné avec *II Rois*, VIII, 26.

² *I Rois*, XXIX, 1-19 ; *II Chroniques*, XVII, 1-27.

³ *II Chroniques*, XVIII.

⁴ *I Rois*, XII, 20-29 ; *II Chroniques*, XVIII, 28-34.

⁵ Maspero, *Les Empires*, p. 75-78.

⁶ Ces faits nous sont connus par la fameuse stèle de Dinbân, découverte en 18669 par M. Clermont-Ganneau, et dont les fragments sont conservés au Musée du Louvre.

⁷ *II Rois*, III, 4-27.

fils à Kamosh et il le brûla sur la muraille, en présence du camp ennemi. A la vue des fumées de l'holocauste, les Israélites, convaincus que Jahvé serait désormais sans force, furent saisis de terreur et se débandèrent. A dire vrai, une invasion de Benhadad dut être pour quelque chose dans le triomphe des Moabites. Il fonda sur Ephraïm et il monta jusqu'à Samarie : elle tint bon, et Benhadad, désespérant de la forcer, leva le siège au moment où la famine l'avait déjà presque rendue. Il ne devait plus rentrer en Israël : malade et presque mourant, il fut achevé par Khazaël, un de ses officiers, qui se proclama roi en sa place¹. Il avait régné près de trente ans, non sans gloire. Il avait noué d'étroites alliances avec Hamath et avec la Phénicie, dominé trente-deux rois vassaux, et résisté vaillamment aux Assyriens ; il avait essayé de conquérir la Palestine entière, et s'il n'avait pas réussi, au moins avait-il soumis presque tout le pays de Galaad entre le Hauran et la frontière de Moab. Damas était devenue entre ses mains la capitale réelle et le boulevard de la Syrie.

Khazaël ne se montra pas indigne du haut rang où son crime l'avait élevé. Il se fit reconnaître sur les deux versants de l'Anti-Liban et sur la majeure partie de la Syrie septentrionale. Quand Joram et Achaziah renouvelèrent contre Ramoth de Galaad la tentative qui avait été si funeste à leurs prédécesseurs quelques années auparavant, ils échouèrent comme Achab et Josaphat², et leur défaite amena une révolution où la dynastie d'Omri sombra. Mais alors Salmanasar, après avoir combattu les tribus du haut Euphrate (845), poussé une pointe sur le plateau de Médie (844) et guerroyé avec les peuples de l'Amanos (843), recommença les hostilités contre l'Aram. Khazaël l'attendit dans une position choisie avec soin et il fut vaincu. C'était la bataille la plus sanglante qui eût été livrée jusqu'alors par les Assyriens, mais elle fut décisive : les Damasquins perdirent seize mille hommes de pied, quatre cent soixante-dix cavaliers, onze cent vingt et un chars. Damas, assiégée, échappa à la rage des vainqueurs, mais les avant-gardes ninivites pénétrèrent jusque dans les montagnes du Hauran, pillant et brûlant tout. Les rois de Sidon et de Tyr, craignant un sort pareil pour leurs États, s'empressèrent de payer volontairement une redevance. Israël envoya en tribut des barres d'or et d'argent, des plats, des coupes et des ustensiles d'or, des sceptres et des armes : ce fut le début des relations directes entre lui et l'Assyrie (842)³.

Le prince qui les inaugura, Jéhu, venait d'être porté au trône par une des révolutions les plus tragiques que les historiens hébreux aient enregistrées. Les prophètes n'avaient jamais pardonné à la maison d'Omri l'introduction des religions phéniciennes. Déjà Élie avait songé à détrôner Achab et à le remplacer par Jéhu⁴ ; Élisée, le disciple favori et le successeur d'Eue, exécuta le projet de son maître. Joram avait été blessé devant Ramoth et il s'était retiré pour se guérir au palais de Jezréel, loin de sa capitale et de son armée. Un émissaire d'Élisée s'introduisit dans le camp, à Ramoth, et « voici, les capitaines étaient assis, et il dit : "Capitaine, j'ai à te parler". Et Jéhu répondit : "A qui de nous t'adresses-tu ?" Et il dit : "A toi, capitaine". Lors, Jéhu se leva et entra dans la maison ; le jeune homme lui versa l'huile sur la tête, lui ordonna de détruire la race d'Achab et s'enfuit. Alors, Jéhu sortit vers les serviteurs de son maître, et ils lui dirent : "Tout va-t-il bien ? Pourquoi ce fou est-il venu vers toi ?" Il leur répondit : "Vous connaissez l'homme et vous savez ce qu'il peut dire". Mais eux : "Ce n'est pas

¹ *II Rois*, vi, 8 ; viii, 15.

² *II Rois*, viii, 28-29.

³ Maspero, *les Empires*, p. 79-87.

⁴ *I Rois*, xix, 16.

cela ; déclare-nous donc maintenant ce qui en est". Il reprit donc : "Après m'avoir conté telle et telle chose, il m'a dit : "Ainsi a dit Jahvé : Je t'ai oint pour être roi sur Israël". Alors, ils se hâtèrent et prirent chacun leurs vêtements et lui en firent un divan au plus haut des degrés, et sonnèrent de la trompette et proclamèrent : "Jéhu a été fait roi". » Achaziah de Juda était venu rendre visite à son oncle et à sa grand'mère Izebel. Quand la vigie annonça qu'on voyait une troupe s'avancer, les deux rois, au lieu de s'enfuir, montèrent sur leurs chariots pour aller à sa rencontre : c'était se livrer sans défense aux mains de l'ennemi. Jéhu perça Joram d'une flèche et il abandonna aux gens de sa suite Achaziah, qui s'échappait. En apprenant le meurtre et l'approche du meurtrier, la vieille Izebel voulut du moins mourir en reine : « elle farda son visage, orna sa tête et regarda par la fenêtre. - Et comme Jéhu entra dans la porte, elle dit : "En a-t-il bien pris à Zimri qui tua son seigneur ?" - Et il leva sa tête vers la fenêtre et dit : "Qui est ici de mes gens ? qui ?" »

Alors deux ou trois eunuques regardèrent vers lui, - et il leur dit : "Jetez en bas". Et ils la jetèrent, de sorte que son sang rejaillit contre la muraille et contre les chevaux ; et il passa par-dessus elle ». Restaient les princes de la maison d'Achab, au nombre de soixante-dix selon la tradition : il ordonna qu'on lui envoyât leurs têtes de Samarie et il les exposa en deux tas à la porte du palais de Jezréel. Les princes de la maison de Juda, qui venaient rejoindre Achaziah, furent assassinés de même sur le bord de la route ; les adorateurs et les prêtres de Baal, réunis par trahison dans le temple, furent égorgés jusqu'au dernier, et Jahvé resta seul maître d'Israël. Le contrecoup de cette révolution se fit sentir à Jérusalem d'une manière assez imprévue. Athaliah, fille d'Izebel et mère d'Achaziah, voyant la race de Josaphat à peu près détruite, extermina ce qui en survivait : un seul enfant, Joas, échappa par les soins du grand prêtre. Le massacre achevé, elle saisit le pouvoir, s'entoura d'une garde phénicienne et pratiqua officiellement la religion de son Baal. Le crime de Jéhu avait donc produit ce résultat singulier de rehausser la religion nationale en Israël pour l'abaisser dans Juda : Jahvé trôna seul dans Samarie, mais Baal s'installa dans Jérusalem à côté de Jahvé¹.

La réforme de Jéhu n'avancait pas beaucoup les affaires des Hébreux : Khazaël était toujours menaçant. Deux ans après sa première défaite, en 840, il avait de nouveau affronté les Assyriens, mais sans succès : il avait perdu quelques forteresses et payé tribut, de même que les rois de Tyr, de Sidon et de Gébel. Ce fut son dernier essai de résistance contre Salmanasar ; plutôt que de s'exposer à des malheurs inévitables, il préféra acheter par des cadeaux le droit de poursuivre en paix ses entreprises contre les Israélites. Elles lui réussirent au delà de toute espérance : Jéhu était meilleur assassin que général et il fut battu « sur toutes ses frontières, - depuis le Jourdain jusques au soleil levant, dans tout le pays de Galaad, des gens de Gad, de Ruben et de Manashshé, depuis Aroer qui est sur le torrent d'Arnon jusques en Galaad et en Bashan² ». Damas, humiliée au nord par les Assyriens, était encore assez puissante pour humilier les Juifs au midi. Mais ses forces ne répondaient plus à l'ambition de ses maîtres: épuisée par trop de guerres successives, elle tendait à s'effondrer sur elle-même au premier choc sérieux. Si, au milieu de la faiblesse universelle, elle était encore le boulevard de la Syrie, ce n'était qu'un boulevard branlant et ruiné à demi.

¹ II Rois, II-XI, 2.

² II Rois, X, 32-33.

Elle vaincue, l'oeuvre principale de Salmanasar était accomplie. Son père avait conquis la Syrie du nord : lui, fit un pas de plus dans la direction de l'Égypte, en abattant les royaumes de la Syrie centrale. Le reste de son règne se passa presque entier dans des expéditions contre le nord et contre l'est. Deux années de guerre lui livrèrent les deux versants de l'Amanus, la Cilicie plane, et Tarzi (Tarse) elle-même (831) ; le pays d'Ourartou et de Van en Arménie résista trois ans et céda à son tour. Cependant l'âge était venu et avec lui les infirmités : le vieux roi, las enfin de tant de fatigues, quitta les camps et céda le commandement à ses généraux. Son fils aîné, Assourdainabal, estima qu'il vivait trop longtemps et souleva contre lui plus de la moitié de son empire. Assour, Amid, Arbèles et vingt-quatre autres villes participèrent à la rébellion : Kalakh et Ninive demeurèrent fidèles. Salmanasar abdiqua au profit de son second fils, Shamshiadad. En moins de quatre ans la révolte fut étouffée : Assourdainabal fut tué, et Salmanasar eut du moins la consolation de mourir en paix, après trente-cinq ans de règne (825)¹.

Décadence de l'empire assyriens ; l'Ourartou ; les prophètes d'Israël : Jéroboam II ; Tiglatphalasar III ; chute de Damas.

Après lui la suprématie militaire de l'Assyrie se maintint quelque temps encore. Shamshiadad IV (824-812), par des assauts répétés, eut raison des tribus du Nairi et conquit la Médie jusqu'au pays de Parsoua², sur les bords du lac d'Ouroumiyèh. Mardoukbalatsouikbî, le plus puissant des princes qui régnaient alors sur la Babylonie, plia sous le choc, malgré l'assistance de l'Élam et des Araméens : il perdit sept mille hommes, deux cents chars avec son étendard royal et ses bagages, à la bataille de Daban (849). Cette victoire ne fut pas décisive, non plus que deux autres campagnes dirigées en 812 et 811 contre Babylone ; elle prépara du moins les voies à Adadnirari III (842-784), qui asservit les princes Chaldéens. Adadnirari III se montra aussi remuant que l'avaient été son père et son aïeul : chacune de ses années est marquée par une expédition triomphale. Il pénétra sept fois en Médie, envahit deux fois le pays de Manna³ et trois fois la Syrie. Mariah, roi de Damas et l'un des successeurs de Benhadad III, s'était insurgé : il l'assiégea et il le força dans sa ville royale. La rapidité avec laquelle il l'avait châtié empêcha les voisins de suivre cet exemple : la Phénicie, Israël, Édom, les Philistins n'osèrent point s'agiter pendant toute la durée du règne⁴. L'empire assyrien s'étendait alors sur la meilleure partie de l'Asie antérieure : par ses vassaux il touchait d'une part au golfe Persique et à l'Élam, d'autre part à la mer Rouge et à l'Égypte. A l'Orient, il dominait sur les cantons montagneux où les affluents du Tigre prennent leur source. En Arménie, il avait fait peu de progrès depuis le temps de Tiglatphalasar 1^{er} : il occupait le pays au Sud et à l'Ouest du lac de Van jusqu'aux sources du Tigre, mais au delà les difficultés du terrain et la vaillance des habitants ne lui avaient pas permis de s'implanter de manière

¹ Maspero, *les Empires*, p. 87-95.

² Un canton montagneux dans le voisinage de la Médie, d'après Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 173 ; Sayce le place sur la rive occidentale du lac d'Ouroumiyèh, d'après le témoignage des inscriptions de Van (*The Decyphermment of the Vannie Inscriptions*, dans les *Verhandlungen des V^{en} internationalen Orientalisten-Congresses zu Berlin*, 2^{er} Theil, 1^{ste} Hälfte, p. 310).

³ Manna est placé par Sayce, toujours d'après les inscriptions vanniques, entre le territoire de Van et celui de Parsoua (*loc. laud.*).

⁴ Une des femmes d'Adadnirari se nommait Sammouramat. Comme ce nom est le type original du nom de Sémiramis, on a préposé de reconnaître en cette Sammouramat la Sémiramis d'Hérodote, qui vivait un siècle et demi avant Nabopolassar et qui avait embelli Babylone. Cette Sémiramis elle-même serait le prototype de la Sémiramis légendaire. Ces deux hypothèses n'ont pas été généralement admises.

durable. La Mésopotamie, la Chaldée, la Syrie du Nord, confessaient sa supériorité ; même Salmanasar et ses successeurs avaient dépassé le Taurus et l'Amannus, et les plaines de la Cilicie, les Toubal, les habitants de la Cappadoce, leur obéissaient. La côte syrienne, de l'embouchure de l'Oronte à Gaza, et tous les royaumes de l'intérieur entre la mer et le désert, relevaient d'eux¹. On pouvait déjà leur appliquer les paroles du prophète hébreu ils étaient « comme le cèdre au Liban, dont la taille s'est haussée par-dessus tous les arbres des champs. - Tous les oiseaux du ciel ont fait leur nid dans ses branches, et toutes les bêtes des champs ont fait leurs petits sous ses rameaux, et les grandes nations ont habité sous son ombre.² »

Monté à ce degré de gloire et de puissance, l'empire s'affaissa d'un coup. Un rival se dressa devant lui qui, un demi-siècle durant, balança sa fortune et menaça de le supplanter dans l'hégémonie de l'Asie occidentale, l'Ourartou. Le pays tourmenté où le Tigre et l'Euphrate prennent leurs sources était habité alors par une seule race, les Kaldi, différente des Arméniens modernes, mais affiliée vraisemblablement aux Géorgiens et à quelques autres nations du Caucase. Il était morcelé en un grand nombre de principautés minuscules auxquelles il n'est pas toujours facile d'assigner une position certaine sur la carte ; la plus importante était celle de Biainas, dont la capitale, Dhouspas, est notre ville moderne de Van³. Les rois, entrés en contact avec l'Assyrie dès le règne d'Assournazirabal, se civilisèrent à l'école de leurs adversaires et ils apprirent d'eux l'art de l'écriture. Loutipris, puis Shardouris II attirèrent à leur cour des scribes ninivites qui rédigèrent les documents officiels dans leur langue, et qui prodiguèrent les épithètes les plus ronflantes du protocole assyrien à leurs patrons barbares. L'Assyrien fut, dans ces premiers temps, l'idiome savant des Kaldi, mais, dès le règne d'Ishpouinis 1^{er}, fils de Shardouris, le système fut appliqué aux dialectes indigènes avec quelques modifications : déjà nombre d'inscriptions conçues dans le parler de Van ont été découvertes, et chaque jour le sol de l'Arménie nous en rend de nouvelles. Elles nous introduisent dans un monde étrange, où nous ne sommes pas encore à notre aise pour nous orienter. L'Ourarti adorait trois divinités principales, Khaldis, le dieu suprême, l'éponyme de la race, Téishbas, le maître de l'air et des cieux, Ardinis, le soleil. Une armée de dieux secondaires se ralliait autour de cette trinité, Aouis, l'eau, Ayas, la terre, Selardis, la lune, Irmousinis, Adaroutas, Kharoubainis : une seule inscription en énumère quarante-six dont plusieurs avaient été empruntés aux nations voisines. Il semble qu'au début, ce panthéon ne renfermât point de déesse : la seule qu'on y rencontre, Sharis, paraît n'être qu'une doublure d'Ishtar. Les textes historiques ne font pas grand cas de ces personnages subalternes et ils les comprennent tous sous un titre collectif, celui d'enfants de Khaldis. Les rois de Van, sans cesse en armes, domptèrent graduellement les principautés du voisinage, celle des Mannai, le Mousassir, le mont Mildish, et mainte autre dont le nom n'éveille aucune idée précise dans notre esprit, Sisirikhadris, Oudoukhais, Irdaniou dans le pays d'Iskigoulou, Baltou, Khaldiri. Le plus ancien d'entre eux, après Shardouris 1^{er}, Aramé, commandait déjà au Milid, sur la rive occidentale de l'Euphrate. Ses successeurs, Shardouris II et Ishpouinis, gagnèrent du terrain vers l'Est et vers le Sud, malgré les défaites que leur firent subir Salmanasar II (829) et Shamshiadad IV (849>. Me-

¹ Sur les limites de l'Assyrie sous Adadnirari, voir les observations très justes de Delattre, *Esquisse de Géographie assyrienne* (extrait de la *Revue des Questions historiques*, 1885, p. 22-29), et le *Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 74-84.

² *Ezéchiel*, xxxi, 3-6.

³ Dhouspas est la Thospia de Ptolémée (V, 13, 19 ; VIII, 19, 12), qui avait valu au lac le nom de Thospitès.

nouas, le fils d'Ishpouinis, poussa ses armes en tout sens, de l'Araxe au Taurus, puis au lac d'Ouroumiyah, et son fils Argishtish 1^{er} entama l'Assyrie : le Parsoua et le Khoubouskhia passèrent sous sa suprématie. Les souverains ninivites s'évertuèrent en vain à les refouler dans les montagnes les épidémies qui décimèrent l'Asie vers cette époque et l'épuisement de la population entravèrent leurs efforts. Ils finirent par désespérer de leur cause et par s'abandonner à leur sort sans résistance.

Salmanasar III (782-772), fils d'Adadnirari III, commença la décadence ; après une seule incursion contre Damas (772), il fut contraint d'évacuer la Syrie. Sous Assourdân II (772-754), tandis que l'Ourartou ne cessait de s'accroître, la révolte éclata aux portes mêmes de Ninive, dans le pays d'Arrapkha et dans la ville de Gôzan. Elle fut réprimée, mais elle acheva de briser la force du peuple et l'énergie du souverain ; au lieu qu'Assournazirabal, Salmanasar, Shamshiadad, Adadnirari, avaient marqué chaque année d'une expédition heureuse, Assourdân II resta neuf années en paix sur les dix-huit qu'il régna. Sous Assournirari II (754-745), ce fut pis encore : en huit ans il n'y eut que deux campagnes, dirigées toutes deux contre le pays de Namri, à quelques journées à peine de la capitale. Les traditions classiques plaçaient vers cette époque une première destruction de Ninive. Elles ignoraient le nom des grands princes du siècle précédent et elles les remplaçaient par une lignée de rois fainéants, issus de Ninus et de Sémiramis. Sardanapale, le dernier d'entre eux, vivait dans le harem, entouré de femmes, habillé en femme et livré aux travaux d'une femme. Deux des princes tributaires, Arbakès le Mède et Bélésys de Babylone, le virent occupé de la sorte et ils s'insurgèrent ainsi que leurs peuples. L'imminence du danger éveilla en lui les qualités guerrières de sa race : il se mit à la tête de l'armée, il battit les rebelles et il les achevait, quand des troupes qui arrivaient de Bactriane à son secours firent défection et passèrent à l'ennemi. Il s'enferma dans Ninive et il y résista deux ans à tous les assauts ; la troisième année, le Tigre, gonflé par les pluies, déborda et renversa les murailles sur une longueur de vingt stades. Sardanapale se rappela alors qu'un oracle lui avait garanti la victoire jusqu'au jour où le fleuve se tournerait contre lui, et il ne voulut pas tomber vivant aux mains de ses sujets : il se brûla dans son palais avec ses trésors et ses femmes¹. C'est un roman et rien de plus ; mais les monuments nous prouvent que pendant trente années, entre Adadnirari IV et Tiglatphalasar III, l'Assyrie déchet du haut rang où la valeur de ses princes l'avaient portée un siècle durant².

Sa faiblesse avait rendu les peuples de Syrie à eux-mêmes : ils n'usèrent de leur liberté que pour se déchirer mutuellement et pour s'abîmer de plus en plus dans leurs discordes. Athaliah avait tenté d'anéantir la maison de Josaphat et d'introduire officiellement en Juda le culte de Baal : elle ne réussit ni dans l'une ni dans l'autre de ses entreprises. Le grand prêtre Jehoiada avait dérobé au massacre un fils d'Achaziah, nommé Joas, et il l'avait nourri secrètement dans le temple. Ses menées débauchèrent à la longue les commandants de la garde et d'autres chefs militaires ; quand il fut assuré de leur appui, il leur révéla l'existence de l'enfant et il le proclama roi devant eux. Athaliah, accourue au bruit, fut tuée ; Mattan, le grand prêtre de Baal, partagea son sort³. Jehoiada s'imposa comme tuteur au

¹ Sur la légende de Sardanapale, voir Ctésias, *Fragments*, édit. Didot, p. 39-41 ; cf. Diodore, II, 23-25 ; Athénée, XII, 7, etc.

² Maspero, *les Empires*, p. 102-113. C'est ici que M. Oppert place la lacune qu'il a cru reconnaître dans le canon assyrien (*Inscriptions assyriennes des Sargonides*, p. 3-18 ; la *Chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes*, 1-17).

³ *II Rois*, XI ; cf. Wellhausen, *Prolegomena*, p. 204-208.

souverain nouveau, qui avait sept ans à peine : ce fut le règne des prêtres. Ils se confièrent à eux-mêmes l'administration des domaines de Jahvé et ils s'approprièrent sans scrupule le meilleur des revenus sacrés : le scandale devint si fort que Joas dut leur en retirer la libre disposition. Israël était dans une situation pire que celle de Juda. Général médiocre, politique plus médiocre encore, Jéhu ne put repousser Khazaël. Le Syrien pénétra jusqu'à Gath, sur la frontière philistine, « et tourna son visage pour monter vers Jérusalem ». Joas acheta la paix : il déroba au sanctuaire ce que Josaphat, Joram et Achaziah, ses pères, y avaient consacré, et tout l'or qui se trouva dans les trésors du temple et du palais, il l'envoya à Khazaël, pour que celui-ci se retirât de devant Jérusalem¹. La misère fut au comble sous le fils de Jéhu : « Joachaz fit ce qui déplait à Jahvé, et la colère de Jahvé s'embrasa contre Israël et le livra entre les mains de Khazaël, roi de Syrie, et entre les mains de Benhadad, fils de Khazaël, durant tout ce temps-là² ». Joas, délivré par la retraite des Syriens des attaques du dehors, et par la mort de Jehoiada d'un maître dont l'autorité lui pesait depuis longtemps, essaya de se soustraire à l'influence sacerdotale ; il souleva la haine du clergé et il fut assassiné dans son lit. Son fils Amaziah l'enterra au tombeau des rois et le vengea par le supplice des meurtriers : mais, avec une générosité rare chez les gens de son siècle, « il ne fit point périr les enfants de ceux qui avaient égorgé son père³ ». Deux années auparavant, Joachaz s'était éteint à Jérusalem dans la misère, laissant des coffres vides, une armée impuissante et un État réduit de moitié⁴.

Tant de malheurs, frappant coup sur coup, avaient remué fortement les esprits. Puis d'autres désastres étaient survenus : la famine, la sécheresse, la peste⁵ ; enfin, l'apparition soudaine des Assyriens avait porté l'angoisse au comble. Depuis l'établissement du royaume, les Hébreux avaient vécu dans une sorte de petit monde, où de petits États, taillés sur le même modèle qu'eux, Moab, Ammon, Gaza, Tyr, même Damas, se livraient de petites batailles propos de bourgades obscures et de cantons à moitié déserts. Une fois seulement, au temps de Sheshonq, ils avaient senti la main d'un des grands empires orientaux s'appesantir sur eux, mais pour un instant seulement. L'entrée en lice d'une nation nouvelle, plus féroce, et plus belliqueuse encore, que l'Égypte, les rappela au sentiment de leur propre faiblesse et les poussa à comparer leur dieu national aux dieux de leurs vainqueurs. Certes, il n'y avait guère place pour le doute absolu et pour la négation de toute divinité, à cette époque de foi superstitieuse ; mais beaucoup en arrivèrent à se demander si Jahvé était réellement aussi puissant qu'on l'avait cru jusqu'alors. Les dieux de Damas et d'Assour, qui venaient de foudroyer Gath, Galnéh, Hamath⁶, ceux de Tyr et de Sidon qui octroyaient aux Phéniciens le commerce du monde entier, ceux même de Moab et d'Ammon, ne valaient-ils pas mieux qu'un dieu toujours humilié malgré ses promesses ? Israël leur prêta hommage avec plus d'ardeur qu'il n'avait jamais fait auparavant : il se prosterna devant toutes les armées du ciel, il s'attroupa autour des reposoirs de Kevân, l'étoile d'El, il se pressa dans les tentes du roi des dieux⁷. Jahvé ne perdit rien à l'adjonction de ces partenaires, loin de là : le peuple redoubla de piété à son égard, et les souverains suivirent l'exemple du peuple. Plus qu'autrefois

¹ *II Rois*, XII, 17-18.

² *Ibid.*, XIII, 1-8.

³ *II Rois*, XIV, 5-6.

⁴ *Ibid.*, XIII, 9-10 ; XIV, 1.

⁵ *Amos*, IV, 4-11.

⁶ *Ibid.*, VI, 1-2.

⁷ *Amos*, V, 25-27.

peut-être, on alla en pèlerinage à Béthel, à Gilgal, à Mizpah, à Pnouel, à Bershéba ; chaque matin, on apportait les sacrifices, tous les trois jours les dîmes, et les dons volontaires affluaient¹. Mais ce culte dont on ne sevrerait pas le dieu national, on le mêlait le plus qu'on pouvait de pratiques en usage chez les étrangers et qu'on supposait lui être agréables. Achaz de Juda érigea dans le temple de Jérusalem un autel construit sur le modèle de ceux qu'il avait admirés à Damas². Les jeûnes et les pénitences publiques se multiplièrent³, avec les holocaustes. Les dieux cananéens aimaient la chair grillée du premier-né : Achaz eut recours au même moyen qui avait si bien servi Mesha contre Israël, et il brûla son fils en l'honneur de Jahvé⁴. L'usage de passer les enfants par le feu devint si général à Jérusalem, qu'on réserva, au pied de la colline, un endroit spécial où ces horreurs s'accomplirent au plein jour⁵. L'influence du sacerdoce officiel et des collèges de prêtres ne pouvait que gagner à ce redoublement de ferveur religieuse. On a vu le rôle prépondérant que Jehoïada avait joué dans la catastrophe d'Athaliah : pourtant le grand pontife n'était encore que l'humble serviteur du roi, et mal lui en prit de l'avoir oublié, quand son protégé Joas eut atteint l'âge d'homme. Dans le royaume du nord, les révolutions de palais, les guerres étrangères, les usurpations, surtout l'existence de plusieurs sanctuaires aussi bien achalandés l'un que l'autre, ne permirent pas au clergé royal d'ancrer solidement sa prépondérance. Dans le royaume du sud, qui était plus petit et moins exposé aux assauts du dehors, il acquit bientôt une force et une stabilité extraordinaires. Comme toutes les corporations influentes, il tendit à devenir une classe fermée, où l'on n'admit que les descendants des familles vouées depuis longtemps à la prêtrise, une tribu qui figura dans la légende à côté des douze autres tribus d'Israël et qui prétendit se rattacher directement à Lévi, fils de Jacob. Israël protesta contre cette centralisation du culte et contre l'unité de sanctuaire qui l'avait produite : vers la fin du neuvième siècle, il promulgua le petit code connu sous le nom de Livre de l'Alliance⁶. La morale et les règles de conduite en étaient de mise dans les deux royaumes, et elles ne sont probablement qu'un sommaire des lois en vigueur à cette époque; mais les versets du début visent directement l'idée du temple de Jérusalem et ils la condamnent. « Tu me feras un autel de terre, sur lequel tu sacrifieras tes holocaustes et tes oblations de prospérité, ton gros et ton menu bétail ; en quelque endroit que le mette la mémoire de mon nom, j'y viendrai vers toi et je te bénirai. Que si tu me fais un autel de pierre, ne le taille point, car, en le touchant avec le fer, tu le souillerais. Ne monte pas non plus à mon autel par des degrés, de peur que tu ne découvres ta nudité en y montant.⁷ » Les patriarches et les ancêtres de la race avaient adoré Dieu en plein air, sur des autels grossiers et bas, en présence de pierre brutes : il faut les imiter et non les clercs de Juda. D'ailleurs, en augmentant le nombre des sanctuaires, n'augmente-t-on pas celui des liens qui enchaînent Jahvé à ses enfants ?

Cependant, ni l'adoption des idoles étrangères, ni l'éclat du culte national, ni le développement du sacerdoce judéen, ne remédiaient aux malheurs publics : Damas et Assour ne cessaient pas de vaincre et de prospérer, Israël et Juda d'être vaincus et de dépérir. Les prophètes envisagèrent cette persistance de la

¹ *Ibid.*, IV, 4-5 ; V, 4-6.

² *II Rois*, XVI, 10-16.

³ *I Rois*, XXI, 9, 27-29.

⁴ *II Rois*, XVI, 5.

⁵ *Jérémie*, VII, 31 sqq.

⁶ *Exode*, XX, 23 ; XXIII, 30, où le livre de l'Alliance est inséré sous forme de discours adressé par Dieu à Moïse, sur le mont Sinai.

⁷ *Exode*, XX, 24-26.

mauvaise fortune de tout autre manière que les prêtres ne faisaient : ils y virent la preuve même de la grandeur de Jahvé et une raison nouvelle de n'honorer que lui. Le vulgaire confessait le Dieu d'Israël, mais il admettait aussi la réalité des dieux étrangers : là était l'origine de la colère de Jahvé contre les siens. Les dieux des nations ne sont pas des dieux, ils sont des non-dieux ils ne sont pas seulement impuissants et ridicules, ils n'existent pas ailleurs que dans l'imagination humaine. Jahvé, lui, est le dieu unique : il est, et nul n'est que lui, il a tiré l'univers du néant, il le conserve. Il aurait pu, s'il l'avait voulu, accorder sa protection particulière à l'une des nombreuses familles qu'il a placées ici-bas : « N'êtes-vous pas pour moi, ô fils d'Israël, ce que sont les fils des Koushites ? N'ai-je pas tiré Israël d'Égypte comme j'ai tiré les Philistins de Kaphtor et les Araméens de Kir ?¹ » Pourtant, par un privilège insigne, qu'il était libre de ne pas conférer, il a choisi Israël pour être son peuple et il lui a promis de le continuer en Canaan aussi longtemps qu'Israël lui restera fidèle. Israël a péché, Israël a dévié vers les faux dieux et il a manqué aux conditions du pacte qu'il avait conclu avec son Seigneur les malheurs qui l'accablent sont la juste punition de son manque de foi. Jahvé, ainsi conçu, cesse d'être le dieu d'une race pour devenir un dieu universel, et c'est bien sous l'image d'un dieu universel que nous le présentent les premiers prophètes dont nous lisons les oeuvres².

Le plus ancien d'entre eux, Amos, était né au bourg de Tekoâ, dans la tribu de Juda, mais son action s'exerça de préférence sur Israël³ : la vie politique était concentrée presque entière dans le royaume du nord, et c'était là qu'il convenait de frapper les grands coups. Amos, exalté par l'inspiration au-dessus des formules où le patriotisme de tribu emprisonnait l'idée de Jahvé, accable de ses imprécations « ceux qui se confient en Sion et qui se croient tranquilles en la montagne de Samarie », et qui pensent que tout leur est permis parce qu'ils sont le peuple de Dieu. « Poussez jusques à Kalnéh et vous en allez de là vers Hamath la Grande ; puis descendez à Gath des Philistins. Etes-vous meilleurs que ces royaumes-là et votre territoire est-il plus étendu que n'était le leur ?⁴ » Jahvé, qui ne les a pas épargnés, n'épargnera point les Hébreux. De même qu'il n'hésite pas à punir Damas, Gaza, les Philistins, Édom, Ammon, Moab, « il enverra le feu en Juda et il dévorera les palais de Jérusalem, à cause de trois crimes d'Israël et même de quatre⁵ ». Il prend donc les nations étrangères à témoin de la honte et des excès de ceux qui furent son peuple : « Portez votre attention sur les monts de Samarie, crie-t-il dans les palais d'Ashdod et dans ceux de l'Égypte, et regardez les grands désordres qui y sont et ceux à qui on fait tort au dedans d'elle⁶ ». Le Seigneur a en horreur l'injustice et la mollesse des grands, leur dureté à l'égard des faibles, leur superstition et leur fausse piété. « Je hais, je dédaigne vos fêtes ; - je ne sens point vos assemblées, - je ne prends pas plaisir à vos offrandes, - je ne regarde pas votre tribut de veaux gras ! - Loin de moi le bruit de vos cantiques, - et que je n'entende pas le son de vos lyres ! - Mais que le bon droit jaillisse comme l'eau, - et la justice comme un torrent qui ne tarit pas.⁷ » C'est donc dans une formule de morale universelle que Jahvé résume ce

¹ Amos, IV, 7.

² Sur cette transformation de l'esprit prophétique en Israël, cf. Wellhausen, article *Israël*, dans la nouvelle édition de l'*Encyclopædia Britannica*, t. III ; Kuenen, *Religion nationale et religion universelle*, p. 86 sqq.

³ Joël a le pas sur Amos d'après l'opinion reçue ; les arguments qu'on fait valoir en faveur de l'ancienneté de son oeuvre sont trop faibles pour emporter la conviction. Amos vivait vers le milieu du huitième siècle avant notre ère.

⁴ Amos, VI, 2.

⁵ *Ibid.*, I-II.

⁶ Amos, III, 9.

⁷ *Ibid.*, V, 21-24.

qu'il attend de son peuple élu, et, puisque celui-ci s'obstine à lui prodiguer ces honneurs à moitié païens dont il ne veut plus, le châtement ne sera pas long à venir : « Je déteste l'orgueil de Jacob, - et ses palais je les hais, - et j'enfermerai la ville et tout ce qui s'y trouve. - Alors s'il reste dix hommes dans une maison, - ils mourront ! - Et quand le parent chargé de l'enterrement - en prend un pour emporter le corps hors de la maison, - et qu'il dit à celui qui est au fond de la chambre - Y a-t-il encore quelqu'un avec toi ? - L'autre dira : Non ! - et il dira : Silence ! - ce n'est pas le cas de prononcer le nom de Jahvé !¹ » La colère divine poursuivra partout les coupables : « S'ils pénétraient dans le tombeau, - ma main les en arracherait ; - s'ils montaient au ciel, - je les en ferai descendre ; - s'ils se cachaient au sommet du Carmel, - je les y découvrirais et je les saisis ; - s'ils se dérobaient à nos yeux au fond de la mer, - j'y manderais le serpent pour les mordre ; - s'ils s'en allaient captifs devant l'ennemi, - j'y manderais l'épée pour les égorger !² » C'était la première fois qu'un prophète annonçait la ruine et l'exil : la notion de l'universalité de Dieu obscurcissait déjà dans Amos celle du patriotisme, mais pas assez complètement pour qu'elle l'empêchât de souhaiter le renouveau de sa race. Jahvé détruira la maison de Jacob, mais il ne l'exterminera pas entièrement ; les pécheurs mourront par l'épée, mais le royaume de David reflourira pour les fidèles. « Voyez, il vient des jours - où le moissonneur suivra de près le laboureur, - et celui qui presse les raisins touchera à celui qui jette la semence. - Et je ramènerai les captifs de mon peuple, d'Israël, - pour qu'ils rebâtissent leurs villes détruites et y demeurent, - et qu'ils replantent leurs vignobles et en boivent le vin, - et qu'ils se fassent des jardins et en mangent le fruit ! - Et je les replanterai dans le sol, et ils ne seront plus arrachés - de leur sol que je leur ai donné ! - C'est Jahvé, ton Dieu, qui le dit !³ »

L'avènement de Joas au trône d'Israël et d'Amaziah au trône de Juda sembla rajeunir et renforcer les Hébreux. Joas battit Benhadad III, près d'Aphek⁴ et dans trois autres combats, mais il ne le chassa pas complètement. On conta qu'avant d'affronter cette guerre il avait consulté le vieil Élisée mourant. Celui-ci lui avait ordonné de tirer des flèches contre terre en sa présence. « Le roi frappa trois fois, puis s'arrêta. - Et l'homme de Dieu se mit fort en colère contre lui et lui dit : "Il fallait frapper cinq à six fois, et tu aurais frappé les Syriens jusqu'à les anéantir ; mais maintenant tu ne les frapperas que trois fois".⁵ » Amaziah de son côté avait écrasé les Édomites dans la vallée du Sel, sur le champ de bataille de David, et il avait saccagé Sélah leur capitale. Enivré de son succès, il se crut appelé à rétablir le royaume de Salomon et il défia Joas dans Samarie. Celui-ci lui répondit par une parabole : « Le chardon qui était au Liban fit dire au cèdre qui est au Liban : "Donne ta fille pour femme à mon fils". Mais une bête sauvage du Liban vint à passer et foula le chardon aux pieds. - Parce que tu as rudement frappé Édom, ton cœur s'est exalté. Contente-toi de ta gloire et te tiens dans ta maison : pourquoi soulèverais-tu le mal par lequel tu tomberas, toi et Juda avec toi ? » La rencontre eut lieu à Bethshemesh sur la frontière philistine. Amaziah fut vaincu et pris Joas entra sans opposition dans Jérusalem, la démantela sur une longueur de quatre cents coudées, pilla le temple comme s'il se fût agi d'un dieu païen et non de Jahvé, emmena des otages et retourna à Samarie, où il

¹ *Ibid.*, vi, 8-10.

² *Ibid.*, ix, 2-4.

³ *Amos*, x, 14-45. Le rôle d'Amos a été défini d'une manière fort claire par Kuenen, *Religion nationale et universelle*, p. 108-110.

⁴ *II Rois*, xiii, 17.

⁵ *Ibid.*, xiii, 25.

mourut bientôt après¹. Jéroboam II acheva ce que son père avait à peine eu le temps d'ébaucher : de même que David et Salomon, il réunit toutes les tribus sous sa domination, au moins pendant les quinze premières années de son règne, et il courba quelques-unes des nations voisines sous son autorité. Leur faiblesse fut au moins pour autant que sa vigueur dans cette renaissance. Les rois d'Assyrie avaient laissé échapper la suzeraineté sur l'Aram et sur la Phénicie. Damas n'était plus en état de braver une attaque sérieuse, tant sa résistance contre Salmanasar et contre ses successeurs l'avait épuisée. Si l'on en croit le livre des Rois, Jéroboam reconquit au nord et à l'est les territoires que David et Salomon avaient possédés, Moab et Ammon, la Coélé-Syrie, Damas, Hamath elle-même². Après les longues années de misère durant lesquelles « les Syriens avaient déchiré Galaad avec des herses de fer³ », son règne apparut comme une époque de gloire et de sécurité : le commerce avec la Phénicie et avec l'Égypte reflurit, et « les enfants d'Israël habitèrent de nouveau sous les tentes ainsi qu'aux jours du passé⁴ ». L'imagination des poètes s'en mêla ; comme autrefois on avait attribué à Jacob mourant des prophéties relatives au sort de ses enfants, on supposa que Moïse avait voulu bénir les tribus avant de disparaître. Siméon avait déjà péri et il n'est plus nommé ; Juda et Benjamin reçoivent leur part d'éloges, sincères peut-être, mais certainement un peu maigres. Joseph a encore un beau rôle, mais l'intérêt du morceau se concentre entier sur Lévi : au lieu de le maudire, comme Jacob avait fait, Moïse l'exalte et le cite en exemple à tout Israël. C'est un signe de l'importance que le sacerdoce avait prise depuis un siècle.

Le règne de Jéroboam II marque mieux qu'un moment de grandeur politique selon toute vraisemblance, il fut une des époques les plus fécondes de la littérature religieuse. La concentration des tribus en deux royaumes solidaires l'un de l'autre avait amené les Hébreux à scruter leurs origines et à recueillir les poèmes nationaux, les fragments de lois, les prophéties, les proverbes, les chansons d'amour, les traditions qui couraient chez le vulgaire et parmi les lettrés au sujet de la création, des patriarches, du séjour en Égypte et au désert, de la conquête et des héros qui avaient gouverné les clans avant qu'il y eût des rois. Environ un siècle après la mort de Salomon, vers 840, un prêtre de Juda composa une histoire, où il contait à sa manière les débuts de la race humaine, les légendes relatives à la fondation des vieux sanctuaires, Hébron, Pnouel, Sichem, Béthel, les conventions que Moïse le législateur avait conclues au Sinaï avec Dieu, et les événements qui s'étaient écoulés depuis lors jusqu'au temps où il vivait. Aucune tendance théologique n'est sensible dans ce qui nous reste de son oeuvre ses récits ont encore la saveur populaire. Jahvé, chez lui, est un dieu du type et de la famille de Kamosh et de Melkarth. Lorsqu'il veut conférer une faveur à son serviteur Abraham, il lui apparaît sous forme humaine, il boit et il mange avec lui. Sodome et Gomorrhe ont commis des crimes abominables, « si bien que le cri contre elles est augmenté et que leur péché est aggravé » : avant de les punir, il descend lui-même, pour voir de ses propres yeux si elles ont agi selon la rumeur qui est venue jusqu'à lui, « et, si cela n'est pas, je le saurai⁵ ». Ailleurs, il lutte une nuit entière avec Jacob⁶, et il se précipite en fureur sur Moïse afin de le

¹ *II Rois*, XII, 1-15 ; *II Chroniques*, xxv, 1-24.

² *II Rois*, XIV, 23-28.

³ *Amos*, I, 5.

⁴ *II Roi*, III, 5, où le passage est appliqué au temps de Joachaz.

⁵ *Genèse*, XVIII, 1-2, 7-8, 20-21.

⁶ *Genèse*, XXXII, 24 sqq.

tuer¹. Une façon aussi naïve de présenter les choses sacrées ne pouvait plus suffire à une époque où Amos proclamait l'unité de Dieu : un prêtre éphraïmite, probablement contemporain de Jéroboam, et déjà imprégné de l'esprit prophétique, s'empara du sujet et y joignit des faits nouveaux. Naturellement, tout ce que le premier avait raconté à la plus grande gloire de Juda, son successeur l'adapta à la plus grande gloire d'Israël : ainsi il refuse à Juda le droit d'aînesse parmi les enfants de Jacob pour le conférer à Ruben. Mais en quoi il diffère surtout de son prédécesseur, c'est en l'idée qu'il se fait de Dieu. Dieu n'a plus chez lui le caractère purement matériel. Il ne se montre plus en tout temps ni en tout lieu, mais seulement la nuit et en rêve. Il commence même à ne plus vouloir communiquer directement avec la créature : il se sert d'anges comme intermédiaires et il ne se dévoile que graduellement. Les patriarches l'ont adoré sous le titre d'Élohim, les dieux, et il attend la venue de Moïse pour livrer son vrai nom, qui est Jahvé. Désormais, l'intérêt de l'histoire se concentre autour de Jahvé, sur ses prêtres, sur ses prophètes. Moïse n'est plus le seul libérateur du peuple : à côté de lui, on voit apparaître Aaron et le grand prêtre Éléazar. Le sacrifice n'est plus accessible à tous : il devient le privilège d'une tribu, celle de Lévi. La conquête de Canaan s'accomplit en une seule fois par l'ordre de Dieu, et le partage du territoire s'opère par tirage au sort, sous la sanction de l'autorité religieuse². C'est sans doute vers le temps où cet historien élohiste écrivait que les légendes relatives à Samuel, à David, à Salomon, au prophète Éli, reçurent leur forme première. Des préceptes moraux, mis dans la bouche de la Sagesse elle-même et confondus plus tard avec les Proverbes, les chants d'amour réunis dans le Cantique des Cantiques, plusieurs des psaumes, d'autres morceaux encore, sont peut-être l'oeuvre de poètes contemporains : par malheur, il n'est pas toujours facile de reconnaître, après les remaniements nombreux que la littérature hébraïque subit avant, pendant et après l'exil, ce qui appartient certainement au règne de Jéroboam II.

Ce furent quarante années de prospérité et de paix, les dernières du royaume. Six mois après la mort de Jéroboam, son fils Zakariah fut assassiné, en présence du peuple, par Shalloum, fils de Jabesh, et la maison de Jéhu cessa d'exister³. Shalloum lui-même ne demeura qu'un mois aux affaires : il fut tué dans Samarie par Ménakhem, fils de Gadi⁴, et Taphsakh et plusieurs autres villes qui avaient essayé de résister à celui-ci furent punies avec une cruauté sans égale. Le châtimeut ne se fit pas attendre. En 745, une révolte éclata à Kalakh, dans laquelle disparut Assournirari, et le pouvoir échut aux mains d'un homme peu disposé à mener la vie de roi fainéant. On ne sait d'où sortait Tougoultipalêsharra (Tiglathphalasar) III, s'il appartenait à la même famille qu'Assournirari, ou s'il n'était qu'un usurpateur habile ; mais tandis que son origine est obscure, sa personne brille, dans l'histoire, d'un éclat incomparable. Il était taillé sur le patron des grands conquérants d'autrefois, actif et ambitieux, plus assidu au camp qu'au palais. Venant, comme il faisait, après des années de faiblesse et de décadence, il marque un des points tournants de l'histoire d'Assyrie. Un successeur d'Assournirari, qui aurait suivi les errements d'Assournirari, aurait consommé la ruine

¹ Exode, IV, 24-27.

² Le premier écrivain est désigné d'ordinaire sous le nom de Jahviste, le second sous celui de deuxième Élohiste ou même, simplement d'Élohiste. On trouvera dans les manuels spéciaux les renseignements nécessaires sur la façon dont leurs oeuvres ont été remaniées, mêlées, coordonnées, sous l'influence deutéronomique d'abord, puis sous l'influence sacerdotale, avant de prendre la forme que nous leur connaissons aujourd'hui dans les livres historiques de la Bible.

³ II Rois, xv, 8-12.

⁴ Ibid., xv, 13-17.

de son peuple : Tiglatphalasar releva les énergies déprimées, montra de nouveau à ses soldats le chemin de l'étranger et les conduisit plus loin qu'ils n'étaient jamais allés avant lui. Il joignit même aux qualités du général celles de l'administrateur. Ses prédécesseurs comprenaient encore la conquête telle que les Pharaons l'avaient entendue : les pays vaincus étaient pillés à loisir, puis soumis au tribut et leurs chefs assujettis à l'hommage, mais ils n'étaient pas incorporés au territoire de l'Assyrie. Tiglatphalasar procéda par voie d'annexion et de colonisation. Les cantons qui lui paraissaient utiles à garder, il détrônait la famille qui les avait régis, il y implantait des troupes de prisonniers arrachés aux contrées lointaines, et il en confiait le gouvernement à des officiers assyriens qui relevaient de lui directement. La population, astreinte au service militaire, livrait chaque année un nombre déterminé de recrues. Les villes payaient un impôt fixe en métal et en nature : Ninive, trente talents, dont dix consacrés aux frais généraux et vingt assignés à l'entretien de la flotte ; Kalakh, neuf, sans parler des étoffes des charriots, des chevaux, du blé, des produits du sol et de l'industrie locale. Par malheur, ce règne si brillant et si fécond en résultats glorieux est l'un des plus difficiles à enfermer dans le cadre reçu des histoires orientales : les données que ses monuments nous fournissent sur Israël et la Judée diffèrent tellement des récits hébraïques, qu'on ne saurait pour le moment en définir la chronologie exacte sans chance d'erreur ou de contradiction¹.

Tiglatphalasar monta sur le trône le 45 Iyar (avril) de l'an 745. Il employa six mois à se consolider au pouvoir, puis il partit vers le Sud. Les conditions politiques de la Babylonie avaient bien changé depuis le commencement du VII^e siècle. Les Araméens, jusqu'alors cantonnés dans les marais, s'étaient emparés de la Mésopotamie entière, même de Babylone, et ils l'avaient morcelée en principautés indépendantes, dont beaucoup portaient le nom de la race, ou plutôt de la maison (*bît*) qui les administrait, Bît-Dâkoûri, Bît-Amoukkâni, Bît-Shîlâni, Bît-Shâlli. La plus importante était celle de Bît-Iâkin, aux bords de la mer, à l'embouchure de l'Euphrate et du Tigre, parmi les bourbiers et les dunes² ; d'autres s'échelonnaient le long du Tigre et de l'Ouknou, aux confins de l'Élam : là, entre une quarantaine de petits États aux noms bizarres, Itouou, Roubouou, Khamaranis, Loukhoutou, Nabatou, deux tribus jouissaient d'une autorité incontestée, celles de Poukoûdou et de Gamboûlou, campées, comme Bît-Iâkin, dans les marais voisins du golfe Persique, sur la frontière de l'Élam³. Tiglatphalasar se lança à travers cette mêlée de petits États. Il reçut l'hommage du prince qui régnait à Babylone, Nabounasir, le Nabonassar des Grecs (747-733), prit Dour-Kourigalzou, Borsippa, Coutha. Un seul des clans araméens se défendit, le Bît-Shîlâni ; il fut dévasté systématiquement et son roi Nabououshabshi empalé devant la porte de son palais, les autres se soumirent, et le vainqueur rentra dans sa capitale, après avoir assumé officiellement le titre de roi de Shoumir et d'Akkad⁴. Une expédition sans importance au Namri, par delà le Zab inférieur (744),

¹ Tiglatphalasar eut affaire à trois rois d'Israël, Ménakhem, Pékakh, Hoshéa, et à deux rois de Juda, Azariah et Joachaz. Sans entrer dans le détail des arguments donnés de part et d'autre, je dirai que le Phoul et le Tiglatphalasar de la Bible sont identiques au Tougoultipalêsharra III des Assyriens, et je sacrifierai les données chronologiques du récit biblique au témoignage des monuments contemporains. C'est à cette époque surtout qu'il convient d'appliquer les paroles de saint Jérôme dans sa lettre au prêtre Vitalis : « *Reteges omnes et Veteris et Novi Testamenti libros et tantam annorum reperies dissonantiam, et numerum inter Judam et Israël, id est inter regnum utrumque, confusum, ut hujusmodi hæerere quæstionibus non tam studiosi hominis esse videatur* » (Sancti Hieronymi, *Opera*, édit. Martianay, Paris, 1669, t. II, col. 622).

² Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 200-203.

³ *Ibid.*, p. 237-241.

⁴ Les inscriptions jusqu'à présent connues confondent en un seul récit les deux campagnes de 745 et de 751. J'ai suivi les indications de Schrader, *Die Keilschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 249 et 259.

compléta la prise de possession des pays du Sud et de l'Est, qui relevaient jadis de Ninive. Ce résultat obtenu, il se porta vers l'Ouest où des ennemis plus sérieux l'attendaient. Le centre de la résistance n'était plus, comme auparavant, le Patin : la cité d'Arpad¹ et le canton d'Agousi exerçaient la haute main sur les contrées qui s'étendent entre l'Amanus et l'Euphrate, et depuis peu l'Ourartou les avaient rangées sous son allégeance. Shardouris III, le fils et le successeur d'Argishtish, considérait la Syrie du Nord comme l'annexe naturelle de son empire, et désormais toute action de l'Assyrie de ce côté se compliquait d'une querelle avec l'Ourartou. Dès que Tiglatphalasar eut franchi l'Euphrate et eut mis le siège devant Arpad, Shardouris accourut et menaça ses derrières. Les Assyriens durent quitter leurs lignes pour l'aller combattre, et ils le repoussèrent, mais sa défaite ne mit pas fin à la lutte. Le roi d'Hamath et plusieurs autres se joignirent tour à tour à la coalition sans pouvoir en retarder la ruine. Arpad succomba après trois ans de siège (742-740) ; Hamath ouvrit ses portes bientôt après, et une partie de ses habitants fut exilée dans les villes d'Oullouba et de Birtou, que le roi venait de saccager (739). Cet exemple décida les réfractaires : parmi les dix-huit rois qu'énumèrent les scribes assyriens comme ayant reconnu alors l'autorité de Tiglatphalasar, figurent Ménakhem de Samarie et Rézôn de Damas².

Depuis longtemps, les peuples de la Mésopotamie entretenaient des relations suivies avec ceux de la Médie³. Trois routes les menaient de la vallée du Tigre moyen au plateau de l'Irân : l'une, la plus employée, franchissait le grand Zab et débouchait dans le bassin du lac d'Ouroumiyèh, par le col de Kélishin ; l'autre conduisait à travers la passe de Bannèh jusqu'à l'Ecbatane du Nord ; une troisième enfin remontait le petit Zab. Par les trois, les caravanes apportaient à Ninive les produits de l'Asie centrale, l'or, le fer et le cuivre, les étoffes, les pierres précieuses, la cornaline, l'agate, le lapis-lazuli, quelquefois enfin des animaux curieux, l'éléphant, le rhinocéros et le chameau à deux bosses de la Transoxiane⁴. Aussi la plupart des rois ninivites avaient-ils voulu posséder le district de Namri, auquel elles aboutissaient. Ils s'y heurtèrent à des tribus guerrières, analogues pour les mœurs et pour l'audace à ces Kourdes d'aujourd'hui, sur lesquels leurs soi-disant maîtres turcs ou persans n'exercent qu'une primauté des plus contestées. Vers le sud, aux confins de l'Élam et de la Susiane, l'élément araméen dominait encore : là étaient le pays d'Oumliyash avec sa capitale Bît-Ishtar, les cantons de Bît-Sangibouti, de Bît-Kapsi, les villes de Girgira, d'Akhsibouna et vingt autres dont les noms trahissent l'origine. En seconde ligne, mais toujours sur la frontière élamite, les peuples d'Ellibi se déployaient du nord-ouest au sud-est. Les vallées profondes et boisées, que se creusent les affluents du Tigre et de l'Oulaï, leur offraient des retraites où les chars et les fantassins lourdement armés de l'Assyrie avaient peine à les atteindre : on parvenait encore à les battre, mais tous les conquérants du monde antique, les Perses, les Macédoniens, les Parthes s'efforcèrent en vain de les asservir⁵.

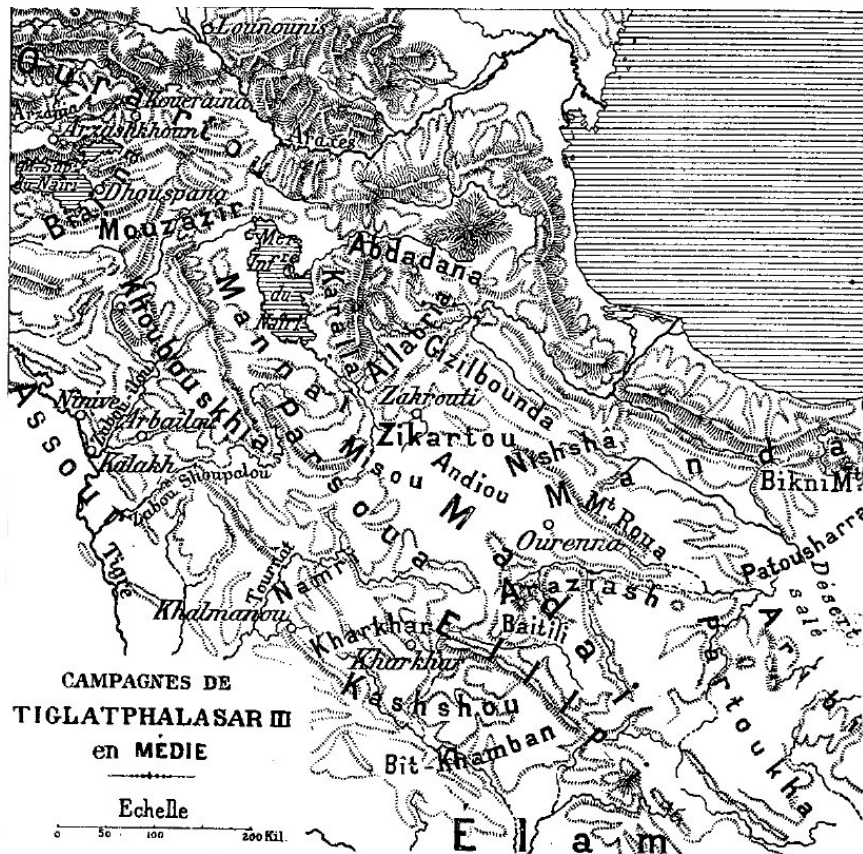
¹ Aujourd'hui Tell-Erfâd, à deux lieues environ d'Alep (Kiepert, dans la *Zeits. der D. Morgl. Ges.*, xxx, p. 655).

² Il est probable, mais non certain, que Ménakhem de Samarie et Rézôn de Damas se soumirent au tribut. Cf. Smith, *Assyrian History*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 92.

³ Smith, *The Annals of Tiglath-Pilezer II*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 11-13 ; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 249-258, où l'auteur a incorporé la substance de son mémoire *Zur Kritik der Inschriften Tiglath-Pilezer's II*, Berlin, 1879-1880.

⁴ G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 555, 554, 557-558.

⁵ Selon un rapprochement ingénieux de M. Delattre *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 90, les Ellibi seraient les Élyméens de Strabon, XVII, i, 17-18.



Au nord de ces barbares, mais au sud du Zab inférieur, le Namri, puis, au nord-est, le Parsoua, complétaient la barrière vivante qui séparait Ninive du plateau central. Plusieurs rois y avaient déjà pratiqué la brèche ; même Adadnirari IV l'avait forcée. La première fois que Tiglatphalasar l'assailit (758), son effort se concentra d'abord sur l'Oumliyash et sur les contrées du sud-est. Le succès fut rapide, complet : tandis qu'il dévastait systématiquement le pays, son lieutenant Assourdaninâni exécutait une razzia fructueuse « chez les Mèdes puissants qui habitent au lever du soleil », et il leur enlevait cinq mille chevaux, des hommes des boeufs, des moutons. La campagne terminée, les Assyriens occupèrent solidement les points les plus rapprochés de leur territoire. Tiglatphalasar « réorganisa les villes, leur inculqua le respect d'Assour, son maître, y installa les hommes des pays que sa main avait conquis, et, à leur tête, des officiers comme préfets ». Des troubles le rappelèrent l'année suivante : ils furent promptement étouffés, et l'armée regagna Ninive chargée de butin. L'annexion et la colonisation de quelques cantons, la soumission de quelques autres à un tribut plus ou moins exactement payé, furent les seuls résultats de ces deux campagnes ; la Médie propre n'y perdit que des hommes et du bétail¹.

Cet intermède brillant, mais sans conséquences durables, était clos à peine, que des soins plus pressants ramenèrent Tiglatphalasar au sud et à l'ouest. Jusqu'alors Juda avait eu des rapports peu fréquents avec l'Assyrie. Après sa défaite par Joas, Amaziah avait employé le reste de sa vie à réparer son désastre. Son

¹ La présence des noms de Zikrouiti, Araquoutou, Ariarva, Nishsha parmi les noms des peuples vaincus, a fait croire que Tiglatphalasar était allé en Asie, en Arachosie et jusque dans la vallée de l'Indos (E. Norris, *Assyrian Dictionary*, s. v. *Namri, Zikrouiti, Ariarva, Araquoutou* ; Fr. Lenormant, *Sur la campagne de Teglathpalazar II dans l'Ariane*, dans la *Zeitschrift*, 1870, p. 48-55, 68-71). Cette hypothèse séduisante a été renversée par M. Patkanoff, dont le mémoire, écrit en russe, n'est pas malheureusement accessible à la plupart des savants. La question de l'identification des tribus mentionnées a été traitée en dernier lieu, avec succès, par Delattre, *Esquisse de géographie assyrienne*, p. 40-49, et *Le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 85-99.

fils Azariah ou Ozziyah acheva la conquête d'Édom et recouvra sur la mer Rouge le port d'Elath, perdu depuis Josaphat ; mais atteint par la lèpre dans la force de l'âge, il associa son fils Jotham au trône¹. Grâce à l'énergie de ces deux princes, Juda redevint puissant et prospère, au moment même où le dernier espoir d'Israël s'éteignait avec Jéroboam II. L'énergie féroce de Ménakhem ne put le protéger contre les Assyriens : il dut acheter leur retraite au prix de ses trésors². Son fils Pékakhiah, qui lui succéda, fut assassiné l'année d'après par un de ses généraux, Pékakh, fils de Rémaliah³. Pékakh gagna à ce meurtre une royauté précaire et menacée de toutes parts. Damas n'avait pas gardé longtemps les garnisons israélites ; après un Benhadad IV dont on ne sait rien⁴, Rézôn II ceignit la couronne, et, sous sa direction, la Coélé-Syrie sortit enfin de la torpeur où elle était plongée depuis un demi-siècle. Tant qu'il ne se jugea pas assez solide sur le trône, il s'inclina devant la supériorité de Tiglatphalasar ; mais au sud, dans les pays foulés jadis par ses ancêtres, son ambition se donna carrière. Pékakh, trop faible pour lui résister, trop pauvre pour l'éloigner à prix d'argent, se déclara son vassal, et tous deux unirent leurs armes contre Juda. Un jeune homme de vingt ans, Achaz⁵, venait d'y succéder à Jotham ils le battirent en deux rencontres, ils ravagèrent son territoire, et ils encombrèrent les marchés de la Syrie de prisonniers juifs. Aussitôt les Édomites se révoltèrent, les Philistins se jetèrent sur les villes du midi et de l'ouest, Bethshemesh, Aialon, Shoko, Timnah ; dans une de ses pointes vers le sud, Rézôn s'aventura jusqu'aux bords de la mer Rouge et il prit Elath. Comme malgré tout Achaz résistait encore, les deux alliés résolurent de le détrôner et de le remplacer par une de leurs créatures, le fils de Tabéel, sur la fidélité duquel ils comptaient⁶. Dans cette extrémité, le Juif leva les yeux vers le seul prince assez robuste pour le tirer de danger et assez ambitieux pour saisir un prétexte d'intervenir en Palestine : il ramassa les réserves du temple et il envoya une ambassade les déposer aux pieds du roi d'Assyrie⁷.

Tiglatphalasar accourut : voyant combien la puissance de Rézôn avait augmenté pendant son absence, il ne l'assaillit point de front, mais il s'attaqua d'abord à Israël. Pékakh ne se sentit pas de taille à lutter et il s'enferma dans Samarie, abandonnant le reste du royaume. Les tribus du nord et de l'est, déjà plus d'à moitié ruinées pendant les guerres avec Damas, reçurent alors le dernier coup. Tiglatphalasar « vint et prit Ijon, Abel-Beth-Maakha, Janoha, Kedesh, Hazor, Galaad et la Galilée, même tout le pays de Nephtali, et il en transporta le peuple en Assyrie⁸ » : Israël ne comprit plus que le territoire d'Ephraïm et quelques cantons voisins. Cette exécution sommaire remplit d'effroi la Palestine et précipita les soumissions : Hannon, roi de Gaza, qui, en sa qualité d'ennemi d'Achaz, se croyait menacé plus directement, s'enfuit au Mousri, dans le désert d'Idumée ; les Philistins se reconnurent tributaires⁹ (734). Soit crainte, soit faiblesse réelle, Rézôn avait laissé écraser son allié, sans tenter aucune diversion : quand l'ennemi se rabattit sur lui, il batailla deux années entières (755-732), mais à la fin

¹ *II Rois*, xiv, 17-21 ; xv, 1-7, 32-38.

² *II Rois*, xv, 49-20, où Tiglatphalasar porte le nom altéré de Phoul.

³ *II Rois*, xv, 22-25.

⁴ Ce Benhadad est mentionné dans un texte mutilé comme père de Rézôn. Cf. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 261-252.

⁵ Les textes assyriens l'appellent Joachaz.

⁶ M. Oppert a supposé que le nom du fils de Tabéel était Azariah d'après les monuments assyriens (cf. *la Chronologie biblique*, etc., p. 29-32).

⁷ *II Rois*, xvi ; *Isaïe*, vii, viii, ix.

⁸ *II Rois*, xv, 29.

⁹ Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, d. 255-256.

ses forces s'usèrent, sa capitale succomba et il fut tué. Le vainqueur emmena huit mille habitants à Kîr, en Arménie, et réduisit la Damascène en province assyriennes¹. Avant de s'éloigner, il convoqua ses fidèles à le saluer dans la cité soumise (752), et vingt-cinq rois répondirent à son appel : Achaz vint, comme les autres, apporter ses présents d'allégeance et remercier son libérateur².

Il semblait que les Assyriens n'eussent plus qu'à passer en Égypte pour compléter leur domination sur l'ancien monde ; la Chaldée les rappela des bords de la Méditerranée aux rives de l'Euphrate. Treize années s'étaient écoulées depuis que la suzeraineté de Ninive avait été imposée à Babylone ; Nabounazir avait été remplacé en 734 par son fils Nabounadinziri, et celui-ci avait été assassiné au bout de deux ans par un de ses officiers, qui se fit roi sous le nom de Naboushoumoukin. Les Araméens saisirent le prétexte de cette usurpation pour intervenir dans les affaires : Oukinzir, prince de Bît-Amoukkâni renversa Naboushoumoukin au bout de deux mois (732) et se fit roi en sa place. Tiglatphalasar intervint à son tour et parut devant Shapia, la citadelle du Bît-Amoukkâni, mais l'opiniâtreté des habitants eut raison de ses assauts : il fut forcé de lever le siège. Il fut plus heureux en 729 et, l'Amoukkâni tombé, les autres princes demandèrent grâce, même celui de Bît-lâkin, Mardoukabaliddîna (Mérodachbaladan) ; en 728, Tiglatphalasar saisit les mains de Bel et se proclama roi de Babylone. Il n'annexa pas la Mésopotamie à l'Assyrie, mais l'union des deux pays roula tout entière sur sa personne ; les Babyloniens lui donnèrent même un nom pour l'inscrire dans leurs annales, celui de Poulou, le Phoul de la Bible. Il ne jouit pas longtemps de sa double royauté : il mourut à Kalakh, après dix-huit années d'un des règnes les plus glorieux et les mieux remplis que l'histoire ait enregistrés (727).

La vingt-deuxième et la vingt-troisième dynastie ; les Éthiopiens en Égypte : Piônkhi et Shabakou. Chute du royaume d'Israël.

La révolte éclata aussitôt dans les provinces situées au delà de l'Euphrate, en Phénicie et dans Israël. Pékakh avait été assassiné en 729 par le général de son armée, Hoshéa, et celui-ci n'avait obtenu l'investiture de l'Assyrie qu'à la condition de payer dix talents d'or et mille d'argent³. Dès qu'il apprit la mort de Tiglatphalasar, il cessa les versements, comptant sur les troubles qui accompagnent d'ordinaire un changement de règne. Il fut trompé dans son attente. Le fils de Tiglatphalasar monta en paix sur le trône, comme Salmanasar IV en Assyrie, comme Ouloulaiï (Eloulaios) à Babylone. Il avait déjà gouverné la Syrie du vivant de son père, et il la connaissait bien. Il accourut en hâte et une insurrection des Kitiens contre Tyr lui facilita la victoire. La Phénicie rentra dans le devoir⁴, et Israël abandonné à ses propres forces n'osa pas résister. Hoshéa se résigna à

¹ *II Rois*, xvi, 9 ; cf. *Isaïe*, xvii, 1 sqq. Schrader, *Die Keilinschriften, und das Alte Testament*, 1883, p. 264-265; Smith, *The Annals of Tiglath-Pilezer II*, dans la *Zeitschrift*, 1869, p. 44. Voici, autant qu'on peut la connaître, la liste des rois de Damas depuis Salomon :

RÉZON I ^{er} .	BENHADAD III.	
KHÉZION (?).	[MARIAH.]	
TABRIMMON.	
BENHADAD I ^{er} .	[BENHADAD IV.]	
ADADÉZER BENHADAD II.	RÉZON II.	(?)-732.
KHAZAEI.		

² *II Rois*, xvi, 40 ; *Chroniques*, xxvi, 20-21.

³ *II Rois*, xv, 30.

⁴ Ménandre d'Ephèse, dans Josèphe, *Ant. Jud.*, IX, 4.

reprandre sa chaîne, et sa prompte humiliation conjura le danger pour quelque temps encore¹.

Pour quelque temps, mais non pas pour longtemps. Il n'était ni pire ni plus méprisable que la plupart de ses prédécesseurs ; peut-être même valait-il mieux que beaucoup d'entre eux, car la tradition nationale, en le comprenant dans la censure générale qu'elle leur inflige, affirme que « s'il fit ce qui déplait à Jahvé, il ne le fit pas autant que ceux qui avaient été avant lui² ». Mais son royaume ne se soutenait plus les pays au delà du Jourdain, le territoire des tribus du nord, la Galilée, étaient perdus ; le jour apparaissait proche où nulle énergie ne pourrait plus sauver Ephraïm. Chacun le savait, et le disait tout haut, et se préparait par avance à la catastrophe. Plus que jamais les prophètes y voyaient le dessein de Dieu : « Samarie, répétait le prophète Hoshéa, sera désolée, car elle s'est révoltée contre son Seigneur ; ses habitants tomberont sous l'épée, leurs petits enfants seront écrasés, et l'on fendra le sein de leurs femmes enceintes³ ». Du fond de Juda, Isaïe joignait sa voix à celle des voyants d'Israël : « Malheur à la couronne d'orgueil des ivrognes d'Ephraïm, - à la fleur fanée de sa brillante parure, - qui est au front de la grasse vallée - de ces gens étourdis par le vin ! - Voici, un fort, un puissant de par Dieu, comme une tempête de grêle, - comme un orage destructeur, - comme un tourbillon de grosses eaux débordées, il la terrasse avec violence. - Tu seras foulée aux pieds couronne orgueilleuse des ivrognes d'Ephraïm ; - et la fleur fanée de sa brillante parure, - qui est au front de la grasse vallée, - tombera comme une figue hâtive, avant la cueillée⁴ » Hoshéa lutta du moins autant qu'il put, malgré les conseils et les prédictions sinistres. Babylone et l'Elam, ces ennemis perpétuels de son ennemi, étaient si loin, qu'en ce temps de communications lentes, il ne devait pas compter sur leur appui ; Juda, les Philistins, Tyr, la Phénicie, étaient trop faibles pour s'engager dans une entreprise hasardeuse. Toutes les anciennes alliances d'Israël lui manquaient à la fois ; il en chercha de nouvelles.

L'expédition de Sheshonq 1^{er} en Palestine n'avait été dans l'histoire de la vingt-deuxième dynastie qu'un intermède glorieux, mais sans conséquences durables. Il était arrivé alors à l'Égypte ce qui arrive souvent aux peuples vieillis : l'avènement d'un prince actif et vaillant semble les ragaillardir en leur vigueur première. Les troupes de Pharaon, même celles d'alors, bien commandées et lancées résolument contre les bandes désordonnées des Hébreux, ne pouvaient manquer de les écraser : Jérusalem plia sous leur choc, et les villes de la Judée devinrent leur proie. Seulement, il n'y avait plus moyen de leur conserver cette efficacité dès qu'un souverain médiocre héritait le pouvoir. On le vit bien dans les siècles qui suivirent. Les successeurs de Sheshonq ne surent pas tirer autant de parti que lui des ressources qu'ils avaient entre les mains ; ils abandonnèrent sa conquête et ils ne parurent pas se soucier de ce qui se passait au-dehors. Emprisonnés dans leurs limites naturelles, ils vécurent en paix avec tous leurs voisins, j'entends avec ceux de leurs voisins qui voulurent bien leur laisser la paix. Au moins employèrent-ils leurs années tranquilles à des travaux d'utilité publique. Ils construisirent dans la Basse-Égypte, à Bubaste, leur résidence habituelle, à Tanis, à Memphis. Depuis la chute des Ramessides, Thèbes avait toujours été perdant de son importance. La population, attirée jadis par la présence de la cour et par le mouvement du commerce, s'était éclaircie peu à peu : elle manquait presque

¹ *II Rois*, xvii, 3 ; Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 266-269.

² *II Rois*, xvii, 2.

³ *Hoshéa*, xiii, 16.

⁴ *Isaïe*, xxviii, 1-4.

entièrement par endroits, mais elle était encore assez dense autour des temples pour y former autant de bourgs et de villages que la cité antique avait compté de grands édifices. Les Pharaons, que leur origine et les nécessités de la politique attachaient au Delta, n'avaient cure de remédier aux progrès de cette ruine. Thèbes n'avait pas été seulement la capitale de l'Égypte, elle avait été la capitale du monde à une époque où le monde était égyptien : suffisante pour un empire, elle était trop vaste pour un royaume et elle n'avait plus de motif de subsister. Quelque soin que l'on mît désormais à restaurer ses monuments et même à en élever de nouveaux, on n'y ramena point la vie qui s'en retirait peu à peu : elle fut moins une ville qu'une sorte de musée, où l'Égypte des dynasties glorieuses se survécut tout entière.

Osorkon 1^{er}, Takelôti 1^{er}, Osorkon II, Sheshonq II : les Bubastites régnaient depuis cent ans déjà ; à n'en juger que l'apparence, rien n'était changé dans l'état général du pays, et pourtant des actions et des réactions dont nous devinons enfin la nature l'avaient poussé quelques degrés plus bas sur la pente qui l'entraînait à la ruine. Pour éviter des usurpations analogues à celle des grands prêtres d'Amon, Sheshonq et ses descendants s'étaient appliqués à n'octroyer les charges importantes qu'aux princes de la famille royale. Un fils du Pharaon régnant, et d'ordinaire l'aîné, était grand prêtre d'Amon et gouverneur de Thèbes, un autre administrait à Khmounou, un autre à Khninsou, d'autres encore dans les grosses villes du Delta et de la Haute-Égypte. Chacun d'eux avait avec lui plusieurs bataillons de ces mercenaires libyens, Mazaiou et Mashouasha, qui faisaient alors la force de l'armée et en la fidélité desquels il pouvait se fier. Bientôt ces commandements devinrent héréditaires, et l'ancienne féodalité des nomes se reconstitua au profit des membres de la famille royale. Le Pharaon continua de résider à Memphis ou à Bubaste, de toucher l'impôt, de diriger autant que possible les soldats et les scribes, et de présider aux cérémonies majeures du culte, celles que l'intronisation ou l'ensevelissement d'un Apis ; mais l'Égypte se partagea en un certain nombre de principautés, dont les unes comprenaient à peine quelques bourgades ; tandis que d'autres englobaient plusieurs provinces. Bientôt les maîtres de ces principautés s'enhardirent jusqu'à rejeter la suzeraineté du Pharaon : appuyés sur des bandes libyennes, ils usurpèrent non seulement les fonctions de la royauté, mais ses titres et ses insignes, tandis que la dynastie légitime, reléguée dans un coin du Delta, y exerçait à peine un reste d'autorité. Cette composition commença bientôt après la mort de Sheshonq 1^{er}, mais on n'en rencontre aucun indice certain avant Takelôti II. Le fils aîné de ce Pharaon, Osorkon, premier prophète d'Amon, comte de Thèbes et des cantons du midi, ne préserva l'intégrité de l'État qu'au prix de guerres perpétuelles¹. Les révoltes augmentèrent de gravité sous les successeurs de Takelôti II, Sheshonq III, Pimi et Sheshonq IV. Quand ce dernier mourut, après trente-sept ans au moins de règne², le prestige des Bubastites était tellement affaibli que le sceptre leur échappa et passa aux mains d'une autre famille originaire de Tanis. La dynastie Tanite jeta un instant d'éclat ; son fondateur Petsibastit se substitua à l'héritier de Sheshonq IV, s'en alla jusqu'à Thèbes³ et imposa à ses contemporains une suzeraineté précaire, qu'Osorkon III et Psimout maintinrent tant bien que mal

¹ Lepsius, *Denkm.*, III, 256 ; cf. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 2^e série, p. 73 sqq.

² Mariette, *Renseignements sur les Apis*, dans le *Bulletin archéologique de l'Athénæum français*, 1855, p. 98-100.

³ Lepsius, *Denkm.*, III, 259, a, b.

pendant près d'un demi-siècle¹. Sous leur domination l'Égypte en arriva à ce point de division qu'elle se trouva morcelée entre près de vingt princes, dont quatre au moins s'attribuaient l'appareil complet de la royauté.

Au milieu de ces roitelets turbulents et pillards, une race surgit, que son énergie politique et le mérite des hommes qui la composaient haussèrent sans peine au-dessus de ses rivales. Certes, il ne manquait ni d'habiles ni d'ambitieux à Tanis, à Khninsou, à Bubaste ; mais aucune des villes ni aucun des souverains de cette époque ne jouèrent un rôle aussi prépondérant que celui de Saïs et des princes qui la régissaient. Actifs, remuants, batailleurs, mêlés à toutes les péripéties qui se déroulent autour d'eux, dès l'instant que nous les voyons sur la scène, les Saïtes ont un but unique vers lequel tendent tous leurs efforts : déposséder les seigneurs locaux et fonder sur les débris des dynasties partielles qui ruinent le pays une dynastie nouvelle dont la suprématie se propage dans l'Égypte entière. L'histoire du temps est au fond l'histoire des tentatives qu'ils font pour arriver à leurs fins et des échecs qui retardent à chaque instant les progrès de leur ambition. Les autres princes, toujours coalisés contre eux, mais toujours vaincus, appellent l'étranger à leur secours et trahissent l'intérêt de la patrie commune au profit de leurs intérêts particuliers. De là les invasions éthiopiennes : la dynastie koushite arrête un moment les empiétements des Saïtes sans les abattre, ni même les décourager. L'insuccès de Tafnakhti ne sert pas de leçon à Bocchoris ; le désastre de Bocchoris ne fait pas hésiter ses successeurs. L'intervention assyrienne n'est pour eux qu'un moyen d'user la puissance éthiopienne. Les Éthiopiens humiliés, les Assyriens embarrassés en Asie, Psammétique reprend l'avantage. En quelques années, il réunit sous sa main la vallée entière, et il proclame l'avènement de cette vingt-sixième dynastie sous laquelle l'Égypte devait vivre encore quelques jours de gloire et de prospérité².

Tafnakhti est le premier des Saïtes qui nous soit connu par les monuments. Il était d'origine obscure et il ne possédait de son chef que la bourgade de Noutir, non loin de Canope³. Quelques expéditions heureuses contre ses pairs les plus proches l'encouragèrent bientôt à élargir le cercle de ses entreprises. Ce fût surtout une guerre de sièges. Les barons, maîtres chacun d'une parcelle du territoire national, ne duraient que par la force des armes : ils se sentaient entourés d'ennemis, et pour se défendre des compétitions rivales, ils avaient dû se retrancher fortement. Depuis un siècle, le sol s'était hérissé de citadelles, placées aux points stratégiques de la contrée, sur les rares monticules qui commandent les bords du Nil, dans les îles du fleuve ou à la rencontre des canaux de navigation. Embastillés dans leurs châteaux et dans leurs villes, appuyés sur des mercenaires Mas-houasha et Tahonou, ils opposaient une résistance acharnée à l'envahisseur. Tafnakhti pourtant triompha d'eux. Il s'empara des nomes situés à l'occident de la branche principale du fleuve, le Saïte, l'Athribite, le Libyque, le Memphite. Respectant les régions à l'orient du Delta, où les Tanites continuaient de régner, il remonta le cours du Nil : Mitoum, le Fayoum, Khninsou et son roi Pefââbastit, Khmounou et son roi Osorkon l'acclamèrent pour suzerain. Il passa ensuite sur la rive droite et il y reçut l'hommage de Onou et de Pnibtepâhe. Il poursuivait le cours de ses succès et il venait de frapper le nome de Ouobou, quand les chefs

¹ Lepsius, *Ueber die XXII^e Königsdynastie* ; le Psimout que M. Lepsius rangeait dans la vingt-troisième dynastie est en réalité Psimout II de la vingt-neuvième (Maspero, *Découverte d'un petit temple à Karnak*, dans le *Recueil de travaux*, t. VI, p. 20).

² Maspero, dans la *Revue critique*, 1869, t. II, p. 377.

³ En Copte Manouti, près de Canope (Brugsch, *G. Ins.*, t. I, p. 289-290, et Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. II, p. 282).

encore insoumis du Delta et de la Haute-Égypte s'adressèrent au seul pouvoir qui fut alors capable de lui tenir tête, à l'Éthiopie¹.

Les descendants des rois-prêtres d'Amonrâ, exilés en Nubie par les Pharaons de la vingt-deuxième dynastie, y avaient fondé, avec les provinces colonisées plus de deux mille ans auparavant par les Sanouasrît, un royaume indépendant dont la capitale était Napata. Bâtie au pied de la Montagne sainte (*Dou ouabou*), et longtemps considérée comme un des chefs-lieux de la province égyptienne d'Éthiopie, Napata, aux mains de ses seigneurs nouveaux, devint une sorte de Thèbes éthiopienne, modelée, autant que possible, à l'image de la Thèbes d'Égypte. Amonrâ, roi des dieux, y trônait suprême avec Maout et Khonsou ; le temple était construit à l'imitation des sanctuaires de Karnak ; les cérémonies qu'on y célébrait étaient des cérémonies du culte thébain. Les rois, prêtres avant tout, comme jadis dans leur patrie, étaient les chefs d'un État sacerdotal dont les limites varièrent selon les époques, mais qui allait d'ordinaire des montagnes d'Abyssinie à la première cataracte. Dans la vallée même, de Syène au confluent du Tacazzé, les colons d'extraction égyptienne formaient le fond de la population ; dans les plaines du haut Nil se trouvaient des nations de races différentes. Les unes étaient noires ; les autres, alliées aux Himyarites et venues de l'Arabie méridionale, parlaient un idiome sémitique ; d'autres enfin se rattachaient par le type et par la langue aux Égyptiens et aux Berbères. Pendant les premiers temps, l'élément égyptien l'emporta et dirigea la politique générale. Sans cesse ramenés vers Thèbes par les souvenirs de leur origine et par leurs traditions religieuses, les rois-prêtres de Napata convoitèrent de recouvrer au moins cette ville et son territoire. Ils y réussirent vers le milieu de la vingt-troisième dynastie et ils poussèrent leurs avant-postes jusque dans les environs d'Abydos.

Piônkhi-Miamoun, celui d'entre eux à qui les barons égyptiens présentèrent leur requête, régnait déjà depuis vingt ans lorsqu'ils lui proposèrent la conquête de l'Égypte. L'idée de réunir toute la vallée du Nil sous un même sceptre lui était familière : il manda aux troupes qu'il avait en Thébaïde l'ordre de partir sans retard, tandis que lui-même rassemblait ses forces à Napata et qu'il se préparait à entrer en campagne. La guerre débuta pour lui par un succès : sa flotte rencontra au nord d'Abydos la flotte de Tafnakhti qui cinglait vers Thèbes, chargée de soldats et de munitions, en détruisit une partie, mit l'autre en déroute. Une seconde flotte, montée par les contingents de trois rois vassaux de Tafnakhti, fut battue après un combat de trois jours, et les Éthiopiens abordèrent au nome d'Ounou. La lenteur de leurs mouvements permit au roi Nâmaroti de se jeter dans Khmounou et de s'y retrancher : une partie des troupes d'invasion resta en observation devant la place, tandis que le reste continuait sa marche vers le nord, sur la rive gauche par Pamazaît, sur la rive droite par Ta Tehni Oirnakhî-tou² et par Hibonou. Nâmaroti, cerné de tous les côtés, ne pouvait plus espérer le secours de ses alliés ou de son suzerain : il s'obstina pourtant dans sa résistance et il tint les envahisseurs en échec. Il fallut, pour avoir raison de lui, l'arrivée de Piônkhi, à la tête de nombreux renforts. Piônkhi changea le blocus de Khmounou en un siège régulier : il dirigea des jetées d'assaut contre la muraille et il dressa des tours pour les archers et pour les frondeurs. En trois jours la place, assaillie sur tous les fronts à la fois, ne fût plus tenable, et son comman-

¹ Mariette, *Monuments divers*, t. I, pl. I, l. 1-7. Cf. E. de Rougé, *Mémoire sur une inscription historique de Piânkhi Meriamoun*, p. 3-4, 21-23.

² Aujourd'hui Tehnéh (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans les *Mélanges*, t. I, p. 291-292), sur la rive droite du Nil, un peu au-dessous du Miméh. Cf., sur Tehnéh, Wilkinson, *Handbook*, p. 275-276.

dant demanda grâce par l'intermédiaire de sa femme, la reine Nsitentnsi, et des dames du harem. Piônkhi le reçut à merci, entra dans l'enceinte au bruit des acclamations, alla prier au temple de Thot et prit solennellement possession du butin au nom d'Amon Thébain. La chute de Khmounou entraîna la reddition de toute la moyenne Égypte. Khninsou ouvrit ses portes, ainsi que Pisokhmoukhopirrî¹, qui commandait l'entrée du Fayoum. Mîtoum, Pisokarsahaz et même Ti-tôoui suivirent cet exemple : Piônkhi parvint sous Memphis presque sans coup férir.

A peine arrivé, il l'envoya sommer. « Ne fermez point vos huis ; ne combattez point contre le pays de l'intérieur². Shou, le dieu de la création, quand j'entre, il entre ; quand je sors, il sort : aussi ne peut-on résister à mes attaques. Je ne veux qu'offrir des offrandes à Phtah et aux dieux du nome memphite ; je veux honorer Sokari dans sa chapelle, voir le dieu Rîsânbouf, et puis je retournerai en paix. Si vous me livrez Memphis, elle sera épargnée, et l'on n'y fera pas même un petit enfant pleurer. Voyez les nomes du midi : on n'y a massacré personne, excepté les impies qui avaient blasphémé Dieu. On a exécuté ces obstinés. » Piônkhi avait appuyé son discours d'un détachement d'archers, de matelots et de soldats du génie, qui devaient s'emparer du port. La garnison était en alerte : elle repoussa ces troupes et elle leur infligea des pertes sérieuses. Bientôt après, à la faveur d'une nuit obscure, Tafnakhti se glissa dans la place, avec un convoi d'armes et un corps de huit mille hommes, fortifia les points faibles de l'enceinte, puis repartit vers le nord, afin de recruter des bandes fraîches. Il comptait sur une résistance sérieuse, mais la flotte éthiopienne, trompant la vigilance des assiégés, s'introduisit dans le port et y captura les vaisseaux des Saïtes, tandis qu'une division de pionniers et d'archers se coulait le long de la rivière et pénétrait dans la ville par les quais. Après deux jours de bataille dans les rues, la garnison mit bas les armes. Piônkhi s'empara des forteresses voisines et ne s'arrêta qu'un instant à Héliopolis pour y célébrer le sacrifice royal. « Il monta l'escalier qui conduit au grand adyton pour y voir le dieu qui réside dans Hâbenbon, lui, lui-même. Tout seul, il tira le verrou, ouvrit les battants, contempla son père Râ dans Hâbenbon, ajusta la barque Mâdit de Râ, la barque Sokitit de Shou ; puis il ferma les battants, plaça la terre sigillaire et y imprima le sceau royal. » Osorkon de Bubaste le reconnut aussitôt pour son suzerain légitime ; un mouvement des Éthiopiens décida les autres princes du Delta à se conformer à cet exemple. Tafnakhti, abandonné par ses vassaux, implora la paix, et Piônkhi la lui accorda sans conditions. Après avoir reçu l'hommage, non loin d'Athribis, au cœur même de la Basse-Égypte, il rentra dans Napata, chargé de gloire et de butin, « d'or, d'argent, de bronze et de vêtements précieux, de tous les bons produits des pays du nord, de toutes les denrées de la Syrie et de l'Arabie³ ».

Pour la première fois depuis deux cents ans l'empire des Pharaons était reconstitué des sources du Nil Bleu aux bouches du fleuve, mais non plus au profit de l'Égypte. L'Éthiopie, si longtemps vassale, dominait à son tour : Napata était reine à la place de Thèbes et de Memphis. On ne sait combien de temps ce premier asservissement dura peut-être autant que la vie de Piônkhi, peut-être moins. La victoire des Éthiopiens n'avait pas détruit les germes de discorde qui fermentaient dans le pays. Les petits rois, tout en appelant l'étranger à leur aide,

¹ Place forte située à l'entrée du Fayoum, aujourd'hui Illahoup.

² Khonou, la Haute-Égypte et l'Éthiopie.

³ La grande stèle de Piônkhi, publiée par Mariette, *Monuments divers*, pl. I-VIII, a été traduite, en français par E. de Rouge (*Chrestomathie égyptienne*, IV^e fascicule), en allemand par MM. Lauth et Brugsch, en anglais par M. Cook.

ne s'étaient pas livrés sans réserve ils avaient voulu garder leur indépendance et ils la gardèrent en effet, sous des apparences de vasselage. Tafnakhti avait été vaincu, mais non réduit à l'impuissance ; il avait même gagné à sa défaite la reconnaissance de son pouvoir. Ce n'était plus seulement un aventurier heureux, un chef militaire sans autre titre que ses hauts faits, sans autre droit que le droit du plus fort. Piônkhi, en l'accueillant à merci, lui avait octroyé l'investiture officielle pour lui et pour sa famille. Il s'arrogea les cartouches, la couronne, les insignes de la royauté souveraine et il régna désormais à Sais aussi légitimement qu'Osorkon III à Bubaste, Nâmaroti à Khmounou, Pefââbastit à Khninsou, et les autres princes dans les autres villes¹. L'Éthiopie était loin, la dynastie tanite sans force et sans prestige ; il ne dut pas tarder à redescendre dans la lice.

Les événements favorisèrent son ambition. Piônkhi mourut quelque temps après son retour d'Égypte, et nous trouvons à sa place un certain Kashto, dont le nom trahit une origine étrangère à la lignée des prêtres d'Amon². Kashto était roi par son mariage avec une princesse encore inconnue de la famille thébaine, peut-être avec une fille de Piônkhi : son autorité demeura confinée dans la Haute-Égypte, et Tafnakhti, suzerain réel du Delta, resta pour les étrangers le véritable représentant de la puissance égyptienne. C'est à lui probablement que Hoshéa s'adressa lorsqu'il se vit acculé à la bataille suprême, et peut-être fut-il tenté d'intervenir : il n'eut pas le temps de commettre cette imprudence. Les négociations, si secrètement menées qu'elles fussent, n'avaient pas échappé à l'attention des Assyriens. Salmanasar, informé de ce qui se passait, manda Hoshéa près de lui, et l'Hébreu, déconcerté par ce message, obéit à son suzerain. S'il avait espéré pouvoir justifier sa conduite, il fut déçu cruellement : il fut jeté dans un cachot dès son arrivée, et il y disparut pour toujours. En même temps l'armée assyrienne faisait irruption en Israël et elle mettait le siège devant Samarie pour la dernière fois. L'aristocratie éphraïmite, privée de son chef, ne désespéra point. Pharaon se gardant d'intervenir au profit d'alliés dont la cause paraissait si complètement perdue, le secours leur vint d'autre part. Tyr avait triomphé des Kitiens, et son roi Louliya avait maintenant les mouvements libres contre l'Assyrie. Salmanasar laissa un corps d'armée devant Samarie et conduisit en Phénicie le gros de ses troupes. Le domaine de terre ferme des Tyriens tomba rapidement en son pouvoir, mais la ville elle-même, protégée par la mer, défiait tous ses efforts. Il rassembla dans les arsenaux de Sidon, de Gebel et d'Arad soixante vaisseaux, sur lesquels il embarqua des troupes assyriennes, afin de tenter une descente dans l'île. Cette flotte fut détruite par une escadre de douze navires tyriens, et cinq cents Assyriens demeurèrent aux mains de l'ennemi. Salmanasar renonça dès lors à l'attaque directe, et changea la guerre en une sorte de blocus continental, dans l'espoir que le manque d'eau obligerait Louliya à s'humilier devant lui³. Il y usa les forces de son royaume et le reste de sa vie : le blocus de Tyr et celui de Samarie duraient déjà depuis deux ans quand il mourut d'une manière mystérieuse, sans laisser d'enfants. Sharoukîn (Sargon), l'un de ses grands officiers, lui succéda dans le commandement de l'armée et dans l'administration de l'empire (722).

¹ Stèle d'Athènes de l'an VIII de Tafnakhti, découverte et publiée par Mallet dans le *Recueil de travaux*, t. XVIII, p. 1-6.

² Sur Kashto, voyez Mariette, *Notice des principaux monuments*, et *Monuments divers*, pl. XLVIII, s ; E. de Rougé, *Étude sur les monuments du règne de Tahraka*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 87-88.

³ Ménandre d'Éphèse dans Josèphe. *Ant. Jud.*, IX, 14, 2.

On ne sait trop quels droits il prétendait à la couronne : peut-être il se rattachait par quelque alliance lointaine à la famille qui venait de s'éteindre, peut-être il n'avait d'autres titres que sa valeur personnelle et l'éclat des services rendus pendant les règnes précédents. Héritier de Salmanasar à Ninive, il espérait l'être également à Babylone, mais la Mésopotamie n'accepta point de lui obéir, sans avoir essayé au préalable de reconquérir sa liberté. En détruisant le Bît-Amoukkâni, Tiglatphalasar avait fait les affaires d'un autre État Araméen, le Bît-lâkin. Sitôt que le roi du Bît-lâkin, Mérodachbaladan, sut la mort de Salmanasar, il courut à Babylone et il y saisit les mains de Bel (722), puis il réclama l'appui de l'Élam¹. Koumbanigash, qui régnait alors à Suse, accueillit sa requête avec d'autant plus de bienveillance que les progrès de l'Assyrie commençaient à l'inquiéter pour lui-même. Sargon se trouva donc engagé, dès le début, sur deux fronts à la fois, en Susiane et en Syrie. La Syrie était loin de Ninive, une défaite aux bords de la Méditerranée ne compromettait pas l'existence de l'empire : il courut donc au plus pressé, mais il avait à faire à forte partie. S'il ne fut pas battu à Kalou, du moins il rencontra une résistance telle qu'il dut regagner l'Assyrie sans avoir rien gagné. Mérodachbaladan demeura maître de Babylone sous la demi-suzeraineté de Koumbanigash, et les frontières de l'Assyrie furent reportées de ce côté à la ligne qu'elles suivaient dix ans plus tôt, avant que Tiglatphalasar eût détrôné Oukinzir (722). C'était un échec sérieux et qui ne fut pas compensé suffisamment par la prise de Samarie. Le général chargé de l'assiéger avait redoublé d'activité en apprenant les changements survenus dans la capitale : son attaque, menée vivement contre une garnison déjà épuisée par deux ans de blocus, aboutit bientôt à la chute de la place. Elle fut pillée et toute la population emmenée en captivité « à Kalakh et sur le Khabour, sur le fleuve de Gôzan et dans les villes des Mèdes² ». Elle fut remplacée par des Chaldéens faits prisonniers à Kalou, et plus tard par des colons venus d'Hamath : un gouverneur assyrien s'installa dans le palais des rois d'Israël, et les temples des dieux se dressèrent à l'endroit où les autels de Jahvé s'étaient élevés. Une partie du peuple des campagnes ne put supporter la domination étrangère et s'exila ; les uns se fixèrent en Judée auprès du roi Ezéchias, les autres s'enfuirent jusqu'en Égypte³.

Ainsi tomba Samarie, et avec Samarie le royaume d'Israël, et avec Israël la dernière barrière qui séparait l'Égypte de l'Assyrie⁴. La marche en avant commencée

¹ Schrader, *Die Keilinschriften und des Alte Testament*, 1885, p. 267-269. Voici, autant qu'il est permis de le rétablir, le tableau de la seconde dynastie assyrienne :

I. ASHSHOURRABBA.	VIII. SHAMSHIADAD IV.
II. ASHSHOURIRGI.	IX. ADADNIRAR IV.
III. ASHSHOURDAN II.	X. SHALMANOUSHSHOUR III.
IV. ADADNIRARI III.	XI. ASHSHOURDÂN III.
V. TOUGOULTININIP II.	XII. ASHSHOURNIRARI II.
VI. ASHSHOURNAZIRAPLA.	XIII. TOUGOULTIPALESARRA II.
VII. SHALMANOUSHSHOUR II.	XIV. SHALMANOUSHSHOUR IV.

² 27 280 âmes, au témoignage de Sargon lui-même (Oppert, *Inscription du palais de Khorsabad*).

³ II Rois, XVII, 50; cf. Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1885, p. 271-285.

⁴ Voici la liste des rois d'Israël :

par Assournazirabal était terminée enfin : comme jadis sur l'Euphrate et le Tigre, les deux puissances rivales se rencontraient face à face sur la frontière de l'Afrique et de l'Asie, prêtes à se disputer une fois encore l'empire du monde.

I. JÉROBOAM I ^{er} .		II. NADAB.
	MAISON DE BAÉSHA.	
III. BAÉSHA.		IV. ÉLÂH.
	—	
	V. ZIMRI.	
	MAISON D'OMRI.	
VI. OMRI.		VIII. AKHAZIAH.
VII. AKHAB.		IX. JORAM.
	MAISON DE JÉHU.	
X. JÉHU.		XII. JOASH.
XI. JOAKHAZ.		XIII. JÉROBOAM II.
	XIV. ZAKARIAH.	
	—	
	XV. SHALLOUM.	
	—	
	XVI. MÉNAKHEM.	
	XVII. PÉKAKHIAH.	
	—	
	XVIII. PÉKAKH.	
	—	
	XIX. HOSHÉA.	